

**WOTK**

**Le siècle vaurien**  
**Ж**  
**Éloge des gibiers de potence**



WOTK

LE SIÈCLE VAURIEN  
Ж  
ÉLOGE DES GIBIERS DE POTENCE

*Le Siècle Vaurien* est un ensemble de projets littéraires et artistiques  
liés au site internet *Savoir-Vivre ou Mourir*

Droits réservés - 2010  
*Version internet*



## PREAMBULE

Un de ces soirs maudits où la mer cache la Lune, une de ces nuits terribles où les démons païens et chrétiens sortent de leurs enfers pour convier à leur saturnale œcuménique les filles du petit peuple de Bretagne, j'eus une vision terrifiante, une prémonition des infamies qui seront le seul héritage moral que notre civilisation déclassée de culs-terreux enrichis laissera à ses enfants dégénérés, bâtards sous éprouvette de la Science et de l'Inceste.

Face à une mer déchaînée, j'avais passé la journée de cette nuit inoubliable à peindre une toile, plus exactement à me battre contre les Forces castratrices qui me tiraient vers les profondeurs de la stérilité. Aidé par de mauvais alcools mégalithiques infusés d'herbes connues des seuls adorateurs des anciens dieux, j'avais mené ce combat exténuant avec le courage des solitaires magnifiques.

Gargouilles, succubes, veaux d'or et chouettes d'airain m'avaient été lancés à la figure, avaient lacéré mon corps et souillé mon esprit. À l'exception de quelques spasmes furieux qui avaient tiré l'écume de ma bouche et le sang de mes yeux, rien n'avait pu interrompre le soliloque que je traçais en peinture, devant mon maître et seigneur tout aussi furibond que sa modeste créature : Poséidon, l'Océan Dieu. Plût à ce frère d'Hadès de m'avoir fait pauvre et désespéré, j'aurais accepté cette aliénation superficielle avec le sourire des hommes libres, mais il m'avait fait, pour sa gloire seule, rentier oisif d'une chaîne de charcuteries de luxe, héritier de l'œuvre industrielle de mes parents qui, d'outre-tombe, étaient les mécènes de mes odes picturales d'un bleu furieux.

Après ces heures épouvantables, jeûnées, extatiques et salées par l'Océan naufrageur, je m'étais allongé à même le sol, devant ma toile achevée, hymne grandiloquent au Seigneur marin des âmes véritablement artistes comme la mienne. Ce dieu sans église que plus personne de notre contemporain pourri jusqu'à l'os ne vénérât, avait tracé ses propres figures divines par ma main et le pauvre esclave que j'étais, indigne de n'être que la plume d'oie de l'Écrivain suprême, paya d'une hallucination terrible le sacrilège voisinage divin !

De la bicoque insulaire dans laquelle je venais de m'écrouler, j'étais transporté, sur le dos de l'Ankoù, la Mort bretonne des paysans perdus – ces hommes qui ne seraient pas encore soumis après dix siècles de jacobinisme raffiné, fardé et poudré – jusque sur la banquette confortable d'un taxi. Où étais-je, misère ? Était-ce là la barque de l'Achéron ? Et cet Asiatique pouilleux qui conduisait sans un mot, était-ce Choron ? Les vitres étaient noires, opaques, l'extérieur impénétrable ; nous roulions pourtant, le bruit du moteur l'attestait. J'avais les yeux ouverts, mais l'univers visible était réduit à cet intérieur moelleux.

Je me regardai. J'étais en anachronique frac, impeccable jusque dans mon gardénia de boutonnière. Je pris la blanche fleur, elle était bien réelle ; je la mordis, elle avait un goût de lys mascaron ; je la replaçai, elle était redevenue entière. Alors, par instinct, je fouillai les poches intérieures de ma queue-de-pie et trouvai un petit bristol sans autre gravure qu'une adresse parisienne. Ah ! Paris ! C'était bien l'Enfer des hommes condamnés ici. Ne voyant toujours rien du dehors, mais l'esprit illuminé par la révélation de ce petit carton, je sentis l'aigreur et le souffre d'un air vicié me prendre à la gorge. J'étouffais tant que je défis mon soulier gauche

puis, sans hésiter ni me préoccuper de mon chauffeur taiseux, brisai une vitre. Elle explosa sans un bruit ni une blessure.

Ce fut un paysage aveuglant qui s'introduisit par l'éclat de verre. Nous roulions sur le pont Alexandre III, au surplomb de ce petit ruisseau charrieur d'immondices pas même digne dans mon esprit de s'appeler un fleuve, moi qui nommais ainsi les nobles cours peuplés de nymphes, les majestueux annonciateurs des océans civilisateurs et les villégiatures des dieux liquides de la Nature.

La lumière électrique semblait brûler cette ville indigne. Seul un fleuve libre, non embarrassé d'inutiles écluses et digues, jougs dérisoires d'une domestication improbable, saurait soustraire Paris aux douleurs du feu qui le rongait. Mais la Seine était la putain du royaume des abysses et elle ne valait même pas les ordures chimiques qui auraient été pour tous des souillures maudites, et qui étaient pour elle un festin joyeux. Il ne lui restait plus, pour parachever son œuvre, qu'à s'accoupler dans une fornication atroce avec celui de ses maîtres politiques qui, pour épater sa clientèle décérébrée et avide de crétinerie bravache, oserait s'immerger dans cette crasse liquide.

Mais le taxi s'éloignait et je ne pus commencer les neptuniens exorcismes que cette abjection dégoulinante me poussait à prononcer, comme des spasmes qu'un malade accomplit pour expulser la glaire contaminée. Nous passâmes les Invalides, le musée Rodin et arrivâmes rue de Babylone. Là, le taxi s'arrêta net. Je lui tendis machinalement un billet que je n'avais pas vu être dans ma main et, sans attendre la monnaie qui serait autant de pain ôté de la bouche de cet esclave moderne, j'ouvris la porte et sortis, le larynx, les poumons et même les boyaux toujours écoeurés par l'odeur citadine à laquelle ils n'étaient pas habitués, trempant d'habitude dans l'atmosphère purifiée par les vents de mon île forteresse.

Ne sachant que faire, ne voulant pas mettre mon joli corps fraqué à la merci d'un voyou crasseux et ne voulant surtout pas me soumettre à l'émerveillement obligatoire de la ville-lumière, tel le touriste immonde de suffisance et de contentement, je repris le bristol que j'avais replacé dans ma poche. L'adresse gravée était bien un numéro de la rue de Babylone et au dos, je ne l'avais pas d'abord vu, une écriture chevrotante de vieillard m'invitait à « parler de mes dons, de mon talent, de mon Art ».

La basse flatterie ! Mais comment y résister ? Déjà je sentais mes muscles, tendus par l'horreur du décor, se ramollir à cette lecture ; mon esprit aussi se laissait ferrer par ces compliments quelconques mais si rares pour moi. Les chaînes de la faiblesse morale, glissées par des serpents visqueux et doux autour de mes mollets spirituels, commençaient de se resserrer et une oreille attentive aurait pu entendre, au loin mais s'approchant de mon âme, l'élégie pour les Rois et les Princes qui y battait habituellement remplacée par une terrible et grégorienne messe des morts.

Tandis que ces chants battaient mon intérieur de leurs palpitations séculaires, j'étais arrivé chez mon thuriféraire anonyme. Je pus alors voir le plus magnifique cimetière d'objets que j'eus jamais contemplé ; c'était comme une caverne de voleurs – et sans doute leur propriétaire en était de ces chourineurs et escarpes à col propre – disposant avec à peine plus d'ordre que dans le conte oriental le recel de rapines extorquées sur le dos de quelque naïve masse laborieuse.

Ce qui retint le plus mon attention dans ce paradis pour collectionneur hétéroclite, ce fut un imposant et désespéré tableau terrien qui me fit, à moi le peintre des liquides et des bouillons, l'effet d'un vieux chien abandonné à la goujaterie d'une crapule qui le bat, d'une canaille qui le maltraite. C'était un tableau abstrait, mêlant cadavres de fleurs stylisées, formes nettes et contrastes noir-blanc. À mes yeux, c'était bien un macchabé, savamment embaumé, propre mais sans le moindre espoir de vie, qui trônait dans cet immense salon d'une richesse inouïe et vulgaire.

## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

Comme des spectres sortis du néant littéraire, les autres invités, fleurs monstrueuses capables de s'épanouir dans une telle ignominie, apparaissaient. Ils étaient la main libidineuse du monde caressant les cheveux blonds angéliques de la civilisation occidentale. Ceux qui entrèrent d'abord ne furent pas les grands prêtres du rituel assassin de l'Art mais les simples disciples et assistants du déicide. Je les reconnaissais, hélas, dans leur genre : c'était la coterie de la ploutocratie médiatique, les abonnés aux enterrements du demi-monde et les filles déjà vieilles vaguement théâtrales, vaguement mannequines et clairement putes pour sportifs incultes et bêtîtres financiers, celles qui se voyaient décerner par les cuistres professionnels des « formidable », des « extraordinaire » et des « sublime » qui ne valaient même pas le tissu rouge dans lequel on découperait, pour leurs vingt-cinq ans de services rendus à l'horizontal, leur légion d'honneur.

Ces poules infectes étaient venues accompagnées de leurs petites sœurs en bassesse dont elles faisaient l'apprentissage. Au premier regard jeté sur ces jeunes cocottes trop parfumées, j'avais compris leur profession réelle et l'état de pourrissement intérieur à peine masqué par les longues robes savamment décolletées et les bijoux prêtés par les grandes maisons perdues dans la réclame la plus répugnante. Leurs frères de vice les accompagnaient, jouvenceaux gigolos sans maquerelle officielle, esclaves bisexuels fiers d'être, en échange de services inavouables, les demi-soldes des agences de publicité.

Puis entrèrent quelques journalistes de la presse généraliste en service commandé. Droite et gauche, de *l'Humanité* à *Valeurs actuelles*, toute la presse française voulait acclamer unanimement, à quelques nuances de style près, le record de profondeur dans la médiocrité mentale qui devait être établi ce soir-là. Leurs cousins indignes, les barons de la clique télévisuelle, s'étaient eux aussi déplacés. Ils étaient là de leur plein gré, et contents d'y être, n'ayant pas au fond de leur esprit ce petit reste de clairvoyance qui empêche les gens de plume, même journalistes corrompus et aux ordres, de sourire intérieurement à tous les soufflets que les plus éminents imbéciles donnent au cadavre de civilisation qu'ils devraient avoir pour mission de ressusciter. Ces vedettes, dont le rôle objectif était d'avilir un peu plus le troupeau abandonné par les maîtres et les philosophes, péroraient plus bruyamment encore que les autres et, sans attendre même que le seigneur du lieu, toujours invisible, donnât le signal du départ des libations, commençaient à caresser les tempes des éphèbes émerveillés de leur notoriété infecte et venus là comme des offrandes humaines déposées sur l'autel des dieux anthropophages.

Toutes les figures de la bassesse et de la servilité sur papier glacé et pellicule numérique se pressaient dans ce salon et il ne manquait que des potiches supérieures, Karl Lagerfeld, Carla Bruni ou Nadine de Rothschild, pour compléter ce funeste tableau. Moi, au milieu des vieilles tantes de téléfilms, des apprentis couturiers, des petits-marquis du monde dit culturel mais stérile d'œuvres, stérile d'Art et stérile de Vie, je passais inaperçu, malgré mon habit cintré, mon gilet impeccable, ma chemise immaculée et mon papillon surpiqué. Distinction particulière, j'avais une flûte de vin de Champagne à la main alors que tous les autres avaient une coupe, sans que je me l'expliquasse autrement que par une singularité symbolique.

Je restais donc comme seul dans cette pièce encombrée de déchets humanoïdes et d'antiquités volées. Toujours en face du maître-tableau de ce salon petit-bourgeois d'arrivistes arrivés, j'étais pris d'une véritable pitié pour cet objet. Enfermé dans cet intérieur de richards orgiaques, il n'avait certainement jamais vu ni la mer, ni la campagne, ni même quelque chose qui pût tangenter l'asymptote de la Beauté véritable, alors qu'il était censé en être le plénipotentiaire ! Seul artiste authentique parmi le petit monde mondain de l'art minuscule qui se pressait à ce buffet gratis, j'étais aussi le seul à n'avoir pas émis de gloussement sonore et remarquable, pétri de lieux communs, sur tel objet mineur et onéreux dérobé dans un presbytère britannique et blanchi par quelque maison soi-disant honorable, tripot de haut vol avec pignon sur rue et imprimerie de certificats assignats. Pourtant j'étais le seul à regarder avec un œil vrai ; la preuve, j'éprouvais une véritable compassion pour un tableau, pour moi œuvre pri-

sonnière, éteinte, mais œuvre quand même, pour eux simple agrégat de molécules colorées valorisées par la magie des tripatouillages spéculatifs.

Il y avait à peu près soixante-dix dégénérés à cette réception sans hôte. Sur ce nombre, on comptait treize chevaliers dans l'Ordre de la Légion d'Honneur ; quinze chevaliers dans l'Ordre National du Mérite ; sept officiers et trois commandeurs dans les deux Ordres ; cinquante-sept décorés des Arts et des Lettres ; deux Mérites Maritimes ; un membre de l'Ordre de Malte. Charmant tableau de cumulards courbés dans les antichambres et boudoirs ministériels pour quémander le droit d'avilir un peu plus encore les chevaleries républicaines. Cette assemblée médiocre, mêlant vieux beaux, anciennes belles tirées et jeune chiennaille vendue, faisait tout de même semblant d'attendre celui qui avait signé le chèque de cette malbouffe multicolore, onéreuse et tamponnée d'un logo connu – subséquemment, dans leur référentiel d'ilotes pourris, exquise et élégante, tout le contraire de ce qu'elle était en réalité – et dont elle se bâfrait entre deux traits d'une conversation-brouhaha composée pour partie de fiel déguisé en miel et pour le reste de basses considérations pécuniaires.

J'avais le sentiment d'être dans une léproserie gémissante pire que la société de mes parents, alliage impur de notables provinciaux francs-maçons et de commerçants rotariens enrichis. C'était parce que la coterie familiale m'avait si profondément marqué d'un dégoût impu-trescible pour les hommes établis que j'avais rejoint une île bretonne un peu perdue sur laquelle je passais mes soirées, plutôt qu'en tête-à-tête avec la fille du cardiologue qui m'était promise, en puissance-à-puissance avec le fils de Cronos et de Rhéa.

J'aurais à cet instant échangé tout le vin de Champagne babylonien, ce poison mondain qui fait croire à l'intelligence des sots, contre un bain dans l'océan breton, glacé, salé, vivant ! Mais il fallait attendre un peu avant de rejoindre ces rivages bénis, ces contrées si marquées de Beauté que les hommes primitifs, qui nous étaient bien supérieurs, alignaient de démesurées caillasses pour rendre gloire à la Nature et honorer, par ce geste infinitésimal mais grandiose, sa magnificence.

Il fallait attendre que les suprêmes impies condescendissent à paraître devant la foule trépi-gnante de leurs fidèles intéressés. Ce furent d'abord quatre grandes prêtresses. Quatre femmes blanches entre deux âges, plutôt laides naturellement et enlaidies encore par une application consciencieuse à s'habiller comme des maquignonnes cosmopolites, apparurent au milieu du silence de vénération qu'elles avaient l'habitude de provoquer. Elles formaient le quarteron de la flicaille de la pensée : elles étaient les rédactrices en chef du plus célèbre magazine féminin, celui qui tenait le haut des ventes et décimait les forêts pour rien, ou si peu, son très craint comité de rédaction, terme tout à fait impropre tant l'hebdomadaire, même réuni au bataillon de ses ersatz plus ou moins putassiers et indignes, ne valait pas la rédaction d'un collégien pourtant rendu illettré par le travail de sape des maîtres vendus aux marchands de petit bonheur servile antilittéraire.

Mais le charme de ces quatre moralistes, qui se croyaient en plus à la pointe de l'avant-garde sociétale, ainsi qu'elles le jargonnaient avec leur pédanterie de bas-bleu sans talent, n'opéra qu'un bref instant car ces vérolées honteuses durent faire place à plus important gibier, comme si on n'avait plus attendu qu'elles, témoins apparemment indispensables de toutes les avanies, pour conclure la danse des cloportes : les maîtres des lieux, enfin !

Je ne savais à quoi m'attendre ; je fus consterné par l'attelage de carnes immondes qui osa se présenter. C'était un couple de vieillards aussi indignes qu'on peut l'être à cet âge que les Anciens rendaient pourtant synonyme de sagesse. L'un, visage de cire tiré par les plus savants procédés, lunettes épaisses de consultant dans le marketing et chevelure complète par le miracle des acupuncteurs modernes, était trahi par ses mains, récupérables à ce stade de la science moderne ni par la chirurgie, ni par les crèmes empoisonnées. Les veines ressortaient, les os se tordaient et la peau ne semblait plus qu'un vieux drap taché de mille brûlures posé sur des tendons devenus apparents.



## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

L'autre était plus conforme au type physique du vieillard et avait moins usé du plâtre enchanté mais il surpassait le premier en indignité morale par son attitude de gamine adolescente toute en pseudo-romantisme sentimental et câlin, accompagné de petits mots doux et de surnoms ridicules – « chaton » ! – offerts comme des trésors sémantiques au compagnon de vieillesse. Ces deux sales porcs capitalistes, qui n'avaient jamais vraiment travaillé de leur vie ni rien accompli que la mise au point de l'asservissement généralisé de la populace par le contrôle et le détournement de ses pulsions sexuelles, qui se disaient et se croyaient artistes mais n'avaient produit que du sous-art pour crasseuse du tertiaire, m'inspiraient le plus profond dégoût.

Leur pédérasie affichée dans toute l'ignominie de la vieille promiscuité des corps parvenait à me faire oublier la supériorité du vice patricien, à moi qui n'avais jamais regardé une femme ! Ce petit couple de synthèse, tenu dans ses extrémités charnelles par la magie des chimistes crapuleux et des pharmaciens complices, remplaçant en pire des bonimenteuses et des levantins préparateurs de philtres thaumaturgiques, jouissait devant leur « jet-set » – pâle héritière de l'aristocratie perdue dans les souricières de Verdun et les traquenards des emprunts russes – que leur pouvoir de coercition et leur argent douteux forçaient à applaudir au désolant spectacle de leur intimité. Il n'était d'ailleurs guère besoin de trop les forcer, ces grimpons mononeuronaux qui pensaient assister à une adaptation moderne d'une fête du Grand Siècle, alors qu'ils étaient dans un cul de basse-fosse à applaudir des histrions dépravés et sans talent.

Je tentai de me cacher, ne voulant pas être repéré par un de ces deux affreux à la notoriété usurpée. Je trouvais place derrière deux potiches monumentales, l'une faite de porcelaine, l'autre de chair peu appétissante. La première, quoique représentant des scènes érotiques d'un fort mauvais goût excusées par un style pseudo-antique, était tout de même moins vulgaire que la deuxième, longiligne impétrante capable de tout pour grappiller quelques miettes tombées de la table de la gloire éphémère avant de dégringoler avec un coup de pied mérité au derrière dans les escaliers de l'oubli éternel.

Mon stratagème ne fonctionna pas car les deux barbons, après quelques courbettes reçues séparément, avaient de nouveau convergé leurs trajectoires, m'avaient aperçu, me cernèrent et fondirent sur moi comme des chiens galeux sur une ration de pâtée de qualité supérieure. Mais là encore, j'étais comme transparent. Ils parlaient de moi entre eux, mais ne me parlaient pas. Ils se disaient, ils se glapissaient presque, comme deux ânes devant une vielle, que j'étais vraiment d'un chic fou et que je méritais bien ma place ici.

Je voulus hurler, protester, les agonir d'insultes, ces deux fats qui estimaient avec nonchalance si je pouvais ou non mériter ma place dans leur cloaque. Je devais en être honoré, les remercier presque, alors que c'était moi qui leur faisais l'honneur de condescendre à boire leur vin et de me retenir de briser leurs côtes et leurs fémurs irréparables. J'ouvris la bouche pour déverser sur mes juges inqualifiés des torrents d'injures mais aucun son ne sortit. Mes gesticulations maxillaires n'interrompirent même pas le babille que les deux amants flétris tenaient sur mon compte.

J'invoquai Poséidon, mon créateur et sauveur, puis tentai de m'enfuir, mais j'étais comme pétrifié, muet et immobile spectateur des discussions péremptoires de mes hôtes disgracieux. J'invoquai les cruelles déités de la Gaule romanisée, auxquelles j'offris part de mon sang, j'invoquai même le dieu des Chrétiens, celui de mes pères abhorrés. Rien n'y fit. Et puisque rien n'y faisait, une rage puissante se levait dans mes entrailles pour témoigner avec véhémence d'un reste de libre-arbitre qu'une puissance supérieure inconnue de moi tentait de me sucer complètement.

Je remarquai alors un détail important que je n'avais pourtant pas noté jusqu'à présent : aucun des hommes présents, que ce fût le comédien débutant, le créateur efféminé, la vedette de télévision, la vieille carne du milieu, le suiveur gélatineux ou le maquereau d'actrices, ne por-

taut de cravate. Ils étaient comme les condamnés de jadis, leurs chemises vulgairement ouvertes renouvelant l'échancrure des morts d'avance. Je leur aurais bien passé la corde au cou ou, puisqu'ils croyaient tous bêtement à la République, car elle permettait à la canaille de se goinfrer sans crainte d'une révolution qu'un semblant de suffrage universel écartait des tréteaux populaires, de passer sur leurs cous déshabillés le fil vengeur de la guillotine.

Nos gibiers de potence, même les plus guenilleux, les plus loqueteux et les plus fous de crime avaient plus d'honneur et plus de dignité que ces cous nus mollassons incapables de se tenir debout, même pour mourir. Il fallait toujours que ces derniers s'abaissassent vers les épilchures qui jalonnaient le sol de leur vie et qu'ils les présentassent à la face des indigents qu'ils avaient tondus pour qu'ils les adorassent comme les précieuses reliques du génie fait homme. Ils étaient bien criminels, ces satyres dorés, et c'était leur inconscient qui leur faisait ôter leur cravate, car là où ils croyaient se décrapuler un peu en mimant une sympathique décontraction de pacotille, ils ne faisaient que rappeler qu'en d'autres temps moins compromis, ce n'était pas ailleurs qu'à l'échafaud que les aurait conduit un peuple moins servile et moins aveugle.

J'eus alors une vision finale, eschatologique : tous les convives masculins de cette réception infâme étaient un à un décollés par un sabre vengeur tenu par une main invisible. Ce bras justicier commença par les plus petites vermines, les plus insignifiants laquais de ces têtes d'or décaties, afin que ces dernières pussent contempler avec horreur le châtement qui les attendait. Les têtes étaient coupées nettes et, lancées par le coup reçu, suivaient un mouvement balistique avant de retomber lourdement, s'abimant encore, à quelques mètres du corps déjà effondré. Le sang, amer, toxique des produits chimiques ingérés à dose forte et boueux de vices, s'écoulait en grande quantité des cadavres mutilés. Les femmes présentes, au contact de ce liquide corrosif, tombaient à leur tour, empoisonnées.

Les survivants terrifiés ne pouvaient s'enfuir car toutes les ouvertures, portes comme fenêtres, avaient disparu par enchantement. Il ne leur restait plus qu'à attendre dans la panique le coup suivant, qui survenait avec une régularité cruelle et s'abattait sur les moins infâmes de ceux qui restaient. Les corps déjà tombés se putréfiaient rapidement, gangrénés par les torrents de sang mêlé et oxydés par l'air vicié de cet appartement de souteneurs. Les quelques femmes qui n'avaient pas encore perdu connaissance gémissaient et pleuraient, et leurs pleurs délavaiement leurs maquillages dans un summum de laideur.

Les plus grasses crapules, les punaises les plus charognardes, n'avaient pas encore subi leur mort. Je vis alors de pathétiques implorations, genoux posés sur les tapis précieux gorgés de sang et mains jointes en direction des moulures du plafond, vers des dieux improbables, sourds en tout cas à leurs trop tardives conversions. Ils beuglaient des « pitié », ces vœux, et leurs yeux se révoltaient un peu plus à chaque nouvelle tête qui s'envolait. Les deux vieillards, fidèles à leur bêtise, se serraient l'un l'autre et pleuraient bruyamment. Une femme défigurée par la douleur des brûlures qui lui mangeaient le corps s'agrippa un instant à leurs bras entrelacés mais eux, mufles jusqu'à leur jour dernier, la repoussèrent avec effroi et dégoût.

Il ne resta enfin plus qu'eux et moi. La dernière victime, châtiée d'une coupable vie, avait été un éternel quatrième couteau de petits films subventionnés à fausse tenue psychologico-intellectuelle et qui avait tant menti sur ses amitiés et ses relations avec les petits et les grands artistes que les ménagères incultes le prenaient pour un grand comédien ayant sa place réservée dans la légende glorieuse du septième Art. Pour satisfaire un peu plus son snobisme de raté prétentieux, cet intrigant avait même fait écrire sous sa signature quelques livres bien vendus dans les supermarchés dans lesquels il révélait son évidente homosexualité et divulguait une série de commérages crapuleux sur des demi-vedettes. Il avait bien entendu mené tous les combats du progressisme dévoyé depuis les tribunes télévisuelles largement ouvertes à sa médiocrité et la chaleur faussement bohème d'un hôtel montmartrois.

## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

Après cette limace humanoïde, il ne pouvait donc plus rester debout que l'ultime fond de cuve de l'humanité. C'était ce couple vieilli dans le fût du fric douteux et de l'impudence sans vergogne, et leur supplice fut en conséquence de leur vie. Le grand à lunettes se mit à tousser ignoblement et commença de cracher du sang alourdi de caillots noirâtres et de morve pâteuse. Ce liquide infect roulait sur la figure de son compagnon, embourbait la rouge rosette sur canapé de sa boutonnière et se glissait par la large ouverture de sa chemise sur son torse imberbe et grassex. Mais une mort par convulsions, aussi hideuse fût-elle, aurait encore été une imméritée distinction pour ces sous-êtres qui avaient déjà eu dans ce bas-monde tous les honneurs possibles, eux qui valaient moins que la terre de la fosse commune qui aurait dû les accueillir. Ils furent donc décapités comme leurs invités, l'un après l'autre, dans un fracas terrible de quintes de toux tuberculeuses et de rauques cris de détresse effroyables.

Tout baignait dans le sang de ce pogrome universel. Seul encore propre, le grand tableau avait été épargné par le pourpre des éclaboussures. Il était comme un havre de pureté au milieu d'une croisade détournée. Nous nous faisons encore face et je le regardais avec tendresse, ce survivant enfin libéré de ses maîtres. Nous étions apaisés, calmes après cette divine tempête. Puis je le vis se déchirer lentement, en son exact centre, et la brèche qui se formait s'élargit d'un coup, sous la pression des trombes d'eau qui déferlèrent dans l'appartement. Cette eau salée, bouillonnante et bienfaitrice, je la reconnaissais, c'était mon eau. Enfin elle arrivait pour me soustraire à cette désolation.

À son contact, les cadavres devenaient effervescents, se dissolvaient rapidement et disparaissaient à jamais. Le sang, dans des quantités monstrueuses pourtant, ne colorait pas l'eau qui montait, montait et purifiait tout. Les corps putrides s'en allaient dans les limbes mystérieuses, et les objets aussi : les potiches érotiques, les meubles Louis XV, les bibelots japonais, les sculptures modernes, les tapis iraniens, les sarbacanes premières, les tableaux de maître. Tout était nettoyé par cet Océan providentiel. Il ne restait plus que moi, à moitié noyé mais heureux, un gardénia dans une main, un glaive gallo-romain dans l'autre.

## I

Je me réveillai trempé. La transpiration importante sortie de tous mes pores pendant ma transe sanguinaire s'était mêlée à la pluie rentrée par la large fenêtre de mon atelier qui donnait sur la mer et que j'avais laissée ouverte. Le côté gauche de mon visage était comme de marbre car j'avais dormi agenouillé ainsi qu'un Mahométan priant, la partie supérieure de mon corps faisant poids sur ma joue gauche, désormais endolorie pour un moment. Nul être humain, sinon un fou perdu dans un rêve extatique, n'aurait pu trouver le sommeil dans cette position à même le sol froid et carrelé.

La pluie réelle, parvenue jusqu'à moi portée par de violentes bourrasques, s'était transmuée dans mon cauchemar en un Océan providentiel et purificateur. C'était ce pont-là, entre le monde sensible soumis aux lois de la Nature et aux lois bourgeoises des hommes et le monde imaginaire où l'on pouvait estropier de la canaille à volonté, que j'avais emprunté pour revenir. J'étais de retour dans la société raisonnable, aux excès contrôlés et à la police active, mais le dépit de ne plus voir les charognes des cuistres amoncelées autour de moi ne me faisait pas regretter les quelques heures, ou peut-être les quelques minutes, voire les quelques secondes, que j'avais passées pour de faux rue de Babylone.

La pluie continuait de rentrer dans mon atelier. J'étais trop ankylosé pour pouvoir me lever, atteindre la fenêtre et la fermer et je n'avais en outre pas vraiment envie de mettre un terme à ce bain réfrigérant mais apaisant. Le Soleil, entre les gouttes, commença à se lever. J'avais donc dormi longtemps car il faisait encore jour quand je m'étais écroulé. La lumière blafarde me désigna alors une forme imposante que mes sens engourdis et l'obscurité m'avaient empêché de voir jusqu'alors : mon tableau de la veille !

Il avait lui aussi subi les attaques de la pluie, comme si le Maître des eaux, commanditaire et inspirateur de ma toile, avait voulu la contempler déjà. Mais son impatience se payait cher. Les pigments, pas encore fixés suffisamment, car ma méthode de préparation toute particulière rendait le séchage de la peinture fort long, se désordonnaient, changeaient de teinte, se délavaiement carrément de sorte que toute la force de cette toile magnifique quelques heures avant disparut. Ce n'était plus qu'un petit laidéron de l'Art, comme en regorgeaient les galeries en vue et les caves des collections nationales depuis que les hauts fonctionnaires du ministère des Affaires culturelles, entraînés par des ministres démagogiques, vivaient dans la peur de « rater » le prochain Van Gogh et confondaient marginal – ce qu'avait été Van Gogh – et parasite – ce qu'étaient les principaux artistes contemporains.

Le talisman suprême que j'avais si brillamment exécuté, guidé par Poséidon en personne, au prix de l'intégralité de mes forces physiques et psychiques, n'était plus qu'un gri-gri de pacotille aux pouvoirs dissipés. J'avais donc été le spectateur unique et éphémère d'un des plus révolutionnaires tableaux de l'époque et l'humanité avait été spoliée de cette œuvre sans égale. Peut-être ne la méritait-elle pas.

Je ne pouvais supporter la vue de cette carcasse vide de vie, dégoulinante encore d'une eau de pluie qui, pour avoir voulu l'embrasser trop vite, l'avait souillée pour toujours. Me levant enfin, je fermai la fenêtre puis détachai du mur l'authentique poignard marocain qui constituait la seule décoration de l'atelier, le sortis de son fourreau et lacérai mon œuvre à peine née. Ainsi finissaient près de quatre de mes toiles sur cinq, avortées par mes froids assassinats.

Plutôt mourir qu'être médiocre et quelconque ? C'étaient elles-mêmes qui m'implorait de les euthanasier et je les exauçais volontiers, comme j'aurais volontiers, si je n'avais pas risqué le sordide des prisons françaises, exaucé l'ultime volonté de la plupart des tableaux des autres dont j'entendais les murmures suicidaires depuis mon exil breton.

Il ne resta bientôt plus rien de ma toile que des lambeaux informes. Ce travail salutaire accompli, je fis mes préparatifs pour une promenade à laquelle, malgré la pluie et le froid du petit matin breton, je n'avais pas un instant envisagé de renoncer. Certaines semaines je restais enterré dans ma maison, au fond de mon atelier, presque comme un ours, me nourrissant de peu et buvant d'infectes tisanes, mais à d'autres périodes je voulais sortir, coûte que coûte, même si je connaissais le prix en rhumes, en bronchites et en trachéites de tels morceaux de bravoure. Ces promenades étaient d'autant plus coûteuses en maladies que mes envies de sorties étaient rarement estivales. Au contraire, quand commençaient de débarquer sur mon île, avec la petite barcasse de liaison ou avec leurs bateaux de plaisanciers inhabiles, les congés payés irrespectueux et blasphémateurs, même envers la Sainte Vierge de la petite chapelle que nos pêcheurs vénéraient plus que Dieu, je me cachais et fermais les volets de mon antre.

Je préférais encore ne plus voir mon océan que de supporter l'infâme défilé des allogènes continentaux, laissant derrière eux un sillage de papiers gras, d'alcools de supermarché et de bêtise raide. La municipalité, payée de verroterie par ces cruels envahisseurs, souriait à ces souillures, protestait vaguement aux plus intolérables avanies par de petits panneaux sans effet et donnait des gages d'infrastructures à ces cloportes qu'une marche à pied sur des sentiers trop escarpés effrayait. Il s'agissait de garantir « l'expansion économique » de l'île, verbiage politicard abscons qui pourtant résonnait dans les têtes creuses des habitants qui ne se contentaient plus alors des dignes travaux séculaires de l'île, l'élevage et surtout la pêche.

Il y avait peut-être cinq cents personnes sur cette île sauvage et dure comme la Bretagne sait en créer. Ces cinq cents étaient eux-mêmes sauvages et durs, mais leurs chairs ramollissaient au fur et à mesure que les diaboliques aliénations pénétraient dans leurs maisons. Il n'y avait presque plus que des serfs, ponctuels au journal télévisé, élevant des gamins qui ne rêvaient que de ressembler aux putes et aux gigolos qui s'y agitaient vainement. Mes contacts avec ces rustres étaient limités à la politesse d'un bonjour échangé quand je me promenais. Je n'étais pas de chez eux, j'étais moi-même un continental, un excentrique probablement coupable d'une infamie venu enterrer ses remords dans la cave du globe terrestre.

Ma nouveauté sur cette île se voyait jusqu'à la fougue que je mettais, bien supérieure à la leur, à défendre le mode de vie insulaire et à faire barrage à ces torrents boueux qui revenaient chaque été, chienlit impossible à exterminer tout à fait. Ainsi, quand il avait été question d'aménager une manière d'aire de repos soi-disant légale pour accueillir officiellement des gitans – au cas où ils auraient appris à nager –, officieusement des campeurs interdits sur l'île, j'avais déclenché un tel bain de sang judiciaire que le maire, fiente oubliée là par les éboueurs, avait dû plier. Quand on avait parlé d'autoriser les voitures sur l'île, là aussi j'avais entamé un carnage sardanapalesque et j'avais finalement bouté hors des têtes les plus avides d'or ces rêves de pollution inutile. Enfin, quand l'Éducation nationale, cette grande pécheresse, avait voulu supprimer la classe du village, obligeant les enfants de l'île à aller se faire violer un peu plus jeunes encore sur le continent, j'avais été le fer pointu et incandescent enfoncé dans la cuisse de l'inspecteur, moi qui étais le moins concerné par la question scolaire.

À ce sport de croisé j'avais gagné quelques rares témoignages d'estime, cependant je n'étais pas la dupe des remerciements fades qui masquaient de profondes inimitiés. Il y avait d'abord, dans le conservatoire de haine à mon égard, ceux que j'avais empêché de gagner les quelques pièces d'argent des entrepreneurs corrupteurs. Eux, comparant les promesses de la télévision et leur existence frustrée, m'en voulaient de les avoir sauvés des plus basses compromissions. Derrière ces haines franches s'en dissimulaient d'autres, plus sourdes et plus nombreuses que la formule « pour qui se prend-il ? » pouvait résumer. En défendant leur honneur comme eux

auraient dû le faire, j'avais dénoncé mécaniquement leur trahison et leur complicité passive. Ils l'avaient compris, pour leur malheur, car la corruption intellectuelle n'avait pas encore atteint la moelle de leur âme, même si elle en avait largement attaqué les chairs.

J'étais enfin pour tous ces braves gens un homme bizarre. Je ne doutais pas qu'ils avaient deviné l'homosexualité de mes mœurs et qu'ils se méfiaient assez d'un inconnu replié dans sa maison, peintre qui ne montrait jamais ses toiles et original un peu fou capable de sortir par le pire temps de gueux, arc-bouté sur une canne extravagante et enveloppé d'un fantasque imperméable noir, quand tous les honnêtes gens portaient des cirés éprouvés. On avait aussi remarqué, dans le pays, les bagues qui ornaient souvent mes doigts efféminés. Ces bagues, qui avaient toutes une histoire précise et glorieuse, qui pour certaines avaient connu Azincourt, étaient la seule coquetterie de tapette que je m'autorisais, non par soucis de ne pas trop déplaire mais parce que je détestais justement les efféminés vulgaires et ridicules que la société médiatique tentait d'imposer comme figure de l'inverti joyeux, à côté du « gay », petit cadre soumis et sérieux, que je compissais tout autant.

Pour toutes ces raisons, passées et présentes, je limitais mes rapports avec mes voisins. Mes promenades étaient solitaires, mes conversations des dialogues avec mon ombre, mes distractions des contemplations introspectives de l'Océan, mes colères des toiles peintes en furie. Il n'empêchait que je goûtais cette vie ermite. Ce que j'appréciais par dessus tout, malgré la contamination grandissante des âmes et des paysages, était le réminiscent sentiment de pureté qui dominait le peuple et la nature de mon île. Même le plus bête de nos contemporains aurait compris pourquoi je me terrais dès que l'été paraissait accompagné de ses moisissures humaines.

La promenade que je fis me prit plusieurs heures, le temps de faire en savourant le tour complet de l'île. Elle était certes petite mais ses côtes n'étaient que recoins et circonvolutions. J'étais heureux, infiniment heureux, quand mon regard passait de l'écume des vagues qui s'abattaient, dans un bruit de jugement dernier, sur les rochers des avant-postes de la côte, au ciel tempétueux, gorgé de la même eau froide. De nombreuses criques de sable fin, difficiles d'accès, se cachaient dans les surplis de l'île. Quand il faisait beau, un effet d'optique et de chromatique faisait prendre à la mer quasi prisonnière une teinte de lagon polynésien. Ces lieux très masculins s'efféminaient ainsi subrepticement, par mirage. L'été, ces criques protégées étaient privilégiées par les naturistes, dégoûtants continentaux – débarqués directement de puissants bateaux à moteur – qui croyaient par cette sordide exhibition atteindre un idéal de liberté, les sots imbéciles !

Après le tour des côtes je gagnais les « terres », ces quelques hectares moins frappés par les vents continus et sur lesquels s'élevait le village proprement dit avec sa chapelle, sa mairie du plus pur style pompier, héritage de la Troisième République, son petit commerce, son café et la plupart des habitations. Ma maison était une des quelques exceptions courageusement excentrées. Je pouvais admettre que, si pour ma part le voisinage frontal de l'océan était vital, en tant qu'homme et en tant qu'artiste, ces îliens baignés d'eau salée depuis trente générations fussent blasés de ce spectacle, du moins suffisamment repus de cette Beauté inextinguible pour chercher un peu de confort quotidien au centre de l'île.

C'était dans le cimetière que ma condition d'étranger me pesait le plus. Tous les autres habitants de l'île, sans exception, avaient leur nom sur au moins une des tombes. Ces dernières témoignaient des rigueurs de la vie insulaire, avec ses mort-nés, ses morts naufragés et ses morts disparus. Elles dénonçaient aussi la consanguinité inévitable, pureté impossible payée au prix fort de la dégénérescence. On devait m'en vouloir aussi pour cela, sur l'île. Je gâchais mon sang neuf en m'obstinant dans un célibat impensable.

Dès la sortie du village je tombais sur les pâturages, bien grand mot pour les prés sur lesquels broutaient en saison des moutons dont la viande salée et parfumée était la fierté des propriétaires des bêtes. Les éleveurs, deux frères, détenaient, plus que les autres habitants, des

secrets transmis du fond des âges et connaissaient des méthodes inspirées de médiévale magie auvergnate pour guérir et soigner leur petit troupeau. Ils parlaient presque le langage de leurs bêtes et étaient, sous des dehors patibulaires, les personnages les plus fins de l'île, du moins les seuls avec lesquels je m'étais aventuré à engager une conversation qui sortît des politesses d'usage.

Les deux éleveurs étaient les derniers exemplaires d'une famille millénairement versée dans le mouton. Ils vivaient chichement du produit de leur travail, trésor de science naturelle rétif aux procédés technologiques et biochimiques des grands porchers qui, sur le continent, gagnaient leur vie en salissant de lisier concentré l'eau que leurs enfants buvaient. L'asphyxie financière qui guettait les deux survivants d'un métier disparu n'était pourtant pas le cataclysme qui les ferait s'éteindre. Fils de parents cousins, ils étaient stériles comme les pierres et éteindraient leur savoir sur leur lit de mort. L'humanité ignorait ce drame, épilogue d'une histoire familiale faite de malheurs, de morts brutales et de morts à la guerre. La branche avait pourtant toujours survécu jusqu'ici, parfois difficilement, aux tempêtes des siècles, frôlant souvent l'extinction prématurée, mais toujours sauvée par une main providentielle.

Cette histoire se finirait bientôt et un poids terrible écrasait les deux frères, fins de race paysanne fière et indomptable. Ils vivaient dans une quasi misère tranquille, rompue seulement par quelques éclats de malédiction tournés vers leurs parents, amoureux inconscients qui avaient pris l'avant-dernière place du caveau familial. Le sang corrompu qui coulait dans leurs veines inutiles était le fruit d'un amour interdit, consommé pour la volupté égoïste de deux êtres sentimentaux, au mépris de leurs propres enfants dont une bonne part avait même péri avant terme.

C'était donc avec ces deux sacrifiés que j'avais engagé quelques mots de conversation. Plus exactement, c'étaient eux qui étaient venus me voir chez moi, au plus fort de la bataille contre l'aire de repos romanichelle, contre cette pustule importée de la ville. Ils avaient voulu me remercier et m'avaient apporté une bouteille d'un alcool improbable, fait par eux au mépris des législations scélérates et des réglementations européennes liberticides. Le camping sauvage organisé aurait été pour eux catastrophique parce que les souillures irrémédiables auraient empoisonné l'herbe que broutaient leurs moutons. C'était d'abord un problème économique, néanmoins leurs légitimes préoccupations rejoignaient mes considérations romantiques et symboliques.

Peut-être avaient-ils aussi voulu profiter d'un prétexte pour assouvir une partie de leur curiosité, car je n'avais pu faire autrement que de les laisser entrer chez moi. Puisque le rez-de-chaussée était entièrement occupé par mon atelier, à l'exception d'une petite cuisine séparée, ils étaient tombés directement sur ce qui me servait de chevalet, alors occupé par une toile inachevée grandiose, de deux mètres sur deux, et déjà lacérée par de justiciers coups de poignard. J'avais aperçu leurs regards étonnés et j'avais vu dans leurs cerveaux peu développés grandir l'idée que vraiment, oui, je devais être fou. Pourtant, vivant à l'écart du monde et des putasseries culturelles, ils auraient pu être de ces élus qui comprenaient mon génie et ses exigences.

Autour d'un verre de l'alcool démoniaque élaboré au fond de leur cour – et qui ne devait plus me quitter depuis – ils m'avaient raconté un peu de leur histoire familiale, tout en restant dans les strictes frontières de la pudeur paysanne. Ils ne connaissaient, m'avaient-ils dit, qu'un seul autre artiste, en la personne de leur oncle. Envoyé au STO pendant la guerre, ce futur éleveur de moutons avait été pris d'une crise mystique à son retour sur l'île et s'était fait bénédictin. Fils de paysans puis ouvrier de peine en Allemagne nazie, il était devenu un moine exemplaire, allant jusqu'à s'imposer comme prier de l'abbaye Sainte Anne de Kergonan, dans le Morbihan, et avait publié force ouvrages de théologie compliquée. Je m'étais étonné intérieurement que ses deux neveux, qui maudissaient leurs parents stériles, admirassent cet oncle qui avait lui aussi, par son célibat ecclésiastique, participé à l'extinction de la race. Mais on

respectait, dans ces familles originelles, la Religion, ce qui n'empêchait pas de maudire parfois Dieu et ses curés.

Pour les deux éleveurs, j'appartenais à cette caste supérieure des créateurs dont ils ne connaissaient qu'un seul autre membre. J'avais eu du mal à les remercier de cette comparaison car je voyais mal le lien entre un moine catholique et moi, artiste impie, marchant à la frontière du paganisme et de l'agnosticisme, mais j'avais bien compris que nos solitudes volontaires, même si très différentes, nous mettaient dans leur esprit à un niveau identique de folie supérieure.

J'avais rendu cette visite et étais allé les voir dans leur ferme, la plus grande bâtisse de l'île, qu'ils partageaient. Leurs épouses, inutiles reproductrices, géraient les affaires, les comptes et les réglementations. Les maris, incapables de gérer la paperasse autrement qu'en la faisant manger sous menace à l'inspecteur des impôts et au vétérinaire, s'occupaient des bêtes avec honneur. Tout était perdu pour eux, leur tombe serait le catafalque d'une des belles parts de l'humanité, mais ils continuaient à combattre comme s'ils devaient vivre encore mille ans. Écrasés de travail, leurs seuls loisirs étaient les parties au bistrot, les quelques fêtes du village et l'écoute d'un vieux poste de radio qui ne captait que les ondes anglaises.

Au cours de ma visite, ils m'avaient montré cet appareil avec beaucoup de fierté. Ils connaissaient son histoire avec exactitude, son fonctionnement à la perfection. C'était une véritable pièce de collection, vestige des balbutiements radiophoniques, et dont l'électronique antique avait été parfaitement entretenue par ces deux paysans aux mains pataudes. Dans la famille, on s'était légué ce poste de génération en génération. Quand le dernier survivant s'éteindrait, il ferait certainement le bonheur d'un charognard de Drouot et cette fin qui sentait la déchetterie serait un autre épilogue de leur belle histoire.

Nous avons arrêté là les mondanités formelles mais à chacune de mes promenades, je tâchais de passer à proximité de leur ferme ou de leurs champs et les saluais d'un « Bonjour messieurs », me refusant à descendre dans les gouffres de familiarité que les citadins ou les érudits de quatre mots de latin employaient avec envie, forçant sur les « Père Matthieu » et les « Bien le bonjour », moitié pour se moquer des simples, moitié parce qu'ils croyaient que le double abâtardissement démagogique des manières et de la langue faisait plaisir aux analphabètes.

Ce jour-là, je croisai l'aîné des deux frères dans son pré, occupé à un travail inconnu de l'inculte agraire que j'étais. Téméraire serviteur de la terre, il bravait la tempête au mépris de sa santé pour assurer à ses bêtes, au retour des beaux jours, une existence confortable. Il ne me vit pas, d'ailleurs je l'aperçus à peine derrière la pluie. Je m'arrêtai pour le regarder et l'admirer. Il avait une allure de bête massive penchée sur le sol pour déterrer un os. Pour lui, cette terre était un trésor car s'il possédait peu de choses, elles étaient chacune inestimables, que ce fût le poste de radio ou chaque mouton dont la chair spéciale ferait la joie des lointains gourmets de la place de la Madeleine.

Après la ferme et les prés qui l'entouraient, je rejoignis de nouveau la côte pour un dernier salut à l'Océan et rentrai chez moi, dans ma maison du bout du monde. Je laissai fermenter toute la Beauté que ma promenade m'avait permis de précieusement récolter, ne me lançant pas immédiatement dans un nouveau tableau, et en profitai pour manger un peu. Ce fut en ouvrant mon réfrigérateur que je pris conscience que je n'avais rien mangé depuis un jour et demi. Il arrivait ainsi fréquemment que, dépassé par ma peinture ou par les éléments naturels qui me fouettaient l'esprit et l'accaparaient, aveuglé par la charge poétique de la création, j'oublie de me nourrir pendant les longues heures furieuses ou méditatives de ces quasi agonies. Je tenais par les nerfs, je tenais par l'alcool. Lorsque, détendu par mes promenades régénératrices, je rentrais chez moi, mes entrailles affamées se rappelaient violemment à mon esprit.



Je pris une grande portion d'un fromage semblable à un Coulommiers, l'essentiel de ma nourriture. Je n'étais pas vraiment gourmet et mon ermitage allait jusque dans mes menus : fromage, pain de mie et biscuits étaient mes repas. J'avais grandi dans un luxe de chère grasse et abondante, aux avant-postes des nouveautés que les chefs charcutiers de l'entreprise familiale, spécialisée dans la cochonnaille, élaboraient. On pouvait varier à l'infini les plats à base de porc, m'avait appris ma jeunesse, et toucher au sublime avec une viande aussi bon marché et à mauvaise réputation, pourvu qu'on sût la travailler avec un peu de talent et d'honnêteté. Je ne savais pas si j'avais été écoeuré par un abus trop facile d'excellente nourriture ou si la vue de mes parents, grassouillets et ventrus, m'avait conduit à une frugalité scandaleuse dans le monde des métiers de bouche.

Telle était mon existence, retraite avare de nourriture et de conversations, maigre de confort mais sublime, entièrement consacrée à la création artistique pure, loin des petits milieux auto-satisfaits de leur médiocrité et jaloux du talent véritable qui jargonnaient trois idioties pour dissimuler leur vacuité. J'en avais vu, de ces œuvres fades, pantalonnades reçues avec force clameurs et fanfares, nourrissons trisomiques de mauvais disciples de Marcel Duchamp et de René Magritte dont ils ne comprenaient pas un quart de pouce de l'humour et de la poésie. Rentiers d'un héritage mal interprété par des notaires véreux, ils affichaient de surcroît une impudence de fils prodigue ajoutée à une arrogance de petits bourgeois décomplexés.

Croyant que ces bâtons fécaux en étaient la Loi et les Prophètes, j'avais maudit l'Art contemporain pendant de longues années, ne souriant même pas aux gags indignes des plus niais potaches et qu'ils appelaient stupidement des « performances ». Rien n'était moins artistique que ces petits exploits de cancre réalisés sous le regard admiratif de plus tâcherons encore et grâce aux milliards déversés par des mécènes invraisemblables, avec l'objectif évident d'étouffer sous cette diarrhée abondante les moindres rayons de Beauté véritable qui pourraient faire pâlir leurs étoiles minuscules. Ces nains avaient d'abord décrété la peinture ringarde et bourgeoise, lui préférant le motif ou les tripatouillages de vidéastes amateurs, quand ce n'étaient pas des photographies de tiers-mondistes larmoyants ou des graffitis de faux rappers du septième arrondissement. J'avais vomi tous ces avatars d'une même médiocrité érigée en système par quelques sous-penseurs médiatiques, chiens de garde des matrices dévoyées de l'Art du moment.

On n'avait même pas été capable d'inventer un terme convenable. Art « contemporain », truisme d'illettrés sans imagination, tel était l'adjectif que méritait cette boue politisée que j'avais prise, parce qu'on me l'avait montrée comme tel, pour de l'Art. Il avait fallu que l'inspiration, trop longtemps contenue par les garde-fous bâtis par ces maîtres aliénants, éclatât dans mon cerveau et dans mon corps pour que je me rendisse compte de la haute trahison des usurpateurs. Le roi était vraiment nu, mais on l'avait peinturluré avec des onguents colorés et empoisonnés pour le faire périr dans l'illusion d'être habillé. Et moi, dans ce conte philosophique cruel, je voulais être le mousquetaire fidèle, embastillé peut-être par les courtisans, mais capable avec ma petite voix de crier à la part de l'humanité encore éveillée, aux quelques âmes encore lucides, la vérité.

Je me considérais de la même famille que certains chanteurs souterrains, les auto-marginalisés qui vont jusqu'à refuser de montrer leur visage pour éviter d'être récupérés par le vedettariat, tison du système médiatique utilisé pour ouvrir les chairs les plus fermées et les esprits les plus rétifs à la soumission. Ils étaient loin, ces artistes produits par eux-mêmes, peut-être par les revenus de la drogue et des rapines, des quelques brutes épaisses gavées d'argent et présentées comme les représentants légaux de la musique, de la jeunesse ou de la rébellion. Ceux-ci ne faisaient jamais trembler vraiment le bourgeois avec lequel, au final, ils copinaient pour les mêmes intérêts pécuniaires et contre l'originalité véritable. J'étais de l'autre race, assurément, même si j'évoluais dans les sphères supérieures d'un Art majeur quand eux ne produisaient que de l'art populaire, sans prétendre d'ailleurs faire autre chose que de la

chansonnette, à l'inverse des chanteurs de supermarché indignes encouragés en cela par leurs mentors, politiciens sans scrupule premiers profiteurs de l'abêtissement du peuple qu'ils ont à spolier.

Néanmoins, je refusais de ne pas cracher à la tête de l'homme contemporain les quelques toiles que je ne lacérais pas et qui devaient servir aux fondations d'une révolution esthétique et morale. Je confiais donc mes œuvres à un de mes rares amis qui se chargeait de les exposer et de les vendre dans une galerie à Honfleur et qui me fournissait en contrepartie les couleurs, les pinceaux et les toiles vierges immenses qui m'étaient livrées dans des colis extravagants. C'était assurément une faiblesse dans mon dispositif qui se voulait irréprochablement pur, de même que mon aisance financière, liée à l'entreprise familiale dont j'étais le propriétaire-rentier depuis la mort de mes parents et dont je me contentais de récolter l'usufruit sous forme de mandats postaux que m'envoyait mon notaire fondé de pouvoir. Ces deux tâches, matérialisées par de fréquents courriers, étaient aussi les deux seuls liens qui me reliaient encore au monde extérieur et au continent. J'avais des nouvelles des porcs par les rapports légaux transmis par mon notaire et des nouvelles de mes toiles par les lettres que m'envoyait mon ami. N'ayant ni téléphone, ni ordinateur, ni télévision, ni radio, ces courriers étaient les deux seules intrusions étrangères dans ma vie égoïste, aux frontières de la folie furieuse mais directement placée en face des intérêts supérieurs de l'Humanité désagrégée.

## II

Après le déjeuner avalé rapidement, je montai à l'étage de ma maison pour dormir, pris d'un terrible sommeil lié aux fatigues récentes et au coup de froid que j'avais attrapé pendant ma fraîche, pluvieuse et matinale promenade. À peine avais-je posé un pied dans ma chambre que le préposé au courrier de l'île – il n'était pas vraiment, du moins pas seulement, facteur et cumulait avec l'emploi de banquier et celui d'assureur – m'apporta une lettre. Il avait cette fâcheuse habitude de sonner chez les gens et de les entretenir quelques minutes, plutôt que de simplement déposer le courrier dans la boîte aux lettres. Il pouvait ainsi colporter quelques ragots de porte en porte et devait espérer qu'on ouvrît devant lui les lettres qu'il apportait. Plusieurs fois, devant ce manège indiscret, j'avais fait montre de rudesse et il ne devait pas être pour rien, par petite vengeance mesquine, dans la réputation de brutalité que les gens de l'île m'avaient faite. C'était le prix à payer quand on refusait d'assouvir sa basse curiosité ou de prêter une oreille attentive à ses commérages sordides. Malgré mes rebuffades, ce chantre de la convivialité obligatoire essayait presque à chaque fois de s'introduire dans mon intérieur ou de prolonger de quelques bêtes rumeurs la courte remise du courrier.

La lettre qu'il m'apportait venait d'Honfleur et je reconnus sans peine l'écriture de mon maquereau, Rodolphe de La Bachellerie. Il prenait toujours soin de m'écrire sur du papier raffiné qu'il devait faire venir d'un lointain fournisseur car il était d'un grammage et d'une texture inhabituels. C'était une élégance à fonds perdus car j'étais bien le dernier être sensible à ces attentions. Je lui répondais d'ailleurs sur de fort médiocres feuilles de papier brouillon, souvent froissées par la négligence. De même, à sa belle écriture régulière et appliquée d'épistolaire habitué, je répondais par des griffonnages tordus, diagonaux et sans doute indéchiffrables pour tout autre que ce correspondant particulier. Aux mérites d'amitié de Rodolphe il me fallait ajouter celui de ne m'avoir jamais fait un reproche, de ne m'avoir jamais fait remarquer, ne fût-ce que par allusion, la montagne qui séparait ses lettres de mes réponses, tant sur le chapitre de la forme que du style.

Cette lettre me donnait d'abord quelques nouvelles personnelles de mon ami. Lui aussi, dans son genre, était un solitaire. Il était ce que j'appelais un mondain marginal, une manière d'Oscar Wilde ou de Jean Lorrain, en fait peut-être plus un Pierre Loti. Ses activités de marchand de tableaux l'obligeaient à manier avec finesse et dextérité les usages du savoir-vivre que je piétinais joyeusement, mais il les avait poussés à l'extrême si bien que son ultrapolitesse était en réalité une impertinence plus grande que ma vulgarité. Il prenait ainsi les bourgeois à leur propre piège, sans qu'ils s'en rendissent compte autrement que par le sentiment diffus que ce personnage trop élégant était un original. On lui pardonnait néanmoins beaucoup sur la bonne foi de son nom. Cette aristocratie d'apparence était un sésame supérieur dans le milieu des nouveaux riches pétris de snobisme et éblouis par une particule ou un blason gravé sur une chevalière.

Dans sa lettre, Rodolphe me racontait, avec l'ironie qui était sa marque de fabrique littéraire, ses dernières rencontres à Honfleur et dans les villes où il exposait pendant les foires d'Art contemporain. Son métier était athlétique parce qu'il fallait sans cesse courir d'un « événement » à un autre. Ces foires ne valaient pourtant pas cette agitation car elles étaient toutes moulées sur le même modèle, à l'exception de l'endroit où étaient installés les stands préfabri-

qués interchangeable qui détruisaient l'harmonie originelle du lieu, les rares fois où ces grands-messes païennes ne se tenaient pas dans des hangars désaffectés. C'étaient toujours les mêmes « performances » d'ouverture, le même public mêlé de professionnels aux dents longues, de petits couples de trentenaires du week-end et d'intermédiaires douteux à la solde des grands acheteurs, particuliers collectionneurs comme entreprises entichées de mécénat. Rodolphe me détaillait leurs figures mauvaises, leurs marchandages, leurs prétentions et leur morgue de contremaîtres. Lui n'avait pas l'insigne honneur d'exposer à Londres ou à New-York ; il allait quelquefois à Paris, beaucoup en Normandie, dans des provinces plus sordides encore et faisait des affaires, pour le compte de la maison d'Honfleur qui l'employait. À ces raouts bénis des hôteliers il s'agissait surtout d'être présent et de démontrer au petit milieu crapuleux que de somptuaires frais généraux n'effrayaient pas un établissement tourné vers l'Art et pour lequel de basses considérations matérielles étaient exclues.

Cependant, l'essentiel de la lettre n'était pas dans ces prolégomènes humoristiques qui me distraient toujours. Jusqu'à présent, je ne m'étais pas soucié de l'avenir de mes toiles : peu m'importait quel particulier les acquérait, ce n'était pas cette première étape qui m'intéressait le plus – d'ailleurs je n'avais jamais rien vendu – car je naviguais vers un avenir plus lointain. Je ne travaillais pas moins que pour l'Histoire de l'Art, et les mains plus ou moins propres qui manipulaient mes œuvres aux étapes intermédiaires entre le néant et la gloire posthume m'étaient indifférentes, pourvu qu'elles ne corrompissent pas trop la force vitale qu'elles contenaient. J'étais peut-être un des moins rentables et un des moins productifs du cheptel de Rodolphe mais là encore, par amitié vraisemblablement car je doutais qu'il me prît pour un artiste de talent commercialement supérieur, il ne me reprochait rien. Vivant d'ailleurs de revenus indépendants de ma peinture, je ne lui demandais pas non plus d'avances et payais mes fournitures. Nos relations amicales et professionnelles étaient donc sereines.

Cette lettre faisait exception en ce sens qu'elle me donnait de nombreux détails sur un client qui voulait tout acheter de moi, en bloc. Rodolphe supposait que c'était un de ces coups de foudre dont rêvent les galeristes car le collectionneur potentiel avait l'allure et la démarche d'un flâneur venu visiter la Normandie par temps de pluie et réfugié dans une des nombreuses galeries du port par défaut. Rodolphe avait cinq toiles de moi – le travail de presque deux ans – et le touriste enchanté avait mis une option sur l'ensemble, incapable de soustraire un panneau de ce qui lui semblait constituer un ensemble complet. Cependant, il souhaitait rencontrer l'artiste et surtout lui demander conseil pour l'installation.

Rodolphe, évidemment, devançait mes réticences non en cherchant à les contredire par quelques arguments spécieux mais en me demandant un suprême effort qui permettrait une vente remarquable. Il insistait sur le fait que ne pas éparpiller mes œuvres unitairement permettrait à celles-ci de résonner plus fort dans les têtes creuses de ce qui restait d'humanité viable. Si les tournures de ses phrases étaient évidemment caustiques à mon endroit, elles ne cachaient cependant pas toute la persuasion que Rodolphe avait voulu y mettre.

Je n'avais aucune idée, ni de près, ni de loin, sur l'installation de mes œuvres. J'avais souvent pensé que les considérations intellectualistes sur la manière de disposer telle ou telle œuvre étaient une danse des sept voiles destinée à masquer la faiblesse intrinsèque du tableau ou de la sculpture en question. De ces considérations secondaires à mes yeux avaient éclos une nouvelle race de cuistres parasites, les commissaires d'exposition à la mode contemporaine. À côté des historiens qui groupaient des œuvres pour les faire paraître sous un angle particulier étaient en effet apparus des jargonners dont la pédanterie dépassait l'univers des imaginables et qui, capables seulement de faire manœuvres sur des chantiers, avaient préféré vivre de leur incompetence intellectuelle, voyant qu'il y avait une clientèle plus bête qu'eux pour leur camelote. On me demandait de jouer ce rôle de décorateur, à moins que ce fût juste un prétexte pour mon possible acheteur de rencontrer un artiste et de pouvoir pérorer ensuite dans les dîners en ville. Sur ce soupçon, j'aurais voulu l'envoyer au diable, lui et son installation.

Cette lettre me fit perdre encore un peu plus le sommeil et je restai quelques heures, jusqu'à la tombée de la nuit, sans rien faire d'autre que peser les arguments et évaluer le prix de ma fierté. Quand je me rendis compte qu'il faisait sombre, je n'avais pris aucune décision encore, coincé entre l'amitié que je portais à Rodolphe et le dégoût que m'inspirait la requête de mon mécène inconnu. Je me prenais d'ailleurs à détester de plus en plus ce particulier que je ne connaissais que par la très vague description de la lettre. Alors que je commençais à tousser sérieusement, je décidai de sortir pour un tour nocturne de l'île, double folie capable de me jeter sur un rocher au bas d'une falaise ou de me faire périr par pneumonie. Mais ces bas dangers n'étaient que peu de chose en regard de l'inspiration puissante que je voulais puiser dans mes fidèles paysages.

Je passai donc mon imperméable, me préparai tout de même un sandwich que j'engouffrai aussitôt, pris ma canne fantastique et sortis sous la pluie noire. Je ne sentis quasiment pas le froid, pourtant terrible, car les images lumineuses de Rodolphe et de ses preuves d'amitié atténuèrent la rigueur du soir breton.

La Bachelierie avait fait ma connaissance alors que j'étais encore sur le continent. J'étais alors un jeune homme paresseux, rétif aux travaux manuels comme aux emplois pseudo-intellectuels occupés par des ingénieurs – faux hommes de génie – et autres mathématiciens économistes. Je n'avais pas non plus encore découvert que j'avais un destin artistique car je me voyais moins que quiconque participer au brouhaha ambiant. Ayant déjà rompu avec mes parents, qui étaient probablement plus morts de cette séparation que des accidents vasculaires diagnostiqués, je vivais copieusement des rentes que me versait régulièrement, par l'intermédiaire de mon notaire que je fréquentais le moins possible, le directeur général de la société Dartigny, mon vilain nom. Je m'étais ennuyé à Rennes, à Brest, à Dinan ou à Nantes partout où je croyais trouver une occupation à peu près digne en traînant mon élégance sophistiquée d'alors dans les lieux les plus à la mode.

C'était d'ailleurs à Nantes que Rodolphe de La Bachelierie m'était littéralement tombé dessus. À l'époque, il jouait les petites canailles aux grands airs, habillé comme un ligard des années trente, chaussé de souliers bicolores, volubile et impertinent dès qu'il mettait un pied dans la rue, toujours escorté d'une jolie femme dont il montrait effrontément qu'il était du dernier bien avec elle. Il bousculait les passants dans la rue et au café se moquait à haute voix des pratiques qui lui semblaient peu à son goût. J'étais un de ces passants qui avaient croisé la route de La Bachelierie mais contrairement aux autres, craintifs surtout de provoquer un incident et de troubler une vie sans heurts, je n'avais pas dévié ma trajectoire et avais attendu fermement que cette petite libellule s'écrasât sur le mur de granit que j'étais déjà. C'était ce qui s'était produit et de la chute qui avait suivi, puis du commencement de bagarre de rue que j'avais provoqué, était née une solide amitié. Les relations amicales fondées sur d'imprécises communautés d'idées ou de superficielles mondanités n'avaient jamais été mon fort. Au contraire, se faire marcher dessus par un homme connaisseur de quelques rudiments de savate était un excellent départ pour une aventure humaine durable.

Les trajectoires de nos vies, initialement divergentes, avaient convergé singulièrement. Après une période troublée de laquelle Rodolphe était ressorti conscient de son homosexualité véritable, ensevelie jusque alors sous une petite débauche frivole, il avait émigré en Normandie et était devenu marchand de tableaux, mettant à profit ses immenses connaissances culturelles, son entregent et son nom de famille gracieux. De mon côté, j'avais subitement laissé sur le bas-côté crotté ma vie inutile, conscient de mon destin artistique, et avais quitté la Terre des hommes normaux pour rejoindre mon île, profitant d'un viager farfelu et expiré que ma fripouille de notaire, sur ma demande folle d'expatriation lunaire, m'avait proposé. À partir du commencement de mon exil vers les sphères supérieures et les terres inconnues, Rodolphe avait été une constante et discrète œuvre humanitaire pour le pauvre inconscient que j'étais. Homme peu pratique, j'avais négligé les difficultés concrètes d'une vie retirée, oubliant bien

plus que de quoi me nourrir, de quoi payer ou de quoi me vêtir : de quoi peindre. C'était donc Rodolphe qui me faisait envoyer, sur la base des intuitions préliminaires que je pouvais avoir, des toiles de dimensions variables, des pigments, des solvants et des pinceaux. C'était lui aussi qui recueillait les quelques œuvres que je ne détruisais pas et qui les plaçait dans la galerie qui l'employait.

Sans Rodolphe, j'aurais donc été un soldat sans arme, un croisé sans bateau ni monture, prisonnier de son armure et alourdi de son épée. Même si le succès commercial de mes œuvres était fort limité, je savais que leur exposition dans une rue de la petite ville d'Honfleur pouvait atteindre les cœurs humains. Or, convertir était pour moi essentiel, et je n'aurais pas supporté d'être le seul fidèle de mes peintures ni de mourir enterré avec les preuves de mon génie. Celui-ci, dans une promiscuité malsaine, aux limites de l'inceste du Pygmalion, se serait aigri et gâté à mon seul contact. Il fallait donc libérer mes toiles de mon emprise maléfique quand cessaient mes crises de Beauté supérieure. Rodolphe était le visiteur béni de ce parler vital.

Tandis que la belle figure de Rodolphe, délicate naturellement et nimbée comme celle d'un saint dans mon imagination de ces instants-là, caressait mon esprit, presque mes sens, la pluie glaciale continuait de me transpercer les quelques morceaux de peau découverts. Il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis plusieurs jours et l'océan n'avait pas cessé de rugir en réponse, ne voulant pas laisser la victoire au ciel. Quand je pris conscience du danger que je courais en prolongeant ma promenade nocturne, je compris que c'était un ordre divin d'abandonner pour une fois le temple où je le servais.

Ma rêverie dissipée, j'eus toutes les difficultés à terminer ma promenade et à rentrer chez moi. Je trébuchai à chaque pas, glissai sur toutes les mottes de terre, plongeai mes bottes dans toutes les crevasses boueuses qui, à force de pluie, s'étaient formées jusque sur les chemins les plus praticables de l'île, enfin tremblai violemment, agrippé à ma canne dont je me servais comme d'une canne d'aveugle pour anticiper les plus gros obstacles, entre les deux éclats d'un phare pas trop lointain qui éclairait à peu près ce versant de l'île. Je naviguai à l'instinct et à l'estime, sur ces sentiers mille fois parcourus, m'appuyant sur quelques points de repère éclairés comme le petit clocher de la chapelle. Je m'étonnai même de ne pas être tombé à la mer pendant la première partie de ma promenade, hallucinée, comateuse et rêveuse.

Je retrouvai tout de même ma maison et ouvris la porte en tremblant de froid et d'une fièvre commençante. À peine la porte refermée, je jetai ma canne au loin – elle rebondit sur le carrelage et les murs avec un bruit terrible – me déshabillai à la va-vite en abandonnant chaque vêtement derrière moi, sur le sol, et courus à la salle de bain me sécher les cheveux, le visage et les mains. Puis j'ouvris, toujours gêné par les tremblements musculaires, mon unique et énorme armoire, pris à l'aveuglette quelques vêtements chauds, les enfilai comme ils vinrent, sans tenir compte ni de leur sens, ni de leur couleur, ni même de leur matière, enfin m'engouffrai dans mon lit, enroulé dans des couvertures à peine protégées d'un petit drap et m'endormis d'un puissant sommeil qui ne fut troublé par aucun mauvais rêve délirant.

Ce fut la sensation désagréable du pull de grosse laine grattant la peau de mon torse plus que la lumière du jour déjà bien levé qui me réveilla. Alors qu'au début de mon exil j'avais quand même suivi les cycles naturels du jour et de la nuit, cette saine habitude avait dérivé. J'avais d'abord mangé une partie de la nuit et abandonné une partie du jour puis, à la faveur de mes crises créatrices, de mes excès alcooliques et de mes promenades impromptues, le désordre le plus aléatoire avait agencé mes « journées » et mes « nuits ». Je n'avais, par principe, aucune montre ni aucune horloge dans ma maison et je ne recalais ma référence temporelle que sur d'approximatives estimations solaires ou sur la mairie dont la façade arborait crânement une horloge massive et républicaine. Une heure pour tous ! Une heure de référence, tel avait été le sujet d'Einstein le maudit avant qu'il fît avancer la connaissance de la Mort avec arrogance et frivolité.

Malgré la longue nuit passée sans inquiétude ni démons, j'étais encore malade. Sous l'action de la fièvre, j'avais abondamment transpiré pendant mon sommeil et mes habits, comme mes draps, étaient imprégnés d'une odeur nauséabonde. C'était dans ces moments-là, à ces instants où les tambourins cognent dans la tête et qu'un thé au miel citronné paraît la récompense du paradis, que je ressentais le plus ma solitude. Cependant jamais je ne la regrettais et je n'aurais échangé ce droit d'aïnesse contre rien au monde, même pas le veau gras de la bonne santé. Après quelques minutes de lutte, je parvins tout de même à me lever, à quitter mes vêtements malodorants et à me glisser sous la douche de ma salle de bain.

L'eau ! Même cette eau prisonnière, cette eau domestiquée par l'homme, savait me faire du bien, m'ouvrait une porte vers l'infini. Elle purifiait ma carne, en chassait tous les miasmes que ma vésicule biliaire secrétait pour évacuer ma haine d'homme perdu. Elle purifiait aussi mon esprit, chassait mes idées les plus noires et adoucissait mes résolutions les plus meurtrières. C'était pourquoi j'aimais l'eau à peine tiède. Chaude, elle m'aurait trop amolli et j'aurais cédé aux sirènes d'un confort solitaire, d'une vie calme de rentier exilé, asocial, mais tranquille. Au contraire, il fallait que je me rappelasse sans cesse, grâce aux flèches cinglantes sorties du pommeau de douche, que je devais mener pour ma perte et pour la gloire de Neptune un combat suprême, afin qu'on ne pût dire que rien, dans ce commencement de siècle vaurien, n'avait été tenté.

Ce fut à la sortie de cette douche énergique que, momentanément calmé des douleurs de la fièvre, j'écrivis à Rodolphe pour lui répondre que j'acceptais de souiller mes pieds sur le continent et de me livrer à son expérience bizarre, pour son bon plaisir et au nom de sa fidèle amitié. N'ayant ni voiture ni sens pratique, je précisai aussi quelques détails de mon voyage afin qu'il pût me récupérer à la sortie de la barcasse de liaison. Lorsque j'eus terminé ma lettre, je la posai machinalement sur ce qui me servait de bureau, près de celle de Rodolphe. J'eus alors tout de même un peu honte, car à côté de l'élégante lettre de La Bachellerie ma réponse n'était pas moins qu'un chiffon qu'un chien galeux aurait mâchouillé. J'étais vraiment un vanu-pieds tombé dans un monde de muscadins : tant pis, Rodolphe me pardonnerait cette extravagance une fois de plus.

J'avais prévu quelques jours de répit pour me remettre de ma fièvre et de mes maux de crâne. Pour me rendre sur le continent, je devrais prendre le bateau de liaison qui, plusieurs fois par jour, faisait le trajet entre l'île, ses voisines et le continent. Il était entièrement occupé par les collégiens, les lycéens et les quelques travailleurs employés sur le continent, l'économie de l'île ne pouvant subvenir aux besoins de tous. Étrangement, le maire était souvent avec eux. Le minuscule notable consacrait une part importante de ses semaines à faire le siège de la préfecture, du conseil général ou du conseil régional pour entretenir des réseaux dont il tirait grande fierté. Mais même les Fils de la Veuve, devant sa médiocrité et son affairisme mondain suintant, n'avaient jamais consenti à le faire quitter son tablier d'apprenti pour celui de compagnon. Champion du bavardage inutile au milieu des Bretons taiseux, il était comme les enfants albinos d'Afrique noire. Pourtant, son babillage de Méridional avait séduit les habitants de l'île dont il restait immuablement l'édile, n'ayant même plus d'opposant aux élections. C'était aussi pour ne pas subir le voisinage de ce porc baveux à brûle-pourpoint, qui en aurait profité pour tenter de me mettre dans sa poche par son verbiage caricatural, que je ne voulais pas prendre la navette scolaire tout de suite.

L'attente de mon départ et la perspective d'avoir à jouer, d'une façon ou d'une autre, les agents commerciaux auprès de mes acheteurs potentiels, me stérilisaient. J'avais plus rapidement guéri que prévu, après soixante-douze heures d'intense repos, mais je n'arrivai pas à créer ni à entrer dans une de ces phases intellectuelles, esthétiques ou mystiques qui précédaient la création véritable. J'étais pétrifié par la perspective de cette rencontre maudite et de cette excursion contre mon gré sur le continent. Je n'étais pas assez puéril pour jouer au Breton jaloux des Normands mais quand même, je goûtais peu les charmes de cette côte-là et je

ne comprenais pas comment cette terre sans orgueil avait pu créer des Barbey d'Aurevilly, des Jean Lorrain ou des Maupassant.

J'avais beau multiplier les promenades-dialogues avec l'Océan, me risquer dans les excès alcooliques, rien n'y faisait. L'ombre noirâtre de mon rendez-vous était la plus forte. À peine essayais-je de tracer quelques coups de pinceaux que je décrochais mon beau poignard islamique et assassinais ma toile. Tout ce que j'entreprenais dans mon atelier me paraissait fabriqué, faux, contre-nature et prétexte pour tuer le temps. Rien ne venait plus du fond de mes entrailles, aucun geste ne m'était plus commandé par un souffle puissant. Et je n'avais pas l'âme de ces auteurs secs après deux livres et qui, pour faire bonne figure, en écrivaient un troisième sur la difficulté de l'écriture et les misères de la création.

Je passais donc mes journées en promenades, que je goutais toujours autant même si elles n'étaient plus directement « rentables », et en lectures. Il s'agissait en fait de relectures, car les quelques ouvrages que j'avais emportés avec moi étaient de vieux amis. Il y avait, je les connaissais par cœur, *l'Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin, concentré de médecines pleines du sel du dix-septième siècle ; *Henri ou l'éducation nationale* de Jean Dutourd ; *Les Peintres de la Renaissance*, lourd volume abondamment illustré ; les *Écrits sur l'Art* de Huysmans ; le *Lorenzaccio* de Musset et les *Nourritures terrestres* d'André Gide. Six livres ! Je devais être un de ces barbares que les érudits aux bibliothèques pleines de livres vides et que les doctes paraphraseurs de la nouvelle philosophie dénonçaient du haut de leur chaire. Je ne me lassais pourtant pas de ces lectures rabâchées. Ainsi, même si je savais exactement quand et comment la comtesse d'Olonne intriguait, j'appréciais toujours autant la finesse fielleuse de Bussy, ou de celui qui s'était fait passer pour lui. De même, les peintures de la Renaissance venaient toujours avec une force inaltérée hanter mes fantasmes, et les épées de Lorenzaccio mes cauchemars.

Peu soigneux envers le papier, peut-être par snobisme d'homme de toile, je n'avais pas fait un meilleur sort à ces ouvrages que je n'en faisais à mes lettres. Ils étaient de médiocres éditions, sans charme, et je n'avais donc pas l'impression d'avoir commis d'impardonnables sacrilèges en les abandonnant à l'humidité et à la poussière. À l'exception du beau livre, protégé par une épaisse couverture, toute ma « bibliothèque » était en lambeaux, les pages cornées, les reliures mangées par la négligence. La plupart des pages étaient gondolées par la pluie qui avait, un jour ou l'autre, mouillé le sol où j'avais posé, quand ce n'était pas jeté de fatigue, l'un de mes livres. Ils représentaient pour moi, jusque dans leur état lamentable, comme des Pompéi du continent que j'avais quitté. Ils étaient de petits vestiges à moitié conservés d'une civilisation à jamais disparue.

La langue utilisée par les six auteurs était d'ailleurs presque éteinte. Les sommets exquis du classicisme et de la pureté linguistiques avaient été depuis Bussy, depuis Dutourd même, largement érodés, un peu par les terribles génies littéraires modernes – d'Aragon à Céline – et beaucoup par le tsunami des romans écrits par des nègres aux pieds sales. Le moindre mot – le moindre phonème ! – appartenant à la basse coterie des nouveautés jeunistes avait droit à sa gloire littéraire, gagnant jusqu'aux pages des romanciers les plus dignes et les plus académiques : la langue française, la langue de l'Empire, n'avait jamais été trahie que par les siens.

Je passais donc quelques jours en compagnie de mes vieux talismans, à ricaner des erreurs de Huysmans, à admirer ses visions, à aimer Stendhal par Henri, à me vautrer avec Gide, à me décider avec Lorenzaccio et à cancaner avec Bussy. Pourquoi avais-je emporté ces livres-ci et pas les autres ? Quand j'étais parti, dans la précipitation, j'avais saisi une poignée de livres au hasard, comme j'aurais saisi une poignée de pièces d'or avant de partir au Cap Horn, laissant derrière moi tous les autres livres que j'avais aimés mais qui ne me manquaient pas.

Rodolphe avait parfois proposé de m'envoyer des livres, romans, essais ou beaux ouvrages. Il avait voulu m'offrir une luxueuse et gigantesque édition des *Fleurs du mal*. J'avais refusé à chaque fois, sachant que ces nouveautés détourneraient mon esprit de sa tâche essentielle,



## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

mon bras de son action prioritaire. Je n'avais pas voulu que ma retraite fanatique se transformât en inoffensif salon de lecture pour retraité gâteux.

Inversement, je n'avais pas voulu non plus jeter les livres que j'avais emportés. Ils étaient mes compagnons d'infortune, les témoins de mon combat et le faible aliment intellectuel qui me restait, comme le fromage pasteurisé était l'essentiel de ma nourriture physique. Par une manière de superstition, je pensais aussi que ces objets emportés au hasard devaient avoir été choisis par une puissance supérieure et qu'ils constituaient une des pièces symboliques de mon puzzle intérieur, au même titre que chaque détail des peintures de la Renaissance était une clef vers la compréhension véritable de l'œuvre.

Mon univers, dans cette phase d'attente, était donc borné : borné physiquement par l'île, que j'arpentais plus que jamais, et borné intellectuellement par mes lectures rabâchées. Je n'avais plus d'écume imaginaire à laquelle m'accrocher pour filer vers les cimes ou plonger dans les fosses marines aux trésors engloutis. Pour retrouver ces transports éteints, il fallait que j'affrontasse mes admirateurs, les seuls hommes peut-être capables de me comprendre, les seuls que j'aurais dû aimer rencontrer et les seuls que je craignais de voir, n'osant imaginer le mieux.

### III

J'aimais la mer autant qu'un homme peut l'aimer. J'aimais la regarder, la contempler plus exactement, émerveillé de ses richesses chromatiques ; j'aimais m'y baigner, y plonger longuement mon corps, m'en étouffer presque, m'y brûler les yeux et y risquer la mort par congélation. Néanmoins, je ne supportais pas les voyages en bateau, aussi courts fussent-ils, et j'étais facilement sujet à cet impropre « mal de mer ». J'étais puni par mes maîtres, qui ne toléreraient pas qu'on les dérangeât avec toute cette ferraille assemblée par l'homme, dérisoires joujoux que seule une bonté infinie empêchait de balayer en une vague, et qui pourtant empoisonnaient les mers de leur maudite pollution et de leurs infâmes filets, pièges de braconniers sur terre royale. J'étais aussi puni de m'éloigner de mon île, l'abandonnant à des mains sacrilèges que je ne pourrais pas, le temps de mon exil, couper à vif lorsqu'elles s'approcheraient des autels neptuniens.

Sur la navette de liaison qui me menait sur le continent, j'étais donc au plus mal. L'état de la mer faisait penser au *Requiem* de Verdi – la seule œuvre de ce patachon qui fût écoutable, d'ailleurs – et je n'étais pas le seul, malgré la grande habitude des autres passagers, à pâlir sous les coups des tambours et les fracas pompiers de l'orchestre. Ces nausées eurent au moins l'avantage de masquer, par un mal immédiat pire encore, le lourd remord que j'avais en voyant mon île s'éloigner.

À mi-traversée, Carl Orff succéda à Verdi. Le capitaine du bateau passait près d'un ensemble de rochers, il coupait même, pour économiser du carburant, les bouées réglementaires, se fondant sur sa fine connaissance du trajet mille fois répété, et traversait ainsi une zone de courants contradictoires. Par conséquent, les mouvements du bateau étaient commandés par une double résonance asynchrone, insupportable aux cœurs peu habitués. Les passagers ne disaient mot. Les conversations s'étaient peu à peu éteintes et chacun souffrait en silence, essayant de penser à autre chose qu'au prochain mouvement de tangage. C'était bien la juste peinture de l'humanité arrogante, pas encore génétiquement amarinée malgré plusieurs millénaires de voisinage maritime. Aussi nombreux que nous puissions être sur les quelques lopins qui émergeaient sur le globe, aussi puissants d'armes sophistiquées, nous n'étions que de petits cafards grouillants que Poséidon, d'un coup de talon ajusté, pouvait écraser sans peine, malgré les médicaments dans les estomacs et les digues devant les villes condamnées.

Il y avait, disposés à des emplacements bien visibles, des distributeurs de petits sacs à la fonction évidente. Personne, malgré l'état de la mer, n'osait se lever pour aller en chercher un, non parce qu'un petit trajet sur le pont pouvait être malgré tout périlleux mais parce que c'était s'humilier publiquement, se mettre au ban de la fraternité bretonne, que d'avouer son échec. Malgré mon dégoût pour les marins professionnels, je reconnus volontiers en cet instant une sorte d'héroïsme, héroïsme médiocre et stérile, à l'image de l'époque, à celles et à ceux qui faisaient de ces tumultueux voyages leur quotidien.

À un des moments les plus critiques, alors que la barcasse était ballotée par mille vagues contradictoires, un des hommes d'équipage descendit de la passerelle de navigation pour préparer l'accostage. C'était un de ces mariniers sans prestance et sans charme, relégués à des travaux subalternes sur un petit bateau de servitude, sentant le mauvais tabac et la cellule de dégrisement. Il n'était pas âgé de quarante ans mais en paraissait cinquante-cinq tant il était

mangé, sur toute la peau de son visage, par la mauvaise vie. Pourtant, en cet instant précis, je le regardais comme un demi-dieu enfanté directement de Neptune. Il allait tranquillement à sa besogne, à peine déséquilibré par les mouvements du bateau, fumant même un vomitif cigarillos et se vengeant d'un coup d'œil morgueux sur nous, pauvres souffreteux, de sa vie marquée par l'échec le plus absolu. Son univers à lui se réduisait en effet à de petits trajets maritimes sans intérêt et toujours identiques, à des emplois de matelotage sans envergure et à de petites joies mortelles trouvées près des prostituées, des marchands de vin et des joueurs de loto.

Sa face horrible me sembla très belle, à cet instant rare où tout marin pouvait bénéficier d'un peu de la superbe des hommes de mer. Ce fut donc à ce visage que je m'accrochai pour ne pas tomber dans les précipices honteux de la nausée. J'allai même jusqu'à me forcer à bâtir de mauvaises pensées avec ce personnage pour ne pas perdre complètement pied. J'imaginai des torsions de corps atroces, en tentant de sublimer son apparence, et les caresses interdites que je peignis dans les recoins les plus sales de mon cerveau n'auraient jamais pu se former en des circonstances moins mélodramatiques qu'une tempête sur les côtes de Bretagne. Ce fut ainsi, dans des visions abominables qui me faisaient échapper de la réalité bagottante, que je survécus.

Le bateau de liaison faisait le tour de toutes les petites îles des environs avant de rejoindre le continent. Comme mon île était la dernière sur la route, je n'eus même pas le répit d'une courte escale. Peut-être était-il mieux qu'il en fût ainsi, car j'aurais sans doute, ce jour-là, profité de l'arrêt pour quitter cet engin de mort, quitte à dormir sur un banc public ou sur le sable mouillé et froid d'une plage isolée. Mon état, lorsque enfin nous touchâmes au but, était donc lamentable. Je crus que tous mes efforts ne seraient pas récompensés lorsque, relâchant mon attention parce que je me croyais sauvé, le bateau heurta un peu trop brusquement le quai. Malgré les nombreuses défenses disposées de part et d'autre, la bourrasque fut telle que je manquai de perdre connaissance et seule la certitude de n'avoir plus rien à subir physiquement après cette ultime épreuve me permit de rester lucide.

Étais-je à ce point effrayant ? Les autres passagers, passablement verdâtres encore mais souriant de l'air de dire qu'ils n'avaient rien senti, me regardaient bizarrement, une légère teinte d'effroi dans les yeux. Un des habitants de l'île me dévisagea même comme s'il ne m'avait jamais vu, alors que nous nous croisions souvent au cours de mes promenades. Je n'avais chez moi, volontairement, plus aucun miroir. J'avais démonté, plus exactement violemment brisé, ceux de ma salle de bain et avais jeté à la mer ceux qui ornaient le salon dont j'avais fait mon atelier. J'avais accompli cet acte quelques jours à peine après mon arrivée sur l'île, comme pour renier un passé frivole, trop gâché à mon goût dans la contemplation de mon propre visage. Je n'avais jamais aimé véritablement que moi, Narcisse sans le savoir, et j'avais voulu accompagner mon exil d'une rupture avec mon reflet, mon plus fidèle amant. Je savais donc que j'étais généralement hirsute, ayant rompu aussi avec la toilette méticuleuse de mon ancienne vie, me peignant les cheveux et la barbe grâce aux troubles reflets renvoyés par des surfaces de circonstance, déformantes à souhait et qui me permettaient à peine de ressembler à un homme qui ne fût pas préhistorique.

Ajoutées à ce substrat peu propice, les avanies maritimes devaient avoir transformé le peu d'apparence humanoïde que j'avais conservée en cadavre léproisé et hagard. J'aurais effrayé la Terre entière, asservi par ma seule apparition monstrueuse les peuples les plus farouches des nouvelles Indes ou du djebel, pourtant je ne pus faire chanceler, même une microseconde, Rodolphe de La Bachellerie de son socle d'impassibilité. Il m'attendait patiemment, peu étonné de me voir sortir après tous les autres passagers avec l'air d'un ours mal apprivoisé. Lui était frais, parfumé, élégant comme à son habitude et orné d'une dizaine d'accessoires discrets, des boutons de manchette à l'épingle à cravate, qui lui conféraient au final une allure nettement supérieure, et plus troublante aussi, à celle des endimanchés et des cadres dynamiques.

Il ne marqua pas non plus le moindre étonnement en me voyant sans bagage, sans même une paire de chaussettes de rechange, seulement muni de ma canne qui était bien le seul objet superflu que je possédais, et le moins indispensable en ces circonstances. Rodolphe m'avait pourtant connu fort bien mis et soucieux de rehausser ma beauté naturelle d'une élégance raffinée. Il s'était fallu de peu que nous devînmes amants, à l'époque beaucoup le croyaient d'ailleurs, mais nous avions pressenti l'un comme l'autre qu'il ne fallait pas gâcher une belle et pure amitié en la salissant d'une promiscuité nécessairement défavorable ; gagner quelques instants de plaisir terrestre en échange était trop peu.

Rodolphe m'attendait donc tranquillement, à la sortie du petit port continental, abrité dans sa voiture tapageuse – une manière de coupé sport que je ne lui connaissais pas – de laquelle il sortit pour me serrer chaleureusement la main. Nous n'avions en effet pas pris cette horrible habitude de l'embrassade, ayant toujours reconnu tous deux que la « bise » entre hommes était une chose affreuse, bonne tout juste pour signifier le copinage culturo-mondain. Même entre un homme et une femme ou entre deux femmes elle nous semblait franchement vulgaire ; les Français auraient bien fait, pour une fois, de suivre les Anglo-saxons dans leur retenue. En outre, la poignée de main nous paraissait à peine convenable et nous avions souvent regretté le temps où les hommes portaient chapeau et pouvaient ainsi se saluer sans se toucher. Le contact physique m'avait toujours été difficile car je voyais derrière chaque humain la limasse gluante qu'il devait être en réalité. Certaines poignées de main, fuyantes, suintantes et mollassonnes, étaient d'ailleurs allégoriques de l'état spirituel des hommes qui les donnaient.

Rodolphe n'osa rompre le silence qui durait depuis plusieurs années et me laissa prononcer le premier mot. Ce fut un banal « Comment vas-tu ? » auquel il répondit « Très bien, et toi ? ». Je lui racontai alors que je me portais à merveille, à l'exception de ma santé que la traversée, même de courte durée, avait sérieusement ébranlée. Il me proposa de manger quelque chose, ce que je refusais, trop peureux encore que les récents souvenirs ne revinssent à la mémoire de mon estomac chahuté. Le voyage devait durer plusieurs heures. Peu habitué à la voiture, bercé par les doux soubresauts de la puissante cylindrée, épuisé par ma vie d'exil et par ce voyage de souffrances, je m'endormis brusquement, au mépris total de la politesse la plus élémentaire envers Rodolphe.

Le rêve que je fis alors fut d'une nature fort différente des cauchemars épiques que je faisais lorsque j'étais pris de crises créatrices sur l'île. Le piège du sommeil qui se bâtit autour de moi me transporta dans un harem oriental sans âge. Les femmes de cet endroit fantasmagorique étaient des Libanaises à la beauté invraisemblable, aux traits voilés mais d'une régularité que je devinais parfaite. Leurs yeux, sertis dans des visages bruns, étaient deux flammes d'un érotisme supérieur, celui des savantes praticiennes de jadis, des duchesses cosmopolites de Sapho. L'une après l'autre, elles exécutaient une danse raffinée, transmise de bouche à oreille dans de secrètes alcôves depuis le temps biblique où Salomé était devenue l'Ève nouvelle. Moi, vautre dans un coussin grotesque, je regardais ce spectacle. Pris du désir de toucher pudiquement ces merveilles humaines, je voulus me lever et me rapprocher. J'en fus empêché par trois eunuques, gras personnages répugnants, d'une laideur tout aussi invraisemblable que la beauté des danseuses. Ils montaient la garde comme le fameux Père la Pudeur, dans les cabarets du dix-neuvième siècle, barrait la route de La Goulue aux plus entreprenants. J'étais pourtant le sultan de ce harem enchanté, comme en témoignaient mes vêtements richement ornés, mais les plaisirs charnels que ces sorcières levantines auraient pu m'offrir étaient interdits à tous. Là, les amours clandestines ne convoquaient pas de blancs aventuriers perdus dans le désert, de jeunes lieutenants des armées coloniales, comme dans les romans de genre, mais étouffaient derrière les murailles saphiques des salons fermés au sexe fort.

Je restais donc allongé sur mon coussin moelleux, devant ce spectacle d'un érotisme inimaginable, entretenu par la continence forcée que m'imposait ma vie ascétique. Il y avait loin de ces femmes irréelles lourdes d'étoffes savantes aux actrices déshabillées, occidentales ou oc-

cidentalisées vulgaires, que la cohue des hommes en rut désignait comme les canons de l'érotisme plat et du désir modeste. À moi, il ne fallait pas moins que les androgynes mystérieuses, non transformables en femmes-sandwiches aux charmes bas de gamme, pas moins que les dépositaires d'un trésor d'encens et d'effluves sacrées que le moindre courant d'air de la commercialisation pornographique dissiperait, pas moins que des humaines œuvres d'Art. Les danseuses ôtèrent leurs voiles, découvrant des chevelures ébène qu'un Occidental ou un Asiatique ne pouvait imaginer et qui faisaient deviner aux modernes le scandale primordial de Sainte Marie-Madeleine.

Deux des trois eunuques me tenaient fermement tandis que le troisième ramassait les voilages. Il était le plus gras et le plus laid des trois. Sa castration l'avait rendu pour partie femme, mais une femme immonde, chauve, aux poitrines difformes et aux mains de terrassier. Il représentait la face hideuse du sexe troublé, quand les danseuses en étaient la face glorieuse. Dans l'interstice entre l'Homme et la Femme, que je visitais dans ce rêve oriental, cohabitaient donc le plus Beau et le plus Laid de la création. Nous, humains réels, naviguions dans le ventre mou de la médiocrité esthétique, jamais confrontés à une Beauté véritable à admirer ni à une Laideur sincère à abhorrer. Habitué au magma moyen en toute chose, nous prenions les à peine jolis pour des Apollons et les un peu moins beaux pour des laiderons repoussants. Au contraire, sur mon coussin, j'expérimentais les sentiments supérieurs que seuls les prophètes et les artistes pouvaient connaître. J'entrais par là dans le monde de la Beauté hermaphrodite qu'avait entrevu le peintre de la chapelle Sixtine, terrifié de son œuvre scandaleuse mais ô combien sublime faite au contact de Dieu.

À présent, l'affreux eunuque se dirigeait vers moi, les bras chargés des voilages pastel, produits d'un artisanat perse oublié, très légers, presque transparents. Il me les jeta au visage et ma vision se troubla peu à peu, se colora et se flouta jusqu'à n'être plus qu'un écran monochrome. Mon rêve oriental s'évanouit ainsi comme un mirage des contes séfarades. De ce rêve les dieux m'avaient laissé comme récompense empoisonnée le souvenir des figures des danseuses androgynes et des cerbères eunuques : mon cerveau, chargé de ces deux tableaux divins de l'absolu, ne pouvait plus que finir de sombrer dans l'agueusie esthétique et le mépris de la beauté factice.

Je fus réveillé par l'arrêt du bolide de Rodolphe. Le bruit du moteur et de la pluie, berceuse idéale, le moelleux des sièges et la fatigue terrible m'avaient aisément ouvert les portes du harem imaginaire dans lequel j'avais été sacré prophète. Le moteur coupé et le soleil revenu, le bruit du monde reprenait sa place, engluant l'espace de piailllements crachés en continu par une humanité qu'un instant de silence, introspection forcée, conduirait à un suicide collectif. Je souffrais d'autant plus de ce bruit de fond que ma vie solitaire m'avait éloigné de cette nuisance et l'avait remplacée par la délicieuse musique des vagues. À l'oreille d'un homme éreinté par une vie intérieure trop grande pour lui, le moteur de la voiture et la pluie, proches des fréquences sonores de l'Océan, avaient pu faire illusion.

Nous étions arrêtés à une grande station-service. Malgré le temps maussade, beaucoup d'amateurs de week-ends normands avaient fait halte au même endroit que nous. J'ouvris la portière et sortis. Le bruit des discussions, des conversations téléphoniques et des autoradios me brisait les tympanes et je fus pris d'une manière de nausée que l'odeur d'essence n'aidait pas.

- Alors, bien dormi ? me demanda Rodolphe qui remplissait le réservoir.
- À peu près, j'ai dormi longtemps ?
- Non, non, on est encore à deux heures d'Honfleur.

Rodolphe était un fin lettré, il écrivait comme un précieux corrompu de vices du dix-neuvième siècle, mais il avait à l'oral de ces manies désespérantes comme l'utilisation systématique du « on » pour le « nous » et autres tics de langage incompréhensibles chez cet homme si distingué. Il était lui aussi contaminé par la boue médiocre du discours ambiant,

fabriqué à partir de cinq-cents mots usés jusqu'à la corde et abâtardis chaque jour un peu plus par le jeunisme, l'anglicisme, le contresens et le compromis grammatical. Si Rodolphe de La Bachellerie était victime de cet appauvrissement culturel, cela signifiait que l'empire barbare désordonné arrivait à la frontière de la belle civilisation.

– Tu veux quelque chose à manger ? me demanda-t-il.

– Non merci, c'est gentil mais je ne me sens pas bien.

– À mon avis, répondit Rodolphe en souriant, tu ne te sens pas bien parce que tu as faim. Si tu n'y prenais garde, tu oublierais de manger pendant quarante jours et le démon qui viendrait te tenter avec un morceau de pain se heurterait à des coups de canne. Tu es verdâtre et terrifiant, dans le genre homme de Neandertal après cinq tours de grand huit. Viens manger un morceau, on repartira ensuite. De toutes façons, moi je meurs de faim et comme je ne te propose pas de conduire...

Je suivis Rodolphe dans la bicoque surchargée de friandises, de jouets idiots et de sandwiches peu appétissants. Les clients que nous croisions nous dévisageaient. Nous devions être particuliers à voir, Rodolphe et moi. Moi, la bête, le sauvage de cirque ; lui, le bel élégant. Il portait ce jour-là un costume gris clair, une chemise blanche – je ne lui connaissais que des chemises blanches – et une cravate grise parcourue de discrètes courbes entrelacées. Cette cravate, d'un tissu léger et d'une élégance folle, était tenue par une épingle surmontée d'une petite perle d'une blancheur polaire. Enfin, le manteau que portait Rodolphe était un beau cachemire noir, ajusté à son corps proportionné. Tous les hommes que nous croisions étaient en blue-jeans et les mieux vêtus portaient une chemise sous leur pull. La simple cravate de Rodolphe choquait donc plus que ma barbe hirsute et mes cheveux emmêlés car ces crasseuses négligences étaient plus proches du conformisme vestimentaire du week-end que l'élégance supposément contraignante de celui qui m'accompagnait. Les hommes ne s'habillaient plus, ne prenaient plus le temps de ce qui semblait indispensable autrefois, et par là montraient que leur recherche vestimentaire de la semaine, même infâmemment plouque, était bien l'expression de leur soumission à la petite chefferie de leur entreprise.

Nous étions donc le couple le plus étrange de l'aire de repos. Nous aurions pu, sur cette originalité, mener une petite insurrection locale en prenant la tête des communistes inconscients convertis subitement par la harangue que nous aurions prononcée. Mais nous faisons comme tout le monde et avalions difficilement un sandwich douteux, fabriqué quelque part par des prisonniers exploités, des handicapés rapportant la prime ou des immigrés d'ateliers clandestins. C'était, même pour un aussi peu gourmet que moi, difficile à déguster et j'aurais encore préféré la sécheresse de mon casse-croûte habituel. L'emballage en plastique des sandwiches était scandaleux car tentait de convaincre le consommateur, qui ne pouvait pourtant pas ne pas se rendre compte que ce qu'il ingérait était insupportable, du luxe privilégié auquel il atteignait par cette nourriture. Ce ne fut donc pas sans surprise que je lis, entre deux odes publicitaires à la qualité du produit, le nom de *Dartigny S.A.* ! Au procès de Nuremberg que j'aurais voulu instruire, j'aurais donc été aux premières loges, non comme juge ou procureur, mais sur le banc des accusés, entre l'Eichmann de la malbouffe biogénétique et le Tournier des poisons comestibles.

– Tu as vu ? Je donne dans la bouffe d'autoroute, maintenant, fis-je remarquer à Rodolphe en désignant l'emballage.

– Tu ne le savais pas ? Ça fait pourtant un moment, et je crois que ça marche bien. Tu n'es pas un actionnaire très regardant, dis-moi, et tu ne dois pas voyager souvent non plus.

– Sur l'un comme sur l'autre point, j'imagine que ça ne t'étonne pas. Je ne sors jamais de mon trou et tu sais comme moi, peut-être mieux que moi, que rien dans le commerce, le petit comme le grand, ne m'intéresse. Même de très loin je me fiche que les broyeuses Dartigny fabriquent du sandwich prolétaire ou de l'aristocratique pâté en croûte.

– Allez, monsieur l'artiste pur et désintéressé, allons-nous en d'ici, on a encore un peu de route à faire.

Nous quittâmes l'aire d'autoroute. Reposé, relativement rassasié, je n'avais plus sommeil et je regardais le triste et banal paysage. Rodolphe s'abstenait d'allumer son autoradio car il savait que j'avais en horreur tant la réclame, à laquelle nul auditeur ne pouvait échapper, que les informations, ce grand jet continu de boue que d'aucuns jugeaient indispensable à leur survie. Sans leur dose quotidienne de racontars politiques, d'agitation ministérielle et de catastrophes internationales, ils étaient malheureux comme les pierres. Les plus camés expliquaient même doctement qu'il était important de se tenir informé, que la survie de l'Homme dépendait presque de la capacité des individus à avaler avec un entonnoir les aventures laborieuses d'une vedette oubliée de la chansonnette avec une ancienne gloire des boîtes de nuit. Sur mon île, dans ma maison esseulée, je n'avais que l'écho de l'eau et celui de mon âme, sans que d'inutiles crépitements les bruitassent et m'empêchassent de les entendre.

Le silence régnait dans la voiture, car nous ne parlions pas non plus. Peut-être était-ce parce que, malgré notre amitié, nous n'avions rien à nous dire. Des personnes normales auraient utilisé des lieux communs pour amorcer la conversation mais comment aurions-nous pu décemment, nous connaissant comme nous nous connaissions, oser aborder, à seule fin de rompre le silence, la famille – nous n'en avons plus – ou les actualités – je ne les écoutais plus depuis fort longtemps. Sans doute Rodolphe savait-il aussi qu'une conversation, quelle qu'elle fût, évoquerait nécessairement à un moment ou à un autre le sujet de ma venue sur le continent et la rencontre que nous allions faire. Rodolphe devait imaginer que l'équilibre, qui avait penché en sa faveur, était précaire, aussi voulait-il éviter de m'échauffer sur ce sujet et de me faire changer d'avis. Le silence était donc pratique, mais pesant. Je sentais que derrière ce vide se cachait une vérité sur notre amitié : nos trajectoires divergeaient de nouveau. L'éloignement de nos âmes était mal compensé par les courriers que nous échangeions. De plus, même si nous avions un instant formé des liens solides par et pour l'Art, nous étions maintenant faits d'une chair trop différente. Ce silence gêné était une petite brisure entre nous et elle ne manquerait pas de s'élargir.

Je fus arrêté dans ces pronostics par la vision d'un panneau indiquant la proximité de Deauville. Je ne savais même pas quel était le programme des quelques jours que j'allais passer sur le continent et avec mon absence totale de sens pratique, j'avais imaginé que nous irions chez les clients directement. En réalité nous allions d'abord à Honfleur, chez Rodolphe, ce qui était en effet plus logique. Mais le panneau autoroutier m'avait glacé car il faisait remonter à mon esprit des souvenirs parmi les pires de ma vie pas si jeune.

J'étais allé, alors que je n'étais qu'un adolescent, passer un week-end à Deauville. Mes parents avaient eu la lumineuse idée de parcourir les fameuses planches au début de l'été. J'avais tant souffert pendant ces deux jours que j'avais dû rester alité une semaine après, mon âme pas encore formée n'ayant pas supporté cet endroit diabolique. Le littoral naturel, splendide, était profondément souillé par la main de l'homme, plus exactement par l'action répétée et continue de sous-hommes. La clientèle là-bas n'était en effet pas digne de partager ne serait-ce que l'humanité sémantique avec les honnêtes gens. C'était en majorité de la vermine friquée, venue là uniquement pour participer au concours de la voiture la plus chère et la plus vulgaire, des bijoux les plus chers et les plus vulgaires, de la montre la plus chère et la plus vulgaire, de la femme la plus chère et la plus vulgaire, tout ceci avec une indécence de fumeurs de cigares, de collectionneurs de lunettes de soleil et de porteurs de gourmette.

J'avais compris ce qu'était la laideur quotidienne et il m'avait semblé que la noirceur intérieure des nouveaux riches que j'avais vu défiler péremptoirement sur les planches s'incarnait dans les visages hideux, enlaidis encore par des cheveux cartonnés de gel, et dans les corps déformés par la musculation. Leurs vêtements, surtout ceux des femelles, étaient improbables et s'accordaient aux parfums violents de la putasserie la plus sordide. Tous ces affreux allaient

et venaient sur l'estrade ensoleillée, s'y entassaient et s'y frottaient dans une promiscuité insupportable, alors qu'à deux pas la plage presque déserte s'offrait à eux. Mais le snobisme ridicule et médiocre de l'endroit consistait justement à mépriser l'espace pour mieux faire admirer, aux autres bêtes, les marques cousues sur les fesses des gamines déjà salopes.

J'avais moi-même été troublé par cet étalage de chair humanoïde sexuellement explicite et couverte de tous les artifices cosmétiques. Beaucoup des créatures étaient du genre méditerranéen et jouaient les basses provocations. Pourtant, j'avais compris que même si j'avais fait tous les efforts du monde pour séduire une de ces filles, je n'aurais jamais pu y arriver. Je ne m'étais en effet pas senti chez moi sur ces planches, comme si j'avais assisté à une fête manouche dans la peau d'un inspecteur des finances. Pire : rien ne me semblait français à Deauville. Ni les gages donnés publiquement au cinéma américain, ni le casino pour flambeurs incultes, ni les boutiques de demi-luxe qui formaient un vaste centre commercial à ciel ouvert en préfabriqué.

Même dans les parties plus éloignées du casino et du palace pitoyable, dans les quartiers plus résidentiels, j'avais eu le cœur serré. Les belles maisons normandes de cette ville qui avait dû être assez agréable s'accompagnaient toutes, sur le trottoir, d'une grosse voiture immatriculée à Paris. J'avais imaginé que les Normands avaient été un à un délogés de leurs maisons, que des promoteurs avides avaient profité de successions délicates pour émerveiller d'argent les héritiers. Par conséquent Deauville m'avait fait l'effet d'une ville fantôme, au décor faussement typique et charmant mais peuplée de spectres qui, n'y venant que pour y trouver des plaisirs déracinés, en suçaient le cœur. Les quelques autochtones restés à Deauville, plutôt que d'entrer en résistance, s'étaient faits serviteurs des vampires clinquants, rapinant un peu avant d'être eux-mêmes chassés par des vendeurs allogènes. Il y avait même un fourreur qui se vantait en vitrine de posséder deux magasins, un à Deauville et un à Paris, dans lequel la clientèle pouvait se faire livrer ! Deauville n'était plus que la salle de jeu des beaufs enrichis de la capitale.

Tout était dénaturé, corrompu par l'argent et son mauvais usage. L'adolescent français que j'étais avait vu dans ce tableau en trois dimensions la médiocrité infinie de cette race à laquelle il appartenait mais de laquelle il se sentait parfaitement étranger : l'humanité. Je m'étais senti d'autant plus étranger que la plupart des gens fréquentant Deauville, les jeunes de mon âge en particulier, semblaient se connaître et, par corollaire, ne pas vouloir particulièrement s'ouvrir à un inconnu. Je n'étais pas des lycées qu'ils fréquentaient, je n'étais pas Parisien des beaux quartiers, crime suprême, et je ne portais pas les vêtements hideux mais à la mode qui étaient le signe de reconnaissance, le mot de passe pour entrer dans le club des gens méprisables mais populaires. J'avais ressenti ce que tout adolescent a un jour ressenti dans sa vie : un intérieur complexe de supériorité face aux cancre bavant leur nullité mêlé à un extérieur complexe d'infériorité vis-à-vis de ces mêmes cancre bombardés ponctuellement, à la faveur des circonstances, à une place socialement enviable. Plus tard dans la journée, alors que les planches avaient été désertées, que les adultes étaient grisés au casino, ces mêmes jeunes s'étaient retrouvés dans une des boîtes de nuit de la station et s'étaient livrés à de furtifs ébats adolescents desquels j'étais irrémédiablement exclu alors même que, n'étant pas encore suffisamment fort moralement, j'avais été excité par ces pensées de jeunes hommes et de filles se caressant dans la pénombre, assourdis par une musique bon marché poussée au maximum.

J'avais compris qu'à Deauville, il fallait être financièrement explicite pour espérer s'intégrer et séduire. Il fallait se soumettre aux codes locaux, en fait se soumettre à cette idéologie mondialiste qui était la matrice intellectuelle des traîtres et qui entendait pouvoir régenter la vie des individus, depuis leur façon de s'habiller jusqu'à leur façon de voter. Pour se plaire à Deauville, il fallait montrer que l'allégeance à la tribu de Judas avait été bien prononcée et que les trente deniers reçus en échange avaient bien été convertis en totems inutiles. Ce fut pourquoi, n'étant pas porteur de ces signes de reconnaissance, n'ayant pas tout à fait renoncé à mon



## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

libre-arbitre ni à mon amour de la France et de sa culture, j'avais été comme un père blanc au milieu de sauvages, à la différence près que c'étaient les sauvages qui avaient voulu m'évangéliser de leur modernisme réduit à la réussite matérielle, palpable et nauséuse.

#### IV

Heureusement, la crise de nerfs me fut évitée car à ma demande Rodolphe contourna Deauville pour rejoindre Honfleur. Il devait être trois ou quatre heures de l'après-midi et, le temps normand étant étonnamment clément, nous avançons difficilement au milieu de la foule assez dense qui se promenait sur les quais du centre-ville. Parmi les touristes je reconnus quelques exemplaires de la faune deauvillaise, mais au moins n'étaient-ils pas les maîtres à Honfleur. Au contraire, quand un de ces personnages, souvent galamment accompagné, passait dans la rue quasi piétonne qui longeait les quais, les touristes plus traditionnels, promeneurs ou attablés aux cafés, se moquaient à peu près ouvertement d'eux. Les énergumènes marchaient donc rapidement, poussés par les sourires éloquentes, alors que sur les planches de Deauville le jeu voulait qu'on se trainât laborieusement, en foule compacte.

À cause de la voiture de sport de Rodolphe, nous subissions nous aussi les sarcasmes des pères de famille et des touristes habituels d'Honfleur. Certains poussaient même la provocation jusqu'à marcher tranquillement devant la voiture, continuant de flâner comme s'ils ne nous avaient pas vus. Rodolphe conservait son calme et ne disait mot ; il ne laissait même pas échapper un signe d'agacement ou d'impatience. Pour ma part, indifférent aux horaires et comprenant, presque partageant, les moqueries dont nous étions l'objet, je restais également impassible. Je profitais de cette marche ralentie pour regarder les vitrines des galeries donnant sur le port. Elles étaient assez peu nombreuses dans ce cas-là, la plupart des commerces situés là étant des cafés, des petits restaurants ou des magasins de produits régionaux élaborés en Chine. Cependant, deux ou trois vitrines proposaient des tableaux et piégeaient de nombreux passants attirés par la perspective de flatter leur ego en consacrant quelques minutes d'un voyage essentiellement gastronomique et festif à une occupation liée aux choses supérieures de la vie.

Ce que je voyais de mon siège, derrière les vitres légèrement teintées de la voiture de Rodolphe, me faisait plus pitié qu'envie. J'avais peur de bien voir, car je distinguais sur les toiles les plus en vue toute la bien-pensance de l'Occident culpabilisé : étaient représentés en majorité des Africains terrifiés, rachitiques et enjolivés. Toute la condescendance du colon transpirait de ces sous-œuvres, pensées pourtant comme la cinquième colonne de la misère dans l'opulence bourgeoise. Aveuglés par les bons sentiments, les tireurs de larmes professionnels ne voyaient même pas qu'ils étaient la caution morale des fripouilles esclavagistes. Leurs Africains étaient moins de l'Afrique véritable que de l'Afrique fantasmée par les salonnards vichystes. Mais rien n'y faisait, le tiers-monde et le quart-monde étaient les deux sujets sur lesquels il était urgent, pour tous ces artistes faux, d'alerter. En se donnant une cause, ils pouvaient ainsi se passer d'inspiration et laisser la politique grignoter la poésie ; en jouant sur les émotions superficielles et faciles de la pitié et de la culpabilité, ils s'autorisaient à ne pas chercher l'émotion artistique vraie, celle qui fait résonner l'âme.

J'étais pris de pitié pour ces artistes nuls, mais surtout de compassion pour les œuvres médiocres mises en avant. Elles me faisaient l'effet de corpulents mal à l'aise dans un costume étriqué, poussés sur une scène, devant un parterre nombreux. Gauches, incapables de s'exprimer et finalement rouges de timidité, ces tableaux étaient d'une crasse inutilité. Quelques marines, figures imposées des galeries littorales, étaient également exposées. Destinées seule-

ment à ne pas frustrer les touristes, elles étaient assez médiocres, sans grand intérêt, et j'avais aussi le cœur serré à l'idée que c'était là toute la création contemporaine. Le plus intéressant, dans ces galeries, était l'architecture des maisons qui les abritaient. Celles-ci avaient une entrée au rez-de-chaussée, directement sur le port, et une entrée au deuxième ou au troisième étage, de l'autre côté de l'immeuble, donnant sur la rue en hauteur qui passait derrière. Cette singularité liée au relief local était la seule chose qui me sembla digne de regard, tout le reste n'étant que désespérance et désolation.

Nous réussîmes finalement à nous extirper des quais occupés par les piétons et à rejoindre les rues situées plus au cœur d'Honfleur. À quelques centaines de mètres du port et du noyau touristique, c'était déjà le grand vide. Là, Honfleur ressemblait à n'importe quelle ville française, avec les mêmes commerces d'alimentation, les mêmes bistrots sales, les mêmes panneaux publicitaires et les mêmes mises en garde routières. La galerie pour laquelle Rodolphe travaillait était située à mi-chemin entre cette partie apaisée d'Honfleur et le centre concentré de touristes. Son appartement, où nous nous rendions, était encore plus loin, à la limite de la commune. Il occupait un tiers d'une maison coupée en deux parties et dont les deux autres tiers étaient la propriété d'une famille nombreuse – cinq enfants – très discrète.

L'appartement de Rodolphe était selon moi, d'après une expression que j'avais empruntée à Huysmans et qui me semblait parfaitement correspondre à la réalité, une « thébaïde raffinée ». En comparaison de la demi-porcherie peinturlurée que j'occupais négligemment, l'appartement de Rodolphe était un véritable îlot de civilisation et d'humanité. Dès l'entrée, assez petite, un beau miroir ovale accueillait le visiteur. Derrière la porte, une authentique douille d'obus, probablement en bronze, que Rodolphe avait récupérée je ne savais où, contenait une dizaine de cannes plus élégantes les unes que les autres : cannes en ébène, macassar ou autre bois précieux, cannes à pommeau d'argent ou de bronze, cannes droites et cannes ciselées, cannes anciennes et reproductions, cannes simples et à mécanismes. Tous les genres de cannes étaient représentés, avec comme seul point commun leur indiscutable élégance. Ma canne, en comparaison, était à ranger avec le bâton sur lequel Moïse s'appuya pour traverser le désert à la sortie d'Égypte. Dans cette entrée, il y avait aussi un petit meuble dans lequel étaient rangés tous les souliers de Rodolphe. Je trouvais cela étrange d'exhiber ainsi ses chaussures et j'aurais préféré un placard privatif et clos, mais les pieds de Rodolphe étaient vaniteux et ne se chaussaient que de souliers faits sur mesure chez un artisan qui avait tout compris au snobisme.

De l'entrée on accédait directement, en franchissant un double seuil de porte auquel on avait retiré les panneaux pour augmenter l'impression de volume, à une longue pièce partagée entre le salon et la salle à manger. Même sans mur, la séparation de ces deux pièces était nette. Le salon était en effet de style Louis XVI quant à la forme des meubles et pourpre mat quant à leur couleur ; la salle à manger était résolument rustique. Rodolphe avait récupéré de quelques lointains héritages des meubles bretons volumineux que les autres survivants de la famille, habitant de minuscules appartements franciliens, n'avaient pu prendre. Il y avait notamment une imposante armoire bretonne, de bois sombre, bien restaurée et antérieure au XVIII<sup>ème</sup> siècle – elle avait appartenu au moins à la grand-mère de la grand-mère de la grand-mère de Rodolphe. Il y avait aussi un vaisselier massif sur lequel Rodolphe avait disposé des assiettes bordées de noir. Enfin, le dernier meuble principal de cette salle à manger était une grande table carrée, faite du même bois sombre.

Le salon n'était pas plus lumineux. Autour d'une table bouillotte étaient disposés un canapé et deux fauteuils Louis XVI. Je savais que ces meubles n'étaient que des copies mais ils n'en étaient pas moins remarquables. Rodolphe avait ainsi eu moins de scrupule à en refaire le tissu et à transformer la gaieté originelle en tragédie colorée. Le tissu qu'il avait fait poser était indéfinissable mais laissait une impression de richesse décadente, de luxe fellinienne. L'ensemble de la grande pièce aurait donc été très sombre s'il n'y avait eu au mur quelques gravu-

res claires. Dans le séjour de ce marchand de tableaux, il n'y avait étonnamment aucune peinture, que des gravures anciennes, reliquat d'une collection importante que Rodolphe avait constituée quand il n'était encore qu'un très jeune homme et qu'il avait finalement dispersée pour des raisons financières. Il avait gardé quelques pièces maîtresses, en premier lieu une cathédrale de Chartres qu'il avait installée au-dessus d'un petit guéridon sur lequel était posé un exemplaire ancien des *Cathédrales* de Huysmans. Cette gravure était titrée « Le Moyen-âge monumental et archéologique », nom de l'ouvrage duquel elle était tirée. Effectivement, la cathédrale était représentée avec les flancs chargés de petites bicoques disparues depuis et qui vérolaient alors les hauts lieux de culte et de pèlerinage.

Une autre gravure représentait la Bretagne telle que l'imaginaient les géographes du dix-huitième siècle. C'était une gravure très colorée car les blasons des principales villes étaient richement représentés. Cette gravure, lourdement encadrée, était le point de lumière et de couleur de la pièce. D'autres lui répondaient, comme une série de gravures indochinoises représentant quelques scènes maritimes locales du temps de l'Empire colonial républicain français. Enfin, une dernière gravure, plus discrète, représentait le château de Chantilly. Pour une raison inconnue de moi, Rodolphe vouait une manière de culte au duc d'Aumale alors que si j'avais dû admirer un propriétaire de Chantilly, j'aurais choisi le Grand Condé plutôt que ce petit prince soldat et bourgeois.

Il y avait aussi de nombreux bibelots, disposés sur les meubles ou dans un argentier. Bibelots gigantesques comme deux immenses bougeoirs d'au moins soixante-quinze centimètres de haut posés sur la table, et bibelots minuscules, comme une broche d'or et d'argent représentant une fleur de tournesol. J'avais connu cette broche montée en bague, du temps où Rodolphe ornait ses doigts de nombreux anneaux précieux – désormais il n'avait plus que l'annulaire gauche chargé d'or. Dans les temps anciens, la bague tournesol était la plus fidèle des bagues de Rodolphe. Il l'avait commandée spécialement chez un orfèvre du Marais : l'or avait été récupéré de la chevalière de son père et l'argent de la bague offerte à sa mère par sa belle-famille à l'occasion de la naissance de Rodolphe. Ses parents ayant succombé à une mort statistique puisqu'ils étaient décédés dans un imbécile accident de voiture – au moins n'avaient-ils pas connu les misères de la vieillesse et la décrépitude des corps, punition du vouloir-vivre qui est la religion des âmes simples – cette petite bague, maintenant broche, avait donc une grande importance symbolique pour Rodolphe. En la matière nous partageons les mêmes idées : mes propres bagues étaient le résultat de recherches savantes, pas aussi personnelles que l'héliotrope de mon ami, mais guidées par la même idée que les pierres et les métaux précieux étaient un accès poétique au divin.

J'avais par exemple fait monter une pierre bleu translucide qui avait été trouvée sur le champ de bataille d'Azincourt. Cette pierre, qu'un musée local possédait dans sa collection, je l'avais volée alors que je n'étais qu'un enfant. C'était un larcin de petite envergure car la valeur monétaire de la pierre était très faible, même si le cartel précisait qu'elle avait dû appartenir à un seigneur français dont j'avais oublié le nom et qui avait été sauvagement occis. Tout l'univers enfantin était contenu dans cette bague : chevaliers, batailles, trésors et armures. C'était pourquoi j'avais trompé la vigilance de mes parents et du gardien pour voler ce petit objet. Je l'avais placé dans une boîte qui contenait mes plus précieux trésors, et ne l'avais jamais oublié. Adulte, j'avais voulu rendre un hommage tant à l'espièglerie de mon enfance qu'à l'Histoire de France, celle des défaites impensables, en faisant de cette pierre une bague qui ne me quitta quasiment plus.

Comme chambre, Rodolphe avait aménagé la plus petite de ses pièces. Je ne l'avais aperçue que subrepticement et de l'extérieur elle m'avait fait l'effet d'une cellule monacale. Je n'y avais vu aucun tableau, aucune décoration, le lit lui-même m'avait paru très sommaire ; cette petite pièce tranchait par son dénuement avec la recherche ornementale des autres pièces. En consacrant une pièce minuscule à la chambre, Rodolphe avait pu s'offrir le luxe d'avoir un vaste

bureau. C'était là que je devais dormir. Sur un mur il avait disposé une série de seize cadres photographiques carrés, de trente centimètres sur trente centimètres, représentant le bijou tournesol pris sous seize angles différents. Le mur qui était couvert de ces photographies bien ordonnées était l'arrière-plan d'un décor très étudié dont le premier plan était un bureau massif, d'un style indéfinissable, mélangé par des restaurations successives et sauvages, sur une base qui devait être contemporaine du ministère Gambetta. Le plus étonnant était que le siège avait subi les mêmes outrages que le bureau. C'était d'ailleurs moins un siège qu'un trône de roi exilé et accroché aux miettes d'un faste perdu. À droite et à gauche, deux lampes à taille humaine complétaient cet impressionnant tableau sur lequel le visiteur tombait lorsqu'il entrait dans la pièce.

Un vaste espace séparait le bureau de la porte. C'était là que j'installai mon lit pour la nuit. Rodolphe avait comblé l'espace avec un tapis trouvé dans une petite salle des ventes et qui devait avoir été volé dans une préfecture maritime car il était couvert d'ancre, d'étoiles et de fumigations de canons anciens. Il avait la qualité d'être très épais et cela avait été un vrai plaisir terrestre pour moi quand, pieds nus, j'avais dû en traverser une partie pour rejoindre mon lit de camp. Les deux murs de droite et de gauche étaient occupés par des bibliothèques qui assombrissaient considérablement la pièce. Seule une fenêtre, située au fond de la pièce près du bureau de style imprécis, créait une ouverture de lumière. Je n'avais jamais fait l'inventaire de tous les volumes que Rodolphe possédait mais il avait surtout constitué un fonds d'ouvrages sur l'art classique, moderne et contemporain. Il avait de quoi disséquer tous les chefs d'œuvres des grands musées internationaux, mais peu de littérature : beaucoup de cadavres mais peu de vie, en somme. Enfin, un guéridon situé à droite en entrant et encombré d'ouvrages en argent et un tableau de La Bachellerie père ou grand-père, placé à gauche de la porte, en face du bureau, complétaient la décoration.

Les autres pièces n'étaient que des servitudes sans charme car Rodolphe vivait dans l'idée que l'utile, comme une cuisine, était méprisable. Il fallait tout de même reconnaître un souci de propreté que le porc que j'étais devenu depuis mon exil sur l'île admirait. Chez moi, j'attendais que la situation devînt réellement critique pour passer un sommaire coup d'aspirateur et un vague coup de serpillère. Chez Rodolphe, j'avais donc l'impression d'être dans un conte irréel peuplé de nocturnes djinns à balais et à plumeaux.

Rodolphe vivait dans son univers, figé une fois pour toutes, et, pharaon embaumé sur son trône en bois, cuir et tissu, face à son aïeul, il n'y déplaçait plus une poussière.

Sur la table de la salle à manger avait été disposée, par la même main invisible qui astiquait les bibelots, une collation pour le soir.

– J'espère qu'un repas froid ne te dérange pas ? me demanda Rodolphe.

– Tu sais, je ne mange guère plus chaud, je ne mange guère plus d'ailleurs, je me sustente à peine. La nourriture ne m'intéresse vraiment plus, j'en suis écœuré.

– Pour ce soir, ta politesse légendaire ne pourra refuser ces quelques mets très simples.

– La légende qui parlait de ma politesse est passée dans le volume des contes bretons avec les Korrigans : on en a peut-être entendu parler, mais personne ne les a jamais vus.

– Si, moi je les ai vus, et je m'en souviens très bien. J'espère que le lit militaire te conviendra.

– Ce sera sûrement infiniment plus luxueux que ma couche habituelle. Quand je suis chez toi, je suis en danger d'embourgeoisement car ici je me verrais bien attiré de nouveau par les objets, les détails, et tout ce luxe d'esthète dans l'art duquel tu es passé grand maître.

– Et pourquoi ne reviendrais-tu pas à ces superficialités essentielles ?

– Car alors je serais incapable de créer, donc malheureux. Il me faut l'inconfort, les douleurs physiques de la fatigue, de la maladie et de l'alcool pour tracer sur mes toiles quelque chose qui soit vivant, qui soit insoumis et révolutionnaire.

– À propos d'alcool, je voulais te faire goûter un Calvados que j'ai trouvé chez un fermier des environs et qui vaut la peine d'être connu.

Il n'était pas six heures lorsque nous bûmes notre premier verre d'alcool. Il s'agissait d'un apéritif normand, appelé liqueur de pomme, mélange de Calvados et de jus de pomme, boisson trompeuse s'il en fut. Après deux verres, nous étions déjà un peu gris. Lorsque nous entamâmes le rosbif, nous l'arrosâmes de cidre artisanal, plus alcoolisé que les cidres habituels, et surtout nous en bûmes des quantités déraisonnables. Je n'aurais su dire si ce fut Rodolphe qui m'entraîna vers les excès ou moi qui l'y conduisit, mais j'avais une soif terrible et une envie insurmontable de m'enivrer. Malgré la viande, le pain et les autres mets que nous mangeâmes en grande quantité, nous étions bien emportés par l'alcool lorsque vint l'heure des digestifs. Le Calvados était divin et nous en bûmes tant que nous arrivâmes au bord du délire. Pour ma part, j'étais plus débraillé encore qu'à mon habitude et m'étais affaissé dans un fauteuil où je voyais tourner le salon dans une valse improbable ; Rodolphe, malgré une gaieté plus marquée, conservait toute sa dignité à la Paul Meurisse et n'avait même pas commencé à imaginer desserrer un peu sa cravate ou ôter son veston.

Nous évoquions, entre deux verres, quelques souvenirs communs, ainsi que deux vieux combattants alourdis de médailles et désolés de voir s'écrouler de l'intérieur et sans même l'héroïsme des grandes défaites un pays sauvé l'arme au poing. Nous nous remémorions les jours bénis, pas si nombreux que cela, compris entre notre rencontre et mon exil. C'était pendant ce temps que Rodolphe avait fini son adolescence intellectuelle. Je n'avais pas été étranger à ce changement radical qui avait conduit le jeune insolent tape-à-l'œil vers sa véritable nature d'homme élégant, impassible et brummellien.

– Et maintenant, lui demandai-je, que je suis un clochard, tu ne reviens pas en arrière ?

– Ce n'est pas parce que le maître trahit la cause, me répondit-il, que le disciple doit tout abandonner. Moi, je n'ai abandonné ni la cause, ni le maître. La cause, au nom de la volonté de vivre vraiment ; le maître au nom de la nostalgie, au nom des amours véritables, car tu fus un de mes amours.

– Au moins, j'espère que je ne te séduis plus, car nous gâcherions tout, et tu le sais aussi bien que moi.

– Les barbus broussailleux ne sont pas mon fort, en effet. Mais, reprit Rodolphe après un court silence, tout ce qui faisait de toi le superbe Dartigny, le roi élégant et contempteur, est passé dans ta peinture. Tes toiles sont ton véritable toi, un toi excessif même, violent, très violent, et si ton apparence s'est ratatinée pour devenir épave, ce n'est pas grave parce que les trésors que tu transportais ont été sauvés. C'est tant mieux pour nous, tant mieux pour moi en tout cas.

– Tant mieux pour moi, surtout, car aujourd'hui je suis debout. Toi tu es à genoux et tu ne le sais pas, car les autres sont à plat ventre, vers de terre rampants sur la chienlit.

– Tu pensais déjà être débout lorsque tu étais le Beau Dartigny. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, si brusquement ?

En temps normal, j'aurais balayé cette question indiscreète d'un revêche « Ça ne te regarde pas », mais les pommes fermentées avaient diffusé leur chaleur dans mon corps entier et mon esprit était déraisonnablement troublé. Ce fut pourquoi je racontai ma conversion à Rodolphe, cet instant précis, soirée maudite et bénie à la fois où j'avais quitté mes habits de seigneur mondain pour ceux d'antique soldat mendiant.

– Tu te souviens peut-être, commençai-je, que j'avais sympathisé avec un professeur de lettres lorsque j'étais au lycée Arthur Rimbaud. Ce professeur, avec lequel j'avais gardé de bons contacts, à qui j'envoyais régulièrement des nouvelles et en janvier mes vœux, était devenu proviseur du lycée, enfin, pour toi qui a fait les Jésuites, directeur si tu préfères. Or, son action de professeur et de directeur avait été reconnue au plus haut lieu et, pour faire un bon exemple parmi les hussards noirs, le ministre avait décidé, disons qu'un de ses conseillers lui

avait soufflé, de nommer chevalier dans l'ordre du Mérite ce bon professeur et qu'il le décorerait lui-même. Tu imagines bien qu'il avait exigé que cette remise de médaille soit assez publique et tous les petits notables locaux de l'Éducation Nationale, inspecteurs, proviseurs et autres pontes, les professeurs du lycée, les élèves et des anciens élèves avaient été invités. J'étais moi aussi sur la liste et j'étais allé à cette soirée par amitié et respect pour le décoré. Amitié : voilà ce qui m'a perdu... Et ce qui me perdra.

– Eh bien, tu es aimable, me coupa Rodolphe. Enfin, continue ton histoire.

– La fête se déroulait dans une grande salle, celle des réunions de rentrée et de vacances, celle où nous entendions les grandiloquents discours du corps professoral en nous moquant de la verrue d'un professeur acariâtre ou de la cravate indigne du professeur d'anglais, fumiste raciste aux bougonneries programmées. Dans cette salle, donc, nous étions convoqués à dix-huit heures. Ponctuel, je m'installai sur une chaise assez éloignée de l'estrade, dans la pénombre, et j'attendis, comme tous les autres invités. Nous avons attendu longtemps, non parce que le ministre était en retard mais parce que la convocation avait une heure et demi d'avance, afin que Sa Sainteté ne soit pas dérangée par les retardataires pendant que les gueux le distrairaient. Et les gueux le distrayèrent ! À peine assis, entouré d'une petite cour, réduite, d'énarques porte-serviettes, le pion en chef du lycée, vaguement chargé des activités culturelles, annonça une soirée exceptionnelle de sa voix nasillarde. Pour commencer, il y eut une « surprise », en fait une affligeante, désespérante et vulgaire chorégraphie de pom-pom girls. Les filles les plus fraîches du lycée avaient en effet constitué une troupe de Lulu-patte-en-l'air et, vêtues de petites tenues sportives en acrylique, exhibaient leurs dessous à l'auditoire enchanté.

– J'imagine que tu devais apprécier le spectacle ?

– J'étais effaré, effrayé, désespéré ! J'avais devant moi le résultat de l'américanisation des adolescents dans ce qu'elle a de plus disgracieux. De ma place, je n'apercevais que le sommet du crâne du ministre, mais je ne doutais pas qu'il battait la mesure, heureux de constater la bonne santé des élèves dont il avait la lointaine charge. Sans compter que comme la moitié des ministres sont traditionnellement pédophiles, il était probable que ce gros patachon-là se régalaient de chair fraîche. Il me semblait que j'étais le seul dans la salle à être étonné de ce ballet grotesque qui faisait perdre toute chance de dignité à cette remise de décoration, qui n'en avait déjà pas beaucoup. Le pire, c'était que parmi les appétissantes adolescentes une grosse s'était infiltrée pour servir de bonne conscience à cette démonstration à la gloire des corps blancs monotypés. Enfin, après un bouquet final au sommet de la grossièreté et un salut interlope, les filles sortirent sous les applaudissements nourris. Le pion nasillard, reprenant le micro, salua la belle performance de la jeunesse et présenta, pendant que des réquisitionnés installaient un piano à queue et des chevalets, la suite du programme, musical cette fois : on allait nous montrer les singes savants, les brillants élèves forts en thème et prix de conservatoire. Mais on avait pris soin, par soucis républicain, de constituer un quatuor de la diversité rassemblant un Arabe, un Asiatique, une Noire et une rousse.

– Enfin, tant que la musique est interprétée convenablement, on s'en fout, non ?

– Oui, peut-être, je ne sais pas. Disons que le tableau était trop grossier. Mais tu as raison, l'interprétation fut à la hauteur de ce qu'un honnête mélomane peut espérer écouter à une remise des prix. Ça m'avait même calmé un peu, mais je ne me faisais pas à cette coloration systématique des peaux présentées au public, comme si l'harmonie règne entre communautés raciales, alors que c'est la guerre permanente. Après quelques morceaux de « grande » musique, si je puis dire, on nous infligea une longue séquence de jazz par des élèves pour le coup tous bien blancs et guindés, consciencieux et méticuleux dans leur jeu. En un mot, c'était ridicule, et terriblement long, au point que je fus presque soulagé lorsque le grand moment solennel arriva. Le pseudo-festif pitoyable laissa la place à un esprit de sérieux ministériel, faux et rendu inefficace, sur le plan du symbole et du décorum, par les avilissantes distractions qui l'avaient précédées. Ce fut d'abord un long fleuve de discours : celui, court, du président de

l'association des anciens élèves, disant que l'honneur fait au proviseur était un honneur rendu en réalité au lycée et aux anciens ; celui, plus long, du proviseur-doyen de l'académie, pénible et tortillard ; ceux de deux ou trois autres personnalités d'intérêt local peu brillantes. Enfin, après tous ces pensums, le lourd ministre monta les quelques marches situées sur le côté de l'estrade et y invita le proviseur.

– Je ne me souviens pas du ministre de l'Éducation de l'époque, interrompit Rodolphe, qui était-ce ?

– Un gros con, répondis-je brutalement en aspirant encore un peu de Calvados. Il sortait tout droit de la cuisse de Jules Ferry et se payait de mots. Mais rassure-toi, comme aucun de ses prédécesseurs ou successeurs, il ne laissa de trace dans l'Histoire. Physiquement, c'était un gros bouddha blond, vieilli prématurément par les assassinats politiques qu'il avait commis et rajeuni par la chirurgie que des conseillers en communication lui avaient indiquée. Mais enfin, je vais te dire ce qui m'a converti à l'exil. Le ministre commença un long discours politique et policier. Désormais, au nom du Bien – il était franc-maçon – l'Éducation Nationale devrait s'attaquer à deux problèmes : la violence juvénile et le racisme. Le premier fléau devrait être combattu, vociférait le ministre, en déployant tous les moyens techniques de surveillance possibles : caméras, portiques de sécurité et autres foutaises. Il faudrait aussi collaborer plus étroitement avec la police car les délinquants sont généralement bien connus des professeurs et les comportements violents repérables dès le jeune âge. En parallèle, il fallait s'attaquer au racisme. Il y aurait donc des quotas de minorités visibles dans chaque classe. Et le ministre, visionnaire vois-tu, bravement, détaillait les pourcentages de noirs, de jaunes, de verts, de rouges, de bleus et de blancs qui formeraient une classe républicaine. On déplacera des populations, s'il le faut, s'enflamma-t-il, et les pourcentages seront appliqués aux populations des immeubles des quartiers voisins. Des expérimentations seraient bientôt menées, on naturaliserait des immigrés clandestins pour les installer dans certains villages tests, dans la Drôme je crois, et on expulserait le trop plein de Blancs qui y vivaient.

– Tu exagères, me coupa Rodolphe, tu as trop bu.

– À peine, je te jure. C'était tellement ubuesque, et là encore j'étais le seul à m'en offusquer car les autres avaient déjà le cerveau lessivé par la bien-pensance fascisante télévisuelle. C'était tellement ubuesque donc que je sortis précipitamment, à grand fracas, et vomis derrière un pilier du préau ! J'avais compris que c'était cela, la France de demain, qu'elle n'appartenait plus au peuple mais à une oligarchie aveugle et traîtresse. Je savais que si je poursuivais dans la voie d'élégance et de mondanité que j'avais commencée à emprunter, je pouvais moi aussi être décoré un jour. J'avais compris que ce petit monde de notables avilis applaudissant aux pires fumisteries, c'était mon monde, celui dans lequel je vivais, celui de mes parents et de mes amis. Je compris que seul un Art intransigeant pouvait me couper à tout jamais, irréversiblement, de ces coteries policées.

– Je comprends ton dégoût, me dit Rodolphe, mais de là à tout quitter, je ne comprends pas. Il n'était pas écrit dans les tables de la Loi qu'en restant intégré, si je puis dire, même dans une certaine marginalité, tu aurais été décoré, ni même qu'une décoration est la fin du monde. C'est sûr qu'il y a des abus mais tous les décorés ne sont pas immérités. La légion d'honneur n'est quand même pas la boussole de l'infamie !

– Attends, l'histoire n'est pas finie. Ulcéré par cette soirée détestable, je vais chez mes parents, avec lesquels, tu t'en souviens peut-être, j'entretenais des relations cordiales mais sans sentimentalisme. Arrivé chez eux, tremblant encore de la perspective de voir la France violée par le gros ministre et ses comparses, écœuré de mes contemporains, ils m'annoncent fièrement que mon père, pour l'ensemble de son œuvre gastronomique, va être décoré du Mérite. Le choc fut tel que je tombai dans les pommes, à l'incompréhension des deux vieux. Puis, quand je repris connaissance et redevins en état de marcher, je ne dis pas un mot, pris un sac de voyage, y glissai quelques vêtements, quelques objets et quelques livres pris au hasard, un



## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

peu d'argent liquide, mon portefeuille et partis en courant, fuyant au hasard. La suite, tu la connais.

– Oui, répondit Rodolphe qui luttait contre le sommeil ; tu es arrivé chez moi dans un état effrayant, ton costume froissé, ta chemise débraillée, ta cravate défaite, toi qui n'avais jamais dérogé à l'élégance. Puis, après deux jours silencieux, tu m'as demandé un téléphone, tu as appelé ton notaire et une semaine plus tard tu as disparu, en me faisant jurer sur la tête d'Oscar Wilde ou de je-ne-sais-qui de ne pas révéler ton adresse. Tu es parti avec ton sac, sur ton île au bout du monde et tu es devenu peintre.

– Il n'y a qu'à ajouter que mes parents en sont morts, sans un mot de moi, pour comprendre que la voie que j'ai choisie est le plus rude, le plus austère et le plus difficile des itinéraires de vie. Si je n'avais les dieux avec moi, je serais déjà mort de honte et de désespoir.

Ce fut sur ces paroles mélodramatiques que nous nous endormîmes, à même les fauteuils confortables.

Lorsque je me réveillai le lendemain, au milieu de la matinée, Rodolphe avait déjà disparu. La table, abandonnée la veille chargée de bouteilles vides et de plats entamés, avait retrouvé sa propreté originelle. Sans un bruit, toute la pièce avait été méticuleusement nettoyée et j'étais la seule tare puante et sale au milieu de la fraîcheur domestique de l'intérieur de Rodolphe. Un terrible mal de crâne m'empêchait de considérer nettement la situation au point que je ne me souvenais plus si j'avais rêvé ou si j'avais réellement vécu la soirée qui me revenait par lambeaux à l'esprit. Une chose était certaine : j'avais bu plus que de raison et surtout différemment de ma pratique habituelle. Sur l'île, j'ingurgitais violemment une grande quantité d'alcool frelaté alors qu'avec Rodolphe, j'avais bu en continu, parcimonieusement, une variété de boissons élégantes. C'était pourquoi, alors que là-bas l'alcool catalysait la création et faisait de moi un artiste magnifique, chez Rodolphe il n'avait été qu'un somnifère extrême et m'avait plongé dans un sommeil de vieillard d'hospice.

Rodolphe apparut bien peigné, rasé, parfumé et déjà tiré à quatre épingles. Il portait un déshabillé – une robe de chambre – en soie noire et vert pâle, un pantalon et un gilet de tailleur gris foncé et une cravate pourpre unie. Chuchotant pour ne pas m'assommer dès le réveil, Rodolphe proposa de préparer un thé aux vertus légendaires contre les douleurs matinales, un thé choisi dans sa vaste collection personnelle, constituée grâce à de mystérieuses amitiés extrême-orientales à faire pâlir les plus pompeuses clientes des marchands parisiens spécialisés et ignares.

Un instant après, tiré de nouveau de la somnolence dans laquelle j'étais aussitôt retombé, accablé par la migraine, je bus d'un trait le thé apporté par Rodolphe ; le liquide aux fumigations délicates me brûla langue et palais et désagrégea les amas de salive alcoolisée empâtés dans ma bouche. Je ne savais même plus ce que j'avais raconté la veille à Rodolphe, aussi craignais-je que sa bienveillance matinale fût de la pitié à l'égard d'un homme perdu, fou et belliqueux. J'aurais préféré voir sur son visage le franc sourire moqueur d'un homme plus habitué à assister aux réveils d'éphèbes élégants qu'à celui d'une brute malodorante. Une deuxième tasse de thé, que je bus lentement cette fois, me fit revenir dans le monde des vivants.

– Tu verras, à la salle de bain, me chuchota Rodolphe, je t'ai mis du linge et des habits à ta taille, mais c'est vraiment si tu souhaites te changer, tu es libre. Je ne veux rien t'imposer.

– Je suis venu sans rien, essayai-je d'expliquer, car je pensais que tout serait fini hier, mais je n'avais pas bien réalisé les distances. Je crois que je vais profiter au moins d'une chemise, car je macère dans ce polo depuis trop longtemps.

– Ça n'a aucune importance, fais à ta guise.

Je dus m'y prendre à deux fois pour me lever car la première tentative se solda par un vertige, une terrible chute de tension, qui me renvoya dans le fauteuil aussitôt. Je respirai violemment pour fournir à mon cerveau engourdi par l'alcool un peu d'oxygène sain et pus ainsi tenir debout. En revanche je ne pus rejoindre la salle de bain qu'avec l'aide de Rodolphe, soucieux peut-être de son mobilier que je heurtai à chaque pas. En croisant mon reflet au-dessus du lavabo, j'eus presque peur. Mon visage était une boule de poils noirs emmêlés et gras qui formaient des mèches jamaïcaines ; mes yeux jaunes, mon nez rouge et mes dents brunes

prouvaient la vie malpropre que je menais ; mon pull bleu marine était troué, délavé, couvert de taches diverses ; mon polo sentait le cadavre ; enfin mon pantalon brun était digne d'un vagabond. Nu, le bilan était pire car de nombreux indices – taches douteuses, griffures, ecchymoses, boutons – témoignaient d'une hygiène très approximative. J'avais pris résolument la porte de l'ermitage, mais devant ce reflet effrayant je mesurai les conséquences de ma négligence quotidienne, de mon rythme de vie baroque et des savons artisanaux que je préparais rapidement avec des plantes et des œufs. Je compris les regards effrayés et les tacites accusations de vagabondage, et je fus d'autant plus reconnaissant à Rodolphe d'avoir subi ma compagnie nauséabonde dans sa voiture et dans son salon.

Je pris alors une douche très détaillée, pour éviter de renouveler mes souillures de la veille. Je laissai de côté mes pratiques médiévales et utilisai les produits et ustensiles modernes : gel douche, shampooing, dentifrice, brosses et peigne ! Cet exercice fit disparaître quelques micro-espèces animales inédites et transforma le clochard que j'étais en un plus abordable berger des hauts plateaux. J'enfilai aussi les vêtements proposés par Rodolphe qui, saint homme, se souvenait de mes mensurations. À une lointaine époque, nous partagions les mêmes goûts vestimentaires et nous allions ensemble chez les artisans nous faire tailler les plus beaux costumes de Nantes. Je ne gardai de ma parure de la veille que mes gros souliers de randonnée percés, seules chaussures que je pouvais encore porter sans douleur.

Lorsque je fis mon apparition dans le séjour, Rodolphe ne marqua pas plus de surprise que quand il m'avait vu débarquer du bateau de liaison. Il me tendit simplement ma canne et me lança un définitif : « On y va ? » Tant de maîtrise et de superbe imposaient, même à un réfractaire comme moi, une réponse affirmative et je le suivis jusqu'à son garage sans chercher à jouer la timidité pour me dédire. Il faisait un peu frais dans la voiture de Rodolphe car il avait laissé les portes ouvertes toute la nuit pour en chasser les mauvaises odeurs. Cette fraîcheur, associée à ma nouvelle propreté, fit qu'au départ d'Honfleur j'étais presque gai.

Cette gaieté s'estompa rapidement. Non seulement les migraines de la beuverie de la veille se rappelaient à moi au fur et à mesure que les effets du thé et de la douche se dissipaient, mais Rodolphe commença à parler du but du voyage. Les acheteurs potentiels de mes toiles étaient un couple de touristes, les Faudieu, qui voulaient installer toute la série dans leur campagne, près d'Évreux, où nous nous rendions. Ce « contrat du siècle » sonnait étrangement à mes oreilles car j'étais plutôt habitué à la guigne. Ainsi, quand quelque chose de simplement normal, comme trouver ma route à la première tentative, m'arrivait, je considérais l'événement avec une grande méfiance, soupçonnant systématiquement un piège ou un billet à ordre sur l'avenir malheureux.

En outre, mes réticences naturelles revenaient et j'étais pris d'une certaine angoisse, proche du trac que peuvent ressentir les comédiens même après des années de métier, à la perspective du déjeuner à venir. Ce n'était pourtant pas la première fois que j'étais convié à une réception imprécise, mais le brio, l'élégance et la décontraction que j'avais pu mettre par le passé à honorer ces invitations faisaient partie de mon ancienne vie. À ces repas-là, il n'avait en réalité jamais été question vraiment de moi car l'invité avait moins été ma personne véritable que le personnage mondain, amusant et intéressant que j'étais. Or il s'agissait ici d'autre chose, il s'agissait de parler de ce que j'avais vraiment au fond des tripes cervicales, avec des inconnus peut-être médiocres, peut-être perdus dans une galaxie intellectuelle située à l'infini opposé de ma petite planète rebelle.

Rodolphe continuait à avancer précautionneusement quelques pions pour amortir l'éventuel choc de la rencontre mais l'angoisse montante m'empêchait même de lui répondre. Pour me calmer, je fixai mon regard sur le seul objet qui fit le lien avec ma vie habituelle, la seule que j'appréciasse malgré l'inéluctable folie qui en était la conclusion : ma canne. C'était une canne faite d'un seul morceau de bois sombre et dur, massive et à peine travaillée, juste poncée et polie. Trois détails la singularisaient. Premièrement, j'y avais installé une dragonne en perçant

le manche, parce qu'elle était lourde et que la pénombre de mes promenades nocturnes pouvait me la faire facilement perdre. Deuxièmement, le pied de la canne était de bronze, conique de révolution et terminé par une pointe déjà bien érodée. Enfin, sur le pommeau, protubérance arrondie du corps de la canne, étaient gravés les mots suivants : « Non sine labore ».

J'avais trouvé cette canne, assez peu élégante mais impressionnante, à proximité de Nantes, peu avant mon exil, dans une forêt dans laquelle j'aimais me promener. Depuis le terrible soir où j'avais assisté à l'infâme remise de décoration au lycée Arthur Rimbaud, je la gardais toujours avec moi, moins dans le but de m'aider à marcher quand la cuistrerie ambiante me ferait vaciller que pour commettre des voies de fait sur mes ennemis idéologiques. La justice ne me faisait pas trop peur car j'avais déjà anticipé qu'un jour je goûterais aux tribunaux humains, les lois liberticides de l'État français ponçant systématiquement l'originalité non consumériste : incitation à la haine raciale, diffamation, discrimination et autres piqûres bien pensantes faisaient mieux que les guillotines de Robespierre pour établir la dictature de la pensée unique.

Cependant, malgré quelques pulsions, je n'avais jamais dépassé le stade de la menace pour faire fuir les fâcheux. Une fois, j'avais brandi ma canne, prêt à frapper, devant le postier qui tentait plus encore qu'à l'accoutumée de glisser un pied chez moi. Une autre fois, c'était le maire qui avait détalé devant ma colère, au moment de l'affaire du camping. Dans leur fuite, ces deux-là avaient menacé de porter plainte, mais il n'était vraiment pas dans la culture de l'île de faire appel aux avocats, à ceux que les malfrats appelaient avec raison les « baveux ». Mesquins et revanchards, ils avaient laissé courir des bruits désobligeants sur mon compte dans le village, bruits de violence et de marginalité que confirmaient ma barbe hirsute et la bizarrerie de mes promenades.

Évreux me fit l'impression d'une ville quelconque, sans le charme attribué un peu facilement par les guides aux villes moyennes de la province française, en vertu de leur restaurant gastronomique, de leur église du quinzième siècle et de leur point de vue sur des paysages campagnards. Rodolphe traversa la ville et prit la direction d'un village situé à quelques kilomètres du centre. C'était dans une grande maison dite « de ville » de ce village que mes toiles étaient emprisonnées, à jamais peut-être.

Maussade, même si moins angoissé que pendant le voyage, j'étais irrité que nous ne fussions pas plus en retard que nous ne l'étions. Le village, la maison, l'ambiance générale me déplaisaient. Je détestais ces vieilles maisons de famille sans charme transformées en résidences secondaires pleines de nostalgie, de bibelots anciens ayant appartenu à la grand-mère et de photographies jaunies de sous-lieutenants à fines moustaches.

Nos deux hôtes vinrent ensemble nous accueillir à la porte de la maison. L'homme, âgé de quarante-cinq ans environ, portait un pantalon noir d'une propreté douteuse, un peu trop court pour lui, une chemise blanche à col boutonné mal repassée et une cravate brune à carreaux d'une laideur achevée. Sa veste était une imitation de Prince de Galles assez grossière et froissée. Pourtant, plus encore que son pitoyable accoutrement, c'était sa tête qui ne me revenait pas. Sa coupe de cheveux était anodine, ni à raie ni au bol, et quelques cheveux blancs parsemaient le foin noir qu'il avait sur la tête. Il avait à la fois pas de menton et un double menton naissant, de grandes oreilles pas trop décollées tenant une paire de lunettes commune et un nez sans distinction. Mais ce qui conférait à son visage une médiocrité d'ensemble, c'était le flasque des chairs, pas trop tombantes mais loin d'être nettes. À côté de Rodolphe, qui avait les traits racés, monsieur Faudieu ressemblait à un cocher de jadis. Tout était douteux chez cet homme : le visage n'était ni rond ni oblong, les traits ni faits ni défaits, le rasage ni négligé ni net, les cheveux ni en bataille ni soignés, et ainsi pour chaque partie, chaque détail de son corps. Il sentait même légèrement mauvais.

Quant à la femme, elle était le type de la petite bourgeoise parisienne un peu vieillie. Ses traits à elle aussi commençaient de tomber, elle abusait du fard pour masquer les faiblesses du

visage – ce qui ne l'empêchait pas de luire du front et des pommettes – et tentait d'adoucir la sévérité naturelle de ses traits par une teinture plus claire que sa couleur naturelle. Elle était habillée d'un tailleur assez commun mais à peu près bien coupé, d'un chemisier vert pomme vulgaire et de gros bijoux d'un joaillier débutant et zélé. Mais c'était surtout sa voix qui était insupportable. Elle était lentsse, traînante, nunuche, avec des intonations affirmatives lorsqu'il s'agissait d'asséner des âneries.

Le repas fut aussi bourgeois que possible. Tant les mets, les vins, que leur présentation dans un service japonisant d'une grande maison limougeaude de porcelaine, sentaient la petite habitude mondaine et la maîtrise de la minuscule étiquette domestique. Il y avait même une bonne pour faire la cuisine et le service. J'écoutai à peine la conversation et Rodolphe devait donc répondre à ma place lorsqu'une question m'était explicitement posée par les Faudieu. Ces derniers ne semblaient pas s'en formaliser et j'imaginai que Rodolphe les avait préalablement prévenus, et à plusieurs reprises, de mon asociabilité. D'ailleurs, malgré la douche que j'avais prise à Honfleur, mon apparence physique confirmait que je n'étais pas un convive habituel. Néanmoins, à la conversation près, je me tins tout à fait bien, n'ayant rien oublié du savoir-vivre dont j'avais jadis été une parfaite incarnation.

Je fus taciturne, absent, mais poli malgré le ballet trop bien réglé pour être franc de la bonne – que ses maîtres n'avaient heureusement pas forcé à se déguiser en servante de jadis, ce qui eût été abominable –, les babillages forcés des Faudieu et de Rodolphe et le défilé convenu des plats. Il n'y avait trace du bric-à-brac nostalgique que j'avais imaginé. La salle à manger était dépouillée, presque austère, meublée seulement de la table et d'un buffet. Au mur, un miroir de petite taille solitaire rompait la monotonie du blanc. Cette salle à manger était assez petite et, située au rez-de-chaussée, donnait directement sur la nationale par deux hautes fenêtres. La pièce était donc bruyante, secouée même quand un camion passait à grande vitesse. Je me demandais où pouvaient être mes toiles et j'espérais de tout mon cœur qu'elles ne finiraient pas dans ce cagibi pollué et assourdissant. Cette simple hypothèse, improbable car aucune de mes grandes toiles ne pouvait tenir décemment dans cette pièce étriquée, me rendait nerveux.

Malgré la faiblesse de la conversation, le repas s'étirait. Les trois papillons faisaient la revue de presse des sujets dans l'air du moment. Sport, politique, culture, environnement comblaient les minutes indéfiniment, selon le principe rendu possible par la presse de masse : la paraphrase des journaux. Les Faudieu égrenaient consciencieusement le chapelet des sujets pour dîners en ville et Rodolphe faisait les réponses convenues. Ainsi s'écoulait le temps, dans la stérilité des péroraisons inutiles et dans l'attente de la mort définitive. Je n'avais même pas envie de boire leur bon vin. Malgré mon alcoolisme avéré, je ne voulais pas faire cet honneur à notre hôte qui connaissait trop bien son jeu pour ne pas savoir la valeur de ce qu'il servait, ni l'effet qu'il devait produire sur ses invités. Je jouais donc la carte du mépris poli et perdais ainsi l'excuse de la surconsommation d'alcool pour les possibles brutalités à venir.

Car je sentais monter en moi, du fond de mon âme, la terrible et ténébreuse envie de violence que je connaissais bien. Cette violence n'avait jamais le même visage – et chaque visage pouvait devenir une toile différente quand je tenais un pinceau – mais elle prenait toujours le même départ, qu'elle fût alcoolisée ou non. Je ressentais une grande sécheresse dans la gorge, au point que j'avais l'impression que ma glotte se résorbait, se ratatinait jusqu'à n'être plus qu'un petit caillou plus dur qu'un diamant. Dans le même temps, mes dents se serraient au point que j'en avais mal aux mâchoires. Mais surtout, ma pensée s'emballait, passant d'une idée à une autre sans logique, sans début ni fin, mais toujours en descente vers la noirceur et la contempion.

J'étais dans un état de crispation intermédiaire lorsque nous nous levâmes de table. Rodolphe, à l'instar des Faudieu, m'avait délaissé pendant le repas, m'abandonnant à mon mutisme forcené. À l'expression qu'il fit lorsqu'il me regarda, presque machinalement, à la fin du repas,

je compris qu'il devinait que je basculais vers un état de transe redoutable. Il me glissa à l'oreille :

– Ça va ? Tu vas bien ? Tu veux qu'on sorte un instant ?

– Non, non, finissons-en rapidement.

– À mon avis, un peu d'air te ferait du bien.

– Ce ne sont pas trois minutes sur une nationale qui changeront quoi que ce soit. Si je sors, je retourne sur mon île, à pied s'il le faut.

– Bon, si tu veux, tête de pioche. Mais regarde au moins à quoi tu ressembles.

Rodolphe me prit par les épaules et me tourna vers le miroir devant lequel nous passions pour sortir de la salle à manger. Mes cheveux, lissés par le shampoing du matin, tombaient droit et masquaient une partie de mon visage. On distinguait néanmoins très nettement mes yeux rougis, comme injectés de sang, et les cernes noires qui en constituaient le maquillage naturel – ou surnaturel. J'avais le visage des tueurs fantomatiques dans les mauvais films d'horreur.

– Tu as vu ? reprit Rodolphe. Si tu veux, nous sortons un instant. Sinon, essaye de te contrôler et de ne pas tomber en syncope.

– J'ai vu, mais je m'en fiche. Si tu n'es pas content de moi, nous pouvons toujours partir et la prochaine fois, tu me présenteras des gens moins moches.

Les Faudieu avaient pris un peu d'avance pendant notre conversation mais, ne voyant venir personne, madame Faudieu était revenue nous chercher. Elle entendit vraisemblablement mes derniers mots, pour lesquels je ne comptais pas m'excuser, de même que je n'avais aucune envie de me contrôler comme me le demandait Rodolphe.

– Nous arrivons, nous arrivons, dit Rodolphe à madame Faudieu, devançant son interrogation.

Nous montâmes un petit escalier, en file indienne, et arrivâmes dans une pièce immense reconstituant un grand atelier à la façon du dix-neuvième siècle. Grâce au travail d'un astucieux charpentier, les combles avaient été phagocytées et les murs intérieurs détruits. En outre, ce petit hall des expositions privatif était très lumineux car même si les fenêtres de ce qui avait été le premier étage étaient bouchées, le toit était percé de nombreuses lucarnes. La pièce était encore agrandie par l'absence de meubles en dehors d'un petit établi de menuisier contenant l'outillage nécessaire à l'accrochage des toiles car un savant système de poulies et de câbles permettait de disposer à n'importe quelle place, au millimètre près, les œuvres à exposer. Lorsque nous pénétrâmes dans l'atelier, mes toiles étaient posées par terre, tournées contre les murs ; rien ne colorait donc l'étonnante blancheur des murs. L'autre particularité était l'acoustique car les sons, amortis par rien, étaient étrangement distordus et revenaient avec un écho sourd qui solennisait les conversations.

Faudieu se tourna résolument vers moi :

– Si nous nous sommes permis de vous inviter dans notre modeste maison, cher artiste, c'est pour essayer de ne pas vous trahir, de ne pas trahir vos intentions par une disposition de vos œuvres qui ferait contresens, si vous voyez ce que je veux dire.

Pour la première fois, je pris la parole :

– Je ne crois pas que vous soyez de simples touristes tombés amoureux par hasard de mes toiles. Les simples touristes n'ont pas de hangar pour stocker des œuvres d'art. Je ne comprends pas trop ce que vous cherchez, en réalité.

– Ce que Dartigny veut dire, coupa Rodolphe, c'est qu'il n'a pas d'idée préconçue sur l'installation de ses œuvres. D'ailleurs lui-même ne les a jamais vues réunies.

– Vous savez, reprit Faudieu, je peux comprendre qu'on n'attache pas une grande importance à ces questions. Mais regardez Chantilly, le duc d'Aumale a voulu faire de ce château un conservatoire de l'année de sa mort, ce qui fait que les tableaux sont disposés, par volonté testamentaire imprescriptible, exactement comme au dix-neuvième siècle, c'est-à-dire du sol

au plafond et du plafond au sol, comme une mosaïque. Eh bien, certains chefs d'œuvre sont presque invisibles, car accrochés près du plafond, et certaines toiles plus modestes ont les places d'honneur. Pour ma part, je suis très sensible à la façon dont les œuvres d'art sont présentées, surtout quand il s'agit d'art contemporain, fait pour être moins de matière que d'idées. Qu'en pensez-vous ?

Je répondis comme Gabin :

– Parlons d'autre chose, on se fâcherait.

Puis, après un court silence :

– Bon, eh bien, montrez-nous tout ça.

Les Faudieu commencèrent, avec l'aide de Rodolphe, un petit manège de réglages, puis ils retournèrent les toiles une à une. Je ne les avais pas vues depuis longtemps et je ressentis comme si elles étaient *neuves* leur force vitale. Ce fut tel que je vacillai et dus m'agripper à ma canne pour ne pas tomber. À mesure que les toiles, sous l'action des poulies, s'élevaient vers le milieu des murs, j'étais pénétré par une émotion supérieure et diffuse. Je connus un instant d'euphorie, noyé dans cet aquarium dont les parois étaient mes toiles, enivré de ce bleu puissant, tracé avec l'accord et l'appui des dieux. Je compris un instant les arguments de Faudieu – pas sur Chantilly car si les volontés du duc d'Aumale avaient été respectées à la lettre, il n'y aurait pas ces grandes plaques de marbre pour remercier les mécènes gougnafiens du lieu, l'Aga Khan en tête, lui le descendant d'âmes glorieuses réduit au rôle pathétique de sultan mondain et érotomane, richard à belles filles et pouliches – mais cet instant fut de courte durée.

Simultanément, monsieur Faudieu s'amusa à abaisser les toiles, comme un gamin devant un jeu vidéo ; madame Faudieu poussa des petits cris de poule émerveillée – la comparaison, à cause du gras de son cou, se justifiait pleinement – ; enfin je m'aperçus qu'une des toiles, qui m'avait parue éteinte, était mise à l'envers. La courte euphorie de ma baignade peinturlurée laissa donc la place à une colère germée d'un coup à partir des graines semées depuis mon départ de l'île.

Je bondis littéralement, me mis à tourner dans la pièce, courus de toile en toile. J'avais été aveuglé par la magnificence de l'ensemble mais maintenant, devant chaque tableau écouté individuellement, j'entendais les plaintes et les supplications. Il était criminel de laisser ces pauvres œuvres d'art aux mains de ces barbares imbéciles. J'aurais préféré la lâcheté de l'abandon, la lâcheté de ne pas savoir dans quels cloaques mes toiles pouvaient aller se faire pendre, plutôt que d'être placé devant le fait accompli.

Mes mâchoires, un instant détendues, se resserrèrent de plus belle, mes poings se crispèrent sur ma canne, je fis quelques moulinets avec puis m'écroulai en sanglotant et en tremblant, la face contre terre. Les trois spectateurs de cette scène misérable n'avaient pas osé bouger et s'étaient réfugiés ensemble, dans un coin, derrière le petit meuble de menuisier. Après un instant d'attente, Rodolphe essaya de s'avancer vers moi, toujours en pleurs. Le bruit de ses chaussures sur le sol résonna dans le vide et les échos déclenchèrent un ressort en moi. Non ! Je ne voulais pas écouter ses conseils, ses recommandations ni ses paroles de réconfort. Son visage prenait pour moi de plus en plus le masque de la trahison, car j'étais bien dans un guet-apens soigneusement préparé. L'alcool qu'il m'avait versé la veille, par l'effet de la logique gueule de bois, devait avoir pour but de me rendre amorphe. C'était ce que je pensai alors ! Enragé, je repris ma course folle et désordonnée de tableau en tableau, moulinant ma canne au-dessus de ma tête en la tenant par l'extrémité de la dragonne et poussant des cris terrifiants – du moins qui effrayèrent les Faudieu au point que monsieur, gentilhomme, se plaça héroïquement devant sa femme, pour la protéger d'éventuelles violences.

Je n'avais que faire de ces deux personnages insignifiants, je n'avais même que faire de Rodolphe, que j'aurais pourtant voulu envoyer au diable en cet instant-là. Seules mes toiles m'intéressaient ; je cherchai un moyen de les délivrer de leur prison, maintenant que j'étais à

portée de leurs cris désespérés. Elles me suppliaient de les sortir de ce palais philistin, de cette pièce faussement vouée au culte divin de l'Art, de cette chapelle consacrée en réalité au petit génie humain, à la virtuosité de mécènes installateurs. Je me heurtai cependant à une difficulté très concrète. Je ne pouvais en effet pas décrocher les larges et lourdes toiles et les prendre sous le bras pour m'enfuir avec. Je ne pouvais pas non plus refuser la vente car Rodolphe trouverait toujours un subterfuge pour passer outre ma décision. Je tentai tout de même de décrocher une toile, la plus petite, et, la levant au-dessus de ma tête, me mis à tourner de nouveau comme un chien en chenil, à la recherche d'une issue. Mais la cage d'escalier était trop petite, avec son angle droit, et c'était la seule sortie ! De quel sortilège avaient usé ces sorciers pour faire entrer mes œuvres dans leur enfer ?

À force de gesticuler, une toile à bout de bras, je commençais à fatiguer. Conscientisant que je ne pourrais pas délivrer mes œuvres de cet endroit de perdition, je lançai de rage le tableau que je portais contre un mur. La structure en bois se brisa, et la toile elle-même se froissa comme un vieux linge. J'eus alors une illumination : il fallait que je fisse mourir, ici et maintenant, ces victimes innocentes ! Elles seraient à jamais délivrées et je serais de nouveau apaisé, heureux de les savoir dans les limbes artistiques des œuvres mort-nées plutôt que sous les flammes de l'enfer terrestre, plus piquantes que celles du royaume de Belzébuth.

Ma canne ne m'avait pas quitté, suspendue à mon coude par la dragonne. Je la repris en main comme une épée et me dirigeai vers la toile déjà démembrée. Avec la pointe en bronze, je la transperçai en son centre, tout en poussant un cri de bête. Puis, avec les mains, j'élargis le trou et déchiquetai mon œuvre. Enfin, tapant avec mes pieds, mes genoux et surtout ma canne, je brisai la structure en sapinette. Je laissai ainsi derrière moi un premier tas de gravas. De profundis ! Et vous qui passez devant ce cadavre, ayez une prière pour celle qui vécut si peu et qui fut délivrée par l'Ange vengeur auréolé de gloire.

J'allai successivement de toile en toile, m'étouffant presque lorsque je voulus détruire avec les dents un pan qui me résistait, m'étranglant de cris et de furie, me saignant les mains sur les échardes de bois vulgaire, enfin me brisant les tibias à force de coups désordonnés. J'avais laissé un peu de ma santé mentale et physique pour créer ces toiles, aux confins de la Bretagne, j'en abandonnais encore pour les détruire sous l'effet du remord.

Rodolphe essaya de sauver une toile. Voyant mes forces me quitter, car je dépensais une énergie terrible à mon travail de destruction, il abandonna le coin dans lequel il s'était réfugié avec les Faudieu tétanisés et tenta de s'interposer en me criant : « Attends ! Dartigny, ne sois pas idiot ! » Je ne lui répondis même pas ni ne me détournai de ma route. Lorsque je fus arrivé à sa portée, Rodolphe s'écarta, me laissa passer puis essaya de me contenir en me ceinturant au niveau du plexus, par derrière. J'arrachai ses bras violemment, me retournai et le poussai avec énergie de mes deux mains. Rodolphe tomba à la renverse, se releva mais n'essaya pas de revenir à la charge. Il se contenta de me dire calmement : « Je t'avais prévenu » et croisa les bras comme s'il était à un spectacle de fête foraine.

Ce ne fut pas sans détermination que je m'attaquai à la dernière toile, même si mes muscles, exsangues, avaient délégué au système nerveux la survie et l'animation de mon corps. Je décrochai l'œuvre, qui était plus grande qu'un homme, la pris par un coin, la fis tourner autour de moi comme font les lanceurs de marteau et la lançai violemment contre un mur. Un peu de plâtre et de peinture tomba mais la toile ne se brisa pas. Je la repris alors par un autre coin et la tapai furieusement contre le mur jusqu'à ce que les agrafes de menuisier tenant les tasseaux se démissent. Puis j'arrachai la toile à la structure et en fis une boule que je jetai par terre avant de l'attaquer violemment avec la pointe de ma canne. Enfin, je la fixai par un des trous ainsi créés à un crochet du mur et me pendis de tout mon poids, déchirant largement ce qui en restait.

Je demeurai un instant hébété, soufflant bruyamment. Mon bras droit, avec lequel je m'étais pendu à la toile, fut pris d'une crampe terrible qui le fit se replier douloureusement.



## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

Alors, sentant que la fin était proche et que je risquai de me réveiller dans un asile de fous si je m'écroulais ici, je réunis mes dernières forces et m'élançai dans les escaliers, entraînant avec moi une large bande de toile accrochée à mon pied gauche. Rodolphe cria : « Attends Dartigny, ne sois pas bête ! » mais je ne me retournai pas. Je sortis de la maison, courus comme je pouvais en longeant la nationale, pris la première petite rue que je croisai, de là une autre ruelle étroite et me retrouvai rapidement sur un chemin de terre d'où je rejoignis un petit bois dans lequel je me cachai. Je n'avais apparemment pas été suivi par Rodolphe, du moins ne m'avait-il pas trouvé. Après plusieurs minutes passées à guetter des poursuivants, tout mon corps se liquéfia brusquement et je m'endormis comme un animal, derrière un fourré.

## VI

Au réveil, j'avais retrouvé mon calme et une bonne partie de mon esprit. Je pouvais donc analyser un peu froidement la situation. Mon apparence, tout d'abord, était à l'élégance ce que le communisme était à Marcel Dassault : un lointain souvenir de camp. J'avais la tête de Saint Jean-Baptiste, l'odeur et la propreté de quelqu'un qui a dormi dans la terre, les vêtements d'un clochard itinérant et des égratignures de catcheur clandestin. De plus, je n'avais pas réussi à ôter le clou de menuisier qui fixait à ma chaussure gauche un long morceau de toile, pas plus que je n'avais réussi à déchirer cette toile, alors que chez les Faudieu je m'en étais accommodé comme s'il s'était agi de papier Bible. Je trainais donc un peu seyant lambeau bleu et gris derrière moi. Financièrement, à plusieurs heures de voiture ou de train de chez moi, je ne possédais pas un centime, et rien à vendre pour en obtenir un. Enfin, je n'avais pas de papiers sur moi et après ma scène chez les Faudieu, mon portrait-robot devait circuler dans les gendarmeries du département. En dépit de ces apparences difficiles, ma situation n'était pas si inconfortable. Je n'avais volé personne, je n'avais détruit que ce qui m'appartenait, en somme je n'étais coupable que de quelques éclats de peinture, faible prix comparé au remord qui m'aurait empoisonné si j'avais abandonné mes toiles chez les Faudieu sacrilèges. Je me sentais donc léger et entamai une belle promenade, prenant tout de même soin de contourner les agglomérations et les hameaux.

Je fus rapidement gêné dans ma marche, d'abord par la faim et la soif – je ne savais pas combien de temps j'avais dormi – puis par la souffrance physique. Les plaies s'ouvraient et des douleurs musculaires, notamment dans le bras droit et dans les mollets, me lançaient ; même l'appui sur ma canne ne m'aidait pas.

Il me semblait délicat de sonner à la première ferme rencontrée. Le paysan à qui je demandais un peu d'eau et un morceau de pain sortirait son fusil ou, s'il était civilisé, préviendrait la maréchaussée. Alors, me sentant défaillir et ne voulant pas mourir comme un chien anonyme dans un pré en jachère européenne, je me laissai attirer par la laide puanteur de la civilisation moderne, par les routes goudronnées sur lesquelles passait parfois une âme, par les villes dans lesquelles au moins il y avait une morgue qui permettait d'être différencié des bêtes. Mon corps suppliait mon esprit de rompre, de céder devant les claires perspectives du repos, du moelleux, de la satiété ; il implorait les défenseurs de ma citadelle spirituelle de se compromettre en échange d'un foyer où il pût trouver les bas plaisirs et réconforts terrestres. À quoi bon lutter aristocratiquement, si c'était pour rejoindre finalement les masses laborieuses dans la postérité anonyme, la douleur d'une mort atroce et vagabonde en plus ?

Je cédai donc, de plus en plus gêné par la douleur, devant l'idée qu'un arrêt en rase campagne pourrait être définitif. J'essayai de deviner parmi les bruits campagnards un monocorde vrombissement de voitures. Je suppliai tous les dieux dont je connaissais le nom, tous les panthéons passés, présents, futurs, imaginaires, théologiques ou de bandes dessinées, de me guider vers la puanteur du macadam et du vomi ambulante. J'avais simplement peur de mourir, non parce que je voulais m'accrocher bêtement à la vie mais parce que je n'avais rien accompli encore qui fût à la mesure de mon ambition – et de mon talent, surtout !

Les dieux, ou un des dieux peu jaloux d'avoir été invoqué en bloc, m'exaucèrent facilement : il était peu de surface terrestre, en cette région de l'Occident contre-nature, qui ne fût

peignée de bitume. Néanmoins, en récompense de mes psaumes désespérés, j'avais été guidé vers une autoroute et pas vers un chemin communal emprunté seulement pour l'ouverture de la chasse. Il restait à franchir les défenses qui empêchaient l'accès à l'autoroute, défenses érigées méticuleusement comme si les automobilistes devaient être protégés d'une nouvelle déferlante de Huns. Ne me sentant ni la force ni le courage d'escalader le grillage piquant, sur lequel je laisserais certainement un bon morceau de ma chair, je longeai la route à la recherche d'une portion moins bien protégée.

Après une marche claudicante interminable, je tombai enfin sur une entrée de service désaffectée, envahie d'herbes hautes. Le grillage féroce faisait place à cet endroit à un long portail rouillé qui m'arrivait à la hanche. Je le franchis non sans difficulté, mes jambes étant aussi dures que ma canne. Parvenu sur le bas-côté de l'autoroute, je voulus me laisser aller, m'écrouler et attendre le passage d'un bon samaritain qui, même s'il ne s'arrêtait pas, prévendrait les secours, la police ou le samu social. Mais ma défiance envers l'espèce humaine fut plus forte que l'exténuation physique. Je savais que je pouvais me décomposer dans l'indifférence générale sur une aire d'autoroute aussi bien que dans un bois perdu et fréquenté des seuls insectes et rongeurs. Assourdis par la musique abêtissante crachée par leurs autoradios, aveuglés par un paysage autoroutier aussi triste que sale, indifférents à la vie véritable, les crépusculaires automobilistes ne verraient même pas qu'un homme, qui de loin leur ressemblait un peu, se faisait manger par les bêtes. Et s'ils le voyaient, ils prendraient sans doute le parti de la vermine.

Il fallait donc que j'atteignisse une de ces grotesques bornes orange, exemples particulièrement vils du « mobilier autoroutier », totems hideux d'un peuple de sauvages alphabétisés, si je ne voulais pas mourir bêtement. Quand j'arrivai enfin à un de ces SOS, je n'avais plus qu'une demi-once de force. Ce fut pourquoi je m'écroulai presque sur l'appareil puis, ayant appuyé sur l'unique bouton, me laissai glisser sur le sol. Allongé sur la maigre herbe caillouteuse du bas-côté je regardai le ciel et eus presque la nausée, tant j'étais malade, au spectacle des nuages poussés lentement par le vent. Ce fut quand je commençai à basculer vers l'autre monde que j'entendis la boîte orange me parler :

– Allo, allo, vous m'entendez ?

– Oui, répondis-je, croyant être victime d'une de mes hallucinations cauchemardesques.

– Pouvez-vous me décrire votre problème ? demanda la voie bien réelle.

J'avais oublié, ou peut-être ne le savais-je pas, que la borne de secours était un téléphone autant qu'une sonnette d'alarme. Je n'avais rien prévu, je ne savais que dire et pourtant il fallait que quelqu'un vînt me chercher et m'extraire de l'ornière. Alors j'inventai, parlant aussi distinctement et aussi fort que je le pouvais :

– J'ai été victime d'une agression, on m'a tout volé, ma voiture, mes papiers, mon argent, tout. Et on m'a même fait violence. Envoyez des secours, s'il vous plaît, je vais mourir.

– Ne bougez pas, monsieur, nous envoyons ce qu'il faut tout de suite. Je vous passe la police.

– Bonjour monsieur, reprit une autre voix après une courte interruption, pouvez-vous me décrire vos agresseurs, leur voiture surtout, pour que nous les coincions ?

Mais j'étais déjà ailleurs, endormi par la douleur, serein et confiant dans les paroles qu'une boîte en ferraille orangée surmontée d'un bien-pensant panneau solaire venait de me dire. Ce n'était pas moi le fou, c'était la civilisation qui faisait croire aux hommes que leur salut pouvait venir de boîtiers électroniques plus prolixes que leurs voisins de palier.

Je ne fus pas réveillé par les sirènes de l'ambulance, ni par les palpations et examens que je subis en cours de route puis à l'hôpital. Aucun élément extérieur ne pouvait perturber ce qui était surtout un sommeil de douleur physique et psychologique. C'était encore un sommeil différent de ce que je connaissais lorsque me prenaient, sur l'île, mes crises mystiques. Les sommeils, ou les demi-sommeils, structuraient mon existence comme si les nymphes qui habi-

taient mon inconscient étaient d'abord nocturnes. Il n'était pas étonnant que, soumis et guidé par de noires et liquides divinités, je fusse un être de l'ombre, destiné à raser les murs de l'Art officiel et à rester dans les arrières-caves des palais républicains et du Palais-Royal.

Les ambulanciers, qui m'avaient sauvé la vie sans savoir ce qu'elle valait – c'était pour cela qu'ils l'avaient sauvée, car s'ils en avaient connu le prix ils m'auraient laissé me décomposer sur le bas-côté –, m'avaient porté dans une chambre d'hôpital quelconque. Lorsque j'ouvris les yeux, une infirmière manipulait la poche de liquide jaunâtre relié à ma transfusion. Je demandai sans ménagement :

– Où suis-je ?

– Ah ! Ça y est, vous êtes réveillé ! Vous êtes à l'hôpital et vous dormez depuis deux jours, alors que vous n'avez pas été dans le coma. Je vais chercher le médecin, ne bougez pas.

Contrairement aux légendes hospitalières, cette infirmière n'était pas antillaise, elle n'interpellait pas non plus les patients à la troisième personne et semblait la douceur même. Le médecin, plus sec, m'expliqua que mon état de santé s'était bien amélioré pendant mon long sommeil, me glissa quelques mots savants sur ma pathologie avant de m'avouer qu'il n'avait pas tout compris à mon histoire et que la police voulait m'interroger, ce à quoi il ne s'opposait pas. Mon organisme était robuste, mes blessures superficielles, mes ecchymoses passagers et mon lourd sommeil explicable, même s'il se situait à la frontière des terres médicales connues. Je ne contestai pas, voulant échapper à ce chimiste aussi vite qu'il voulait se débarrasser d'un client aussi douteux que moi.

Les gendarmes, un homme noir très grand et une femme blanche assez jolie, coiffés d'horribles casquettes de tissu bleu, ne furent pas longs à arriver. Je n'avais pas eu le temps de préparer une histoire plausible et cohérente avec les quelques mots que j'avais prononcés à la borne autoroutière. Je n'avais pas pu non plus écouter les informations locales à la télévision ou à la radio – il n'y avait d'ailleurs pas de poste dans la chambre – afin de savoir s'il fallait que je dissimulasse mon patronyme ou si je pouvais l'avouer sans risquer la prison ou l'asile.

– Bonjour Monsieur, dirent les gendarmes avant de s'asseoir sur les deux vilaines chaises de la chambre.

– Bonjour, répondis-je. J'aimerais téléphoner, est-ce possible ?

– Si vous le permettez nous avons d'abord quelques questions à vous poser, rétorqua la femme. Votre histoire est très obscure et nous voudrions éclaircir plusieurs points.

– Si vous voulez, Madame, mais je ne me souviens pas de grand-chose. Peut-être qu'en téléphonant...

– Nous verrons en temps utile. Nous ne savons même pas votre nom et ce n'est pas le téléphone qui va vous l'apprendre.

Après un instant d'hésitation, j'osai :

– Je m'appelle Dartigny, j'habite en Bretagne où j'exerce la profession d'administrateur de la société Dartigny S.A. et je ne me souviens pas bien pourquoi ni comment je suis arrivé ici.

– Comment dites-vous ? Dartigny ?

– D. A. R. T. I. G. N. Y. épelai-je avec appréhension.

Le gendarme pianotait mes réponses sur l'ordinateur portable qu'il avait déplié.

– Vous avez déclaré à la sécurité de l'autoroute que vous aviez été agressé. De quoi s'agissait-il ?

– Mes souvenirs ne sont pas très clairs. Je ne sais même plus comment je suis arrivé sur l'autoroute. Je n'ai pas de voiture.

– Que veniez-vous faire dans la région ?

– Du tourisme. Vous pensez bien que si j'étais venu pour affaires, je n'aurais pas cette allure.

– En quoi consistent vos affaires ?

## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

– Je suis l'actionnaire majoritaire d'une société d'agroalimentaire qui fabrique des sandwiches, entre autres choses. J'aimerais vraiment téléphoner, maintenant.

– Qui voulez-vous appeler ?

– Maître Charlydal...

– Votre avocat ? me coupa la femme gendarme.

– Non, mon notaire. Je voudrais qu'il m'envoie un peu d'argent car je n'ai plus rien sur moi.

– Vous ne vous souvenez vraiment pas de votre agression ?

– Non, vraiment pas.

– Vous n'auriez pas été enlevé, séquestré ?

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Vos blessures ne sont pas toutes de la même date, votre état est lamentable, vous avez été récupéré dans un rare état d'épuisement, loin de tout, et vous avez dit avoir été agressé.

– Non, non, je n'ai pas été séquestré.

Peu convaincue, pensant que j'avais encore peur ou que je protégeais mes agresseurs, la femme gendarme dit :

– Prenez ma carte avec mon numéro de téléphone au cas où. Si vous vous souvenez de quelque chose, vous pouvez m'appeler.

– Je peux téléphoner à mon notaire maintenant ?

– Oui, allez-y. Nous partirons après.

Je dus leur demander de chercher dans leur base de données le numéro de mon notaire. Celui-ci fut très étonné de recevoir un appel de son client fantôme, mais il prit des dispositions pour m'envoyer un peu d'argent par courrier, directement à l'hôpital. À la fin de notre conversation, dont les gendarmes ne perdaient pas une miette, il me dit :

– J'ai vu l'article dans *Libération* ce matin. J'avoue que j'ai eu du mal à y croire et je ne sais de quelle mise en scène farfelue il s'agit, mais bravo tout de même pour cette publicité. J'ai même cru au début que vous m'appeliez pour cela.

– Merci à vous, maître, et à bientôt, répondis-je simplement, sans marquer d'étonnement.

La femme gendarme me demanda, sitôt le combiné raccroché :

– De quel article s'agit-il ?

– Je pense que c'est la nouvelle publicité pour nos sandwiches, répondis-je. Nous avons essayé d'être originaux. Un notaire de province ne peut qu'en être étonné.

– Ah, d'accord. Bon, nous allons confirmer au médecin que vous avez bien la sécu et vous allez rester ici quelques jours en observation. Ça vous laisse le temps de réfléchir donc encore une fois, n'hésitez pas à m'appeler. Je vous conseille de porter plainte.

Lorsque les deux gendarmes eurent quitté ma chambre, je me sentis soulagé. Le nom de Dartigny n'avait pas fait hurler l'ordinateur policier et j'allais pouvoir retourner sur mon île bientôt. Seule la dernière allusion du notaire m'inquiétait : j'avais peur qu'un journaliste de faits divers, mis dans la confidence par les Faudieu, eût raconté mes agissements pour alimenter les vendeuses polémiques sur l'insécurité « galopante », les fous en liberté et les chiens dangereux mangeurs de fillettes. Mais aurais-je reçu les félicitations de maître Charlydal pour cela ? Il était l'incarnation de la bourgeoisie raisonnable et conservatrice et n'aurait sans doute pas applaudi à des actes de basse délinquance. J'appelai donc l'infirmière.

La dame qui entra était encore une blanche, mais elle n'était pas aussi jolie que celle qui m'avait réveillé. Elle était assez grande, grasse, coupée à la garçonne, un peu rougeaude et avait les oreilles percées de bijoux fantaisie de très mauvais goût. Je lui demandais s'il y avait des journaux pour les patients. Elle me répondit qu'il y avait bien quelques magazines de ragots dans les salles d'attente mais que rien n'était prévu pour les alités. Ceux qui voulaient autre chose devaient, s'ils en avaient l'autorisation, aller au kiosque du hall d'entrée.

Après une longue bataille oratoire, j'obtins qu'elle me prêtât quelques pièces de monnaie. L'argument qui la fit céder fut celui de l'absence de télévision car dans son petit esprit, ne pas

avoir de télévision était une tragédie terrible. Or ma chambre était destinée aux clochards que les services sociaux envoyaient à l'hôpital quand la situation devenait dangereusement médicale. On considérait que les vagabonds étaient des voleurs, sinon des casseurs avinés, et qu'ils ne méritaient pas le luxe inouï d'un poste de télévision.

Revenu, dans l'esprit de l'infirmière, dans le monde des gens socialisés, l'absence de télévision sonnait comme une injustice grave, contraire à la « démocratie » et ce fut bien la corde « citoyenne » que je fis vibrer pour obtenir de quoi acheter, ce qui ne m'était pas arrivé depuis de nombreuses années, un journal. Malgré mes sutures et mes pansements, j'avais l'autorisation de sortir de ma chambre, avec mon pyjama affreux, mes chaussons vieillards et ma transfusion. L'hôpital était une gigantesque usine à soins anonyme et vilaine. Je croisai sur le chemin du hall, que j'eus du mal à trouver, d'autres patients défigurés ou démembrés, des vieilles gens traînant les pieds et des infirmières, médecins et secrétaires affairés. Tout était triste, mortellement triste et salement propre.

Pour améliorer le quotidien des centaines de patients – du moins de ceux qui avaient les moyens de ne pas se contenter de la stricte diète culinaire et intellectuelle offerte par la sécurité sociale –, le grand hall proposait plusieurs services payants : journaux, boissons fraîches et chaudes, bureau de poste, kiosque et petite boutique de cadeaux et de sucreries. Ces commerces miniatures donnaient une allure ferroviaire au lieu. Je dus faire la queue longuement car les petits vieux qui venaient chercher le *Figaro*, pour prendre des nouvelles des morts dans le carnet mondain, trouvaient difficilement, tremblant de tous leurs doigts, le peu de monnaie nécessaire. Autour de moi le hall vrombissait de l'agitation permanente qui y régnait : les résidents au long cours, assis sur les sièges ou déambulant autour des grandes plantes d'intérieur laidement empotées, effectuaient leur sortie quotidienne et profitaient de ce rendez-vous pour engager des conversations insignifiantes avec d'autres malades, chacun exagérant ses maux et son inconfort, par surenchère macabre. Ces habitués croisaient des visiteurs pressés et perdus, incapables de déchiffrer les plans abscons ou de comprendre la numérotation aléatoire des bâtiments, étages et chambres.

Enfin je pus accéder à la kiosquière, femme grosse et triste, déçue par son existence monotone et effrayée de se savoir dix heures par jour entourée de microbes et de virus. Le mot « nosocomial », aux sonorités étranges, était sa hantise et la cause de l'unique mal dont elle souffrait : l'hypocondrie. J'achetai *Libération* et m'éloignai vers un siège libre.

Cela faisait plusieurs années que je n'avais pas ouvert de journal et j'avais oublié à quel point cette lecture malsaine noircissait les doigts et le cerveau. À chaque page je voulais faire un scandale, rien qu'aux titres. Mais après tout, ce n'était que le petit clapotis d'agitation médiatique, et même si cette écume était faite de mousse urinaire, l'artiste que j'étais n'appartenait pas à la catégorie des coques de noix ballotées par ces vaguelettes. Je tournai quelques-unes de ces pages insignifiantes, vulgaires et publicitaires et arrivai aux pages très intérieures, présomptueusement titrées « Culture ». Encadré de petites annonces sexuelles pour « gays », lesbiennes, transsexuelles, sadiques et masochistes, je pus lire sur un quart de page le titre suivant : « Dartigny, le mousquetaire breton ». L'article était signé d'une certaine Rose Temps, parfaite inconnue pour moi.

« On peut avoir accompagné quelques artistes parmi les plus extravagants (Peter Roma, John Bas, Amin Beldessare pour ne citer que les plus célèbres) et être encore surpris par une performance sophistiquée. C'est ce qui est arrivé à Pierre et Fabienne Faudieu, les deux collectionneurs bien connus, dans leur MEAC (Maison Expérimentale d'Art Contemporain) d'Evreux. Sur la proposition d'un jeune galeriste normand, Pierre Faudieu a organisé la performance privée d'un artiste inconnu : Dartigny. Ce mousquetaire contemporain, que ne quitte jamais sa canne, véritable épée digne des teutoniques, s'est livré sous les yeux de quelques privilégiés à la destruction sauvage de ses propres toiles. Rien de neuf ? Si, il faut voir les photographies tirées de cette expérience : jamais violence n'avait été incarnée comme cela. Ce

mousquetaire breton prouve que l'art contemporain, que les ricaneurs enterrent chaque mois, n'a pas dit son dernier mot. Dartigny interroge la violence du monde actuel, à la suite de Camille Bertheray, Jean Dumur... »

Je ne lus même pas l'article jusqu'au bout. Les patients assis à proximité commençaient de me regarder bizarrement : c'était que mes mains, sous l'effet de la rage, tremblaient fortement, et avec elles la perfusion et le journal. La trahison de Rodolphe s'étalait publiquement, sur ce morceau de mauvais papier. Il m'avait piégé, il avait utilisé ma haine et ma passion authentiques pour faire un « coup » médiatique. Alors que j'avais soupçonné le piège inverse, il avait pris soin de me conditionner, sans en avoir l'air, pour qu'éclatât au bon moment ma fureur, photographiée en cachette. Une de ces photographies volées illustre l'article. Elle était effectivement terrible, extraordinaire, inhumaine. On m'y voyait m'exciter dans le cadre d'une toile lacérée, à coups de genoux, la canne en l'air et le visage écarlate sous la barbe emmêlée.

J'avais été bien joué. Rodolphe m'avait soigneusement caché que les Faudieu étaient des collectionneurs, des critiques d'art, des têtes chercheuses de nouveaux talents rentabilisables. Je les avais pris pour de petits notables provinciaux mal fagotés, en réalité ils étaient à la dernière mode de la bourgeoisie bohème parisienne ; j'avais cru qu'ils étaient de modestes retraités en province, en réalité ils étaient au sommet d'un important réseau culturel fait d'incubateurs contemporains – il y avait douze « MEAC » dans toute la France d'après l'article – et de galeries ou salles de ventes pour écouler la marchandise. Ils étaient même en négociation avec une grande étude londonienne pour revendre l'ensemble de cet empire avec une confortable plus-value.

Pour une fois, la colère que je ressentis était une colère très humaine. Elle était une colère de dépit, une colère de ménagère escroquée par un représentant en assurances ou un vendeur d'encyclopédies, et non une colère de mystique érudit devant la chute de sa civilisation adorée, ni une colère métaphysique reflet d'une rage divine. Subséquemment, cette colère ne pouvait s'incarner en une terrible et éloquente toile ni même en une rébellion plus classique. Dans l'immédiat, j'étais bloqué dans cet hôpital – où je n'avais rien à craindre de la police, en fin de compte, car les Faudieu ne porteraient pas plainte – pour deux jours encore. Deux jours à ressasser la trahison de Rodolphe, l'incurie des Faudieu et la bêtise de *Libération* au milieu de cadavres ambulants, incarnations de l'humanité véritable, cette foule de grabataires ensanglantés.

Pour commencer, je jetai le journal dans une poubelle afin d'étouffer la tentation de lire et relire indéfiniment les péroraisons grandiloquentes de la journaliste, caporal-chef des soumis à l'ignoble et désignée pour salir tout ce qui pouvait faire trembler les pieds d'argile du veau d'or. Gardienne fidèle du « système », elle touchait l'indigne pourcentage pour son rôle quotidien d'apologie d'œuvres faussement révoltées dont la bien-pensance avide se dissimulait sous une fine pellicule de sexe, de sang et de tiers-monde. En somme, Rose Temps et ses comparaisons dressaient toujours le même éloge du vieux bourgeois à réseaux, posant en tee-shirt et costume de luxe, le double ruban rouge de la Légion d'honneur et de la lutte contre le Sida au revers et dont l'insolence « artistique » – toujours filmée – consistait à dire « crotte » entre deux tiers provisionnels.

Leur vision du monde et de l'art était telle que quand un artiste authentique comme moi se présentait devant leur face médiocre, il ne pouvait être qu'un élément d'une « performance sophistiquée », que le continuateur d'un mouvement connu, apprivoisé. En réalité, ils ne supportaient pas la vérité, ils étaient même incapables de l'imaginer, trop habitués au voisinage des superficiels metteurs en scène, des professionnels de l'insoumission pour plateaux de télévision et des subventionnés ministériels. En fait de « libération », ce journal était un jet d'asservissement continu, une reddition sans condition au vulgaire, osant même jusqu'à l'éloge de la diarrhée visuelle quotidienne dessinée par Philippe Stark.

Je dus mettre un peu de vigueur à jeter le journal car mes voisins, déjà étonnés par les tremblements de la perfusion, avaient sursauté et entamaient une retraite vers le fond de leur fauteuil. Je jetai un regard à la ronde. Les malades se plongèrent dans leurs lectures, soudain très captivantes, ou furent pris d'un intérêt nouveau pour les horribles plantes vertes et la mosaïque hideuse du sol. Je me levai pour me soustraire aux commérages inquiets des petits vieux oisifs, ridicules dans leur uniforme de mauvais drap aux motifs improbables – qui était aussi le mien – et partis vers un des nombreux ascenseurs qui s'ouvraient sur le hall.

Ces petits vieux me virent passer plusieurs fois, essayer divers ascenseurs, m'arrêter longuement devant le plan multicolore et finalement demander à un brancardier comment je pouvais simplement rejoindre ma chambre, dont le numéro était noté sur mon badge. Il était si facile d'aller dans le hall, et si difficile d'en échapper : je comprenais le succès des sandwiches Dartigny, distribués par machines dans tous les halls d'attente de France, et qui devaient être la nourriture de base des timides désorientés.

Dans ma chambre, je n'avais rien à faire : pas un livre – le service bibliothèque n'était pas encore passé –, pas un stylo, pas une feuille de papier pour me distraire. De ma fenêtre, la vue triste d'une cour occupée par un chantier d'égoutiers. Dans ma tête, la colère pas refroidie d'un degré. Sur le corps, les stigmates de mes « performances », puisque c'était ainsi que les cuis-tres nommaient mes dialogues avec les dieux.

Je vécus, tel un fauve enfermé chez Pinder mais sans la gloire des spectacles, la triste vie d'hôpital : soins, ennui, nourriture standardisée et équilibrée, médicaments. Ces derniers, auxquels mon organisme n'était plus habitué, avaient un effet sédatif important et me plongeaient dans des sommeils chimiques superficiels. Je craignais la toxicité de ces pilules du diable et tentais, sans grand succès, de ne pas les ingurgiter. Les infirmières étaient trop connaisseuses pour se laisser bernier par les ruses simplettes que j'étais capable d'inventer. Inscrit sur leur liste noire après quelques tentatives, je fus l'objet d'une surveillance étroite sur ce point. J'étais presque gavé sans égards.

Même la bibliothèque ambulante – quelques livres abimés sur un chariot – ne put me distraire. Je n'eus envie de rien parmi les romans policiers américains ou les petits romans rabougris des écrivains français et laissai repartir la préposée sans lui avoir fait honneur. De même, quand on me proposa d'installer la télévision, je refusai par peur de me polluer l'esprit après que la drogue légale eut détruit mon corps. La seule chose que je fis consista à écrire à mon notaire pour qu'il me prévînt s'il lisait d'autres articles sur moi ou sur Rodolphe.

Maître Charlydal était un grand lecteur de journaux. Sa charge et sa vie de famille, dont j'ignorais tout, lui laissaient le temps de ces lectures inutiles. Il devait être un homme de son temps, ému par l'actualité climatique, indigné par les propos du Pape, effrayé par les bandes de délinquants immigrés, intéressé par les controverses politiques et les débats sur l'Union européenne, mais au final soucieux surtout de ses affaires et incapable de reporter son émotion de lecteur quand il s'agissait de gagner quelques sous à la rédaction d'un injuste contrat de mariage, d'un testament jaloux ou d'un cruel viager tel que celui qui m'avait permis de m'installer sur l'île. Indigné pour ailleurs, cynique pour ici. Il fallait pourtant que je ménageasse ce médiocre, car il était le seul point d'appui sur lequel je pourrais fonder la riposte que je voulais terrible.

Le plus urgent pour moi était cependant de me purifier, de retourner chez moi, sur l'île, subir une cure de désintoxication médicamenteuse et retrouver dans la création un peu de la spiritualité qui seule pouvait faire de moi un homme véritable. J'étais si pressé qu'avant même de recevoir l'argent je me renseignai dans le hall sur les horaires des trains et élaborai mon trajet avec toutes ses correspondances. Chez un être aussi peu pratique que moi, cette préparation était la preuve incontestable de mon besoin vital de mer et de solitude.

J'avais également récupéré mes « effets personnels », sommairement nettoyés dans le lavabo, et ma canne. Celle-ci ne portait aucune marque ni des violences que j'avais commises ni



de la randonnée hasardeuse qui avait suivi. Sacrée épée de mousquetaire par Rose Temps, pourrais-je encore apprécier sa rusticité et voir dans ses formes un talisman vers l'éternel sentiment de puissance artistique ? J'avais aussi retrouvé mes bagues, ôtées d'abord par les médecins pour faciliter les soins et nettoyer mes terreuses et sanglantes mains. J'avais quitté l'île avec ma « bague d'Azincourt » et un autre anneau d'or jaune, large de quinze millimètres, pur de toute gravure, et que je portais à l'auriculaire droit. Cet anneau m'avait été offert par Rodolphe en signe d'amitié et lui-même l'avait tenu d'un de ses amants que je l'avais aidé à quitter. Il était donc, déjà bien avant la trahison de Rodolphe, marqué du sceau d'infamie.

Ce fut dans une splendeur guenilleuse dont j'avais le secret que je quittai l'hôpital, la minute qui suivit la réception de mon mandat, sans même demander l'avis du médecin ni prévenir l'infirmière. J'allai au bureau de poste du hall, récupérai l'argent moins la somme honteuse que préleva le préposé pour le service rendu et sortis après avoir jeté un regard hautain aux malades effrayés par ma silhouette de clochard magnifique. Je pris un taxi qui me conduisit à la gare, achetai un billet pour la Bretagne, fit le trajet sans un mot – les médicaments et l'impatience de rejoindre l'île m'empêchaient de m'énerver –, repris un taxi et arrivai juste à temps pour embarquer sur la barcasse de la fin de journée.

Le trajet maritime, au milieu des scolaires et des iliens inquiets de me revoir, se passa bien, car j'étais vraiment assommé par les jours passés à l'hôpital. Je rendis même son salut au maire, présent dans la navette, qui n'avait pu s'empêcher de venir me voir et de me poser trois questions indiscrètes. Je ne sentis pas les mouvements du bateau, moins balloté qu'à l'aller, et pus profiter de ce contact indirect avec Neptune, appréhendant pourtant le face-à-face à venir où pouvait m'être reprochée par Lui ma grande naïveté.

Enfin nous accostâmes et je me précipitai sur l'île, courus vers ma maison et me roulai dans l'herbe, face à la mer calme. Il faisait beau, l'océan ne grondait pas ; je ne profitai donc pas de mon spectacle rugissant préféré, mais je restai dans une manière d'extase tranquille pendant au moins une heure, joyeux de me savoir revenu et oubliant un temps la colère écarlate que le souvenir des jours passés sur le continent entretenait dans mon cœur.

## VII

Une lettre de Rodolphe m'attendait chez moi. Il m'écrivait qu'il était désolé de la façon dont les choses avaient tourné, qu'il espérait que j'étais bien rentré car il n'avait pas réussi à me rattraper ni à me retrouver après ma fuite précipitée, qu'il avait réussi à calmer les Faudieu, des braves gens en réalité qui voulaient bien tout oublier et qui, au contraire, s'inquiétaient pour moi.

Rodolphe continuait donc de me manipuler, en faisant le pari que je n'avais pas lu l'article de *Libération* – pari peu risqué car il connaissait ma haine pour la presse et ignorait que j'entretenais des rapports avec mon notaire. De surcroît, il le faisait en essayant de plaisanter ou de faire du style, comme à son habitude, mais de la position de vérité depuis laquelle je les lisais, ces pointes suintaient le boniment snob des marchands de verroterie. Si seulement j'avais eu son impertinente tête d'ange châtain à portée de canne, j'aurais fait un chef d'œuvre de défiguration. Avec mes maigres moyens, je n'avais pas le luxe d'une grande variété de tortures, mais si Rodolphe avait été attaché devant moi, à ma merci, je lui aurais fait subir ce que j'appelais, gamin, un « sourire skinhead ». Il s'agissait d'une légende que se racontaient les gosses en classes primaires, à l'époque où le souvenir des bandes à moto et la crainte des squats dans les bunkers du mur de l'Atlantique étaient encore vivaces : avec mon poignard, j'aurais entamé sur un centimètre chaque joue de Rodolphe, à partir des commissures des lèvres ; puis je lui aurais planté le poignard dans la main ou dans la cuisse, ou alors je lui aurais donné un coup de poing violent dans l'abdomen, de sorte qu'en criant de douleur les entailles faciales se seraient prolongées jusqu'aux oreilles.

Ensuite je lui aurais cassé le nez, d'un coup bien ajusté de pommeau de canne, puis son menton, sa mâchoire et ses arcades sourcilières. Après avoir abimé pour toujours sa tête trop parfaite, j'aurais piqué ses flancs avec la pointe de ma canne, sillonnant les chairs de plaies douloureuses, avant de frapper ces mêmes flancs avec mes genoux, à en briser une ou deux côtes. J'aurais aussi percé ses pieds, aux endroits que les Christ en croix jansénistes indiquent, en me laissant tomber de tout mon poids sur ma canne aiguisée. Enfin, j'aurais mêlé sa lettre infâme à son sang et la lui aurais enfournée de force, enfonçant mes doigts jusqu'à sa glotte à travers sa gueule béante et dégoulinante de sang impur.

Mais Rodolphe n'était pas là, et ce fut sur la dizaine de toiles vierges qui me restait que je passai ma rage sadique. Sur l'herbe devant chez moi, j'en fis un grand amoncellement de débris, me coupant, rouvrant mes plaies, me cognant les jambes et la tête, puis je l'aspergeai d'alcool et y mis le feu, avec la même énergie que s'il s'était agi du bûcher de Rodolphe l'hérétique, sorcier des âmes contemporaines.

Ce sacrifice superficiel, que j'aurais aimé voir s'incarner par le biais d'un sortilège vaudou, je l'offris tout de même à mon maître retrouvé, pour lequel je prononçai cette prière : « O Neptune, j'aurais voulu t'offrir l'incandescence d'une chair réelle, celle d'un idolâtre poudré et retors. Puisse ce feu purifier ma maison en réduisant en fumée et en cendres ces objets impies, cadeaux de mains coupables, et qui auraient pu servir à te rendre un hommage sacrilège, souillé, dévoyé, indigne de toi, dieu puissant déjà harcelé par les hommes cupides et prétentieux. Ordonne ! Et ton serviteur trompé mais coupable s'immolera dans ces flammes. » En

prononçant ces paroles, je repris la lettre de Rodolphe, la mêlai au sang qui coulait d'une de mes plaies à la cuisse et la jetai dans le bûcher improvisé.

Le feu et la fumée avaient attiré le facteur qui faisait sa tournée non loin de là. Me voyant agenouillé devant les flammes, les bras levés vers le ciel, moulinant furieusement ma canne et criant d'hermétiques incantations antiques, il se mit à courir, me ceintura et m'éloigna comme il put du feu qui menaçait de me brûler les chairs. Au lieu de remercier le facteur, je fus pris d'une transe furibarde qui l'obligea à me lâcher et à reculer. Je demeurai assis sans bouger. Le facteur vociféra :

– Vous êtes fou ou quoi ? Vous voulez mettre le feu à l'île ? Il faut vous soigner ou vous enfermer, sacredieu !

– Et comment voulez-vous que je mette le feu à l'île ? répondis-je. Tout est humide, les chemins boueux sont des coupe-feux naturels et il n'y a pas de buissons.

– Vous êtes malade, c'est tout. Tenez, j'ai une lettre d'Honfleur pour vous : vous voulez que je vous la donne, que je vous en fasse un pansement ou que je la mette au feu directement ?

– Au feu, au feu ! hurlai-je, la démente reprenant un peu de ses droits sur mon esprit.

Effrayé, le facteur recula, laissa tomber la lettre et s'enfuit en courant. Je pris la lettre et la mis au feu sans même regarder l'enveloppe. Puis je rentrai dans ma maison, fermai exceptionnellement la porte à clef, fermai tous les volets et restai assis au milieu de mon atelier, la canne à la main, prêt à repousser tout nouvel assaut.

Mon bûcher symbolique ne mit pas le feu à toute l'île, non seulement parce que la flore bretonne ne brûlait pas facilement mais également parce qu'il se mit à pleuvoir : le grisâtre habituel reprenait sa place légitime. Je restai longtemps à écouter ces murmures du ciel, jusqu'à ce que je fusse dérangé par un vif coup de sonnette.

– Dartigny, ouvrez, c'est le maire. Vous allez bien ? Je voudrais vous parler. J'ai vu le feu, j'ai cru qu'il était arrivé malheur, mais le facteur m'a raconté ce qu'il s'est passé. Je voudrais savoir si ça va.

J'imaginai bien l'édile, le facteur et peut-être quelques badauds du village assemblés derrière la porte, sous la pluie, pour affronter la bête. Je n'avais aucune envie de voir ces trognes imbéciles ni d'entendre leur petite morale, leur moralette, sur ce qui est bien ou mal. Cependant si je ne parlais pas ces âmes simples concluraient rapidement au suicide et enfonceraient ma porte. Je répondis pour les chasser, sans bouger de ma place :

– Ça va, ça va, je suis juste très fatigué et j'ai besoin de repos. J'ai brûlé quelques vieilles affaires inutiles dont je ne me servais plus. Pardon à Labrase si je lui ai fait peur.

– Vous êtes sûr que vous n'avez besoin de rien ? répondit la voix du maire. On peut faire venir le médecin si vous voulez.

– Ça va, je vous dis, j'ai juste besoin de calme et de repos. Au revoir.

– On n'est pas les seuls à s'inquiéter de votre sort, Dartigny. Un certain Rodolphe de Bachelier m'a appelé aujourd'hui pour me demander si vous étiez rentré sur l'île. Vous ne voulez pas que je lui dise de venir vous aider ? Il m'a donné son numéro.

À ces mots je lançai ma canne contre la porte, toujours sans bouger de ma place. Il y eut un grand bruit qui résonna fortement dans la pièce vide et qui dut impressionner les villageois.

– Vous êtes sûr que ça va ? demanda de nouveau le maire.

– Oui, ça va, allez-vous en. Au revoir.

– Bon, ben si c'est ce que vous voulez... Au revoir, Dartigny, et bonne soirée, soignez-vous bien.

– Je ne suis pas malade, laissez-moi tranquille, je suis juste fatigué.

Le maire et sa suite s'éloignèrent. Je montai à l'étage et m'endormis tout habillé, comme un veilleur capable de se réveiller et de se battre à la première alerte.

Les semaines qui suivirent ressemblèrent aux semaines estivales quand les touristes débarquaient : je vécus tous volets fermés, sortis à peine, de bon matin, pour faire les quelques

courses nécessaires à la ferme et, parfois, au village. Ne voyant plus la mer que rarement, mon âme, déjà tranquillisée par les médicaments pris à l'hôpital, se desséchait. J'étais donc incapable de créer, inhibé de surcroît par les lettres que Rodolphe, impitoyable, m'envoyait chaque semaine.

Je ne lisais pas la lettre hebdomadaire de Rodolphe à chaque fois. Au début, je l'avais détruite systématiquement. Puis j'en ouvris une sur trois, une sur quatre, une sur deux, selon mon humeur. Le contenu était toujours de même teneur. Rodolphe me demandait si je me remettais et continuait de me décrire sa vie quotidienne avec esprit. Il occultait soigneusement la partie marchande de notre aventure, qui devait fort l'occuper alors, et faisait comme s'il ne s'était rien passé de très grave.

Incidemment, par de légers glissements que la discontinuité de ma lecture épistolaire me permettait de remarquer, Rodolphe s'inquiétait de mon travail artistique. Alors qu'il savait quelle spiritualité m'était nécessaire pour créer une toile que je daignasse laisser en vie, il faisait mine d'imaginer que je pouvais, sur simple déclaration administrative, reprendre mes pigments et les écraser en une œuvre sublime. Il ne me croyait donc pas sincère et comme tant d'autres se laissait prendre au piège de l'apparente facilité d'exécution, de l'apparente absence de savoir-faire. Mes toiles étaient bien plus que des objets aisément peinturlurés, elles étaient les cendres de cités de Pompéï fantasmées, les résidus d'une extraordinaire réaction mystique que le commun des mortels, enraciné dans la terre fécale de leur existence rabougrie, ne pouvait imaginer.

Je soupçonnais Rodolphe de me faire espionner et d'utiliser les services du maire ou du facteur pour connaître l'avancement de mes travaux artistiques. Il me semblait que ses lettres trahissaient l'inquiétude de me savoir sans matériel, détail qu'il ne pouvait tenir que d'un habitant de l'île. Le facteur profitant toujours des lettres de Rodolphe pour tenter de s'introduire chez moi et espionner mon atelier, peut-être avait-il mis au point cette livraison hebdomadaire, afin de conserver un prétexte à sa curiosité.

Le facteur Labrase était un Breton pur souche, néanmoins il avait physiquement quelque chose d'un Vénitien de la Renaissance. Pour parfaire la ressemblance, il aurait dû aiguiser sa moustache, trop touffue pour être contemporaine des Doges, échanger son uniforme de postier et troquer sa casquette crasseuse de marinier contre les vêtements sophistiqués de la noblesse italienne d'époque. Il était grand, élancé et les traits de son visage avaient une finesse certaine, marquée par de longs traits saillants qui dessinaient la mâchoire. Ses mains, épargnées des rudes travaux maritimes ou agricoles, étaient soignées et fines. Enfin, ses yeux étaient parfaitement symétriques, réguliers, perçants et plus clairs que les yeux des autres habitants de l'île. Il en était d'ailleurs le bellâtre et du haut de sa trentaine d'années pas encore consommée avait tous les succès locaux lors des petites fêtes du village. Il en tirait une insupportable arrogance donjuaniste que son mariage, qui tardait mais qui était irrémédiable, entamerait à peine.

Ce grand escogriffe se livrait donc, pensais-je sans pouvoir le prouver, à un espionnage en règle dont j'étais la dupe. Cette paranoïa – ou cette lucidité – prenait sa source dans les médicaments qu'on m'avait forcés à prendre : mon esprit, tranquilisé de force, voulait se révolter, organiser la résistance et commençait donc par se méfier de tout.

Pour accélérer la purification physique, je buvais d'importantes quantités d'eau, au moins dix litres par jour, et quelques litres d'alcool par semaine. C'était purement psychologique car il était évident que les produits chimiques ingurgités à l'hôpital étaient totalement assimilés ou éliminés depuis longtemps, mais cette astreinte faisait partie de la thérapie que j'avais voulu m'imposer. Je n'avais pas non plus rouvert mes volets et je passais beaucoup de temps éveillé assis à ne rien faire d'autre que boire dans la pénombre.

Je me fournissais toujours en alcool chez mes deux voisins éleveurs, dédaignant les vins, bières et autres boissons normalisées que proposaient la supérette et le bistrot de l'île. En dehors des infiltrations et des commérages du facteur, mes contacts réguliers avec les deux frè-

res étaient mes seuls moments sociaux. Nous conversions peu, parfois pas du tout, et je me contentais d'échanger quelques billets contre six bouteilles de leur gnôle interdite et un peu de rustre nourriture. Pourtant, à travers ces courtes visites je percevais la tristesse de ces existences perdues. Les lamentations que j'aurais pu entendre de leurs bouches, et que jamais ils ne prononçaient, je les formulais pour eux dans mon esprit. J'en étais angoissé à leur place, voyant peut-être mieux qu'eux les conséquences civilisationnelles de l'extinction programmée de leur race. Ces moments provoquaient les seules réminiscences d'une rage désormais contenue par les litres d'eau quotidiens – qui me paralysaient l'estomac – et la flavescence de mon existence assombrie.

C'était la grande nouveauté : depuis mon autodafé, j'étais parfaitement calme. Malgré l'espionnage supposé du facteur, malgré les lettres perfides de Rodolphe, malgré la tristesse des éleveurs, malgré la splendeur des éléments naturels, pluvieux sans discontinuité, malgré l'alcool, je n'avais plus connu de colère supérieure, de crise mystique ou de rêve extatique. Je n'allais pas jusqu'à tomber dans la compassion pour mes semblables mais mes envies de génocide étaient moindres. Le temps des blessures, de la guerre, des croisades me semblait loin et presque de la vie d'un autre. Par corollaire, je n'avais plus un souffle de création en moi, Neptune ne me parlait plus du tout. Mes journées comme mes nuits s'écoulaient calmement, sans jamais être ébranlées par le puissant souffle symbolique né de mes contemplations océanes car j'étais comme stérilisé par les lettres de Rodolphe et par mes règles de purification. Le pire était que je ne savais pas déterminer si cet état de mélancolie douceuse me rendait plus ou moins heureux en vérité que l'existence d'âme damnée qui m'avait permis de bâtir, avant de le détruire, mon grand œuvre.

Aimais-je être artiste ? Je n'en étais pas vraiment certain, d'autant que le prix à payer pour une hypothétique révolution esthétique, vouée à la récupération bourgeoise et publicitaire quoi qu'il arrivât, était élevé. Je n'aimais donc pas, au sens commun, créer, mais je ne voyais pas comment je pouvais vivre dignement autrement qu'en essayant l'insoumission. Il ne fallait pas que les générations futures pussent dire que rien, alors que la civilisation tombait dans une régression pas même accompagnée des splendeurs d'une décadence, n'avait été tenté. C'était le rôle de l'avant-garde et je ne désespérais pas qu'ailleurs en France, en Europe peut-être, d'autres résistances microscopiques fomentaient localement contre le grand capital artistique et les valets de l'impérialisme culturel. Hélas, à chaque fois qu'un de ces foyers atteignait une audience plus large que les cercles de la liberté, la grande machine se mettait en branle et achetait à vil prix – par les flatteries ou les emplois protégés – les âmes qu'elle faisait vider de leur vérité, en un sadisme répugnant, par leurs propres détenteurs, perdus dès lors à jamais pour l'insoumission véritable. Le système gardait le décor de barricades, toujours vendeur, et transformait les jeunes premiers talentueux et sincères en inoffensifs histrions, vautés dans l'or sans amertume de la cour de Saba.

Pour l'heure, j'étais moi aussi inoffensif. Au bout de la ligne tenue par Rodolphe je ne frétilais même plus. Les paysages extraordinairement poétiques se brisaient sur les murs en acier désormais élevés autour de mon âme et n'aiguillaient plus mes démons intérieurs. Étrangement, je ne souffrais même pas de cette impuissance car je ne percevais pas l'ennui ni l'inutilité d'une existence passée dans le noir, assis sur une chaise à boire de l'eau. J'étais un ermite sans dieu et sans spiritualité, un ascète à rebours. Quant à l'alcool, qui m'avait si souvent permis d'entamer la conversation divine, il n'était plus qu'un liquide anodin tout juste bon à réchauffer mes viscères et à distraire mon palais de la fadeur de l'eau.

Chaque semaine m'apportait implacablement une lettre de Rodolphe. Celles que j'ouvrais avaient le ton et la forme des lettres que j'avais toujours reçues de lui, avant l'épisode Faudieu. De son point de vue et malgré mon absence de réponse, nos relations avaient donc repris leur cours normal, à la différence que je ne lui livrais plus de toile. Le vrai sujet de ses lettres était clairement, après quelques entrechats stylistiques, mon état de création. Un mot mensonger de

moi affirmant, pour le faire patienter indéfiniment, que je vivais une intense période pré-mystique aurait pu être une petite vengeance. Une description plus sincère de ma situation l'aurait peut-être financièrement désespéré, mais je ne me sentais pas le courage ni l'envie d'envoyer à ce félon le moindre message. Je voulais le traiter avec mépris, même si ce silence, habituel depuis longtemps dans nos relations, ne devait pas lui sembler atrocement glacial.

Je n'avais pas eu de nouvelles de mon notaire depuis mon retour sur l'île, en dehors des réguliers courriers administratifs et des mandats, jusqu'au jour où je reçus de sa part une grande enveloppe contenant quelques feuillets de *Libération* et ces mots, écrits sur une carte professionnelle de l'étude : « Comme convenu, vous trouverez ci-joint un nouvel épisode pouvant vous intéresser. » Je dépliai la l'extrait du journal et vis un article d'une page entière, moins la publicité et une grande photographie. Sur cette dernière posaient Rodolphe et un inconnu tenant un panneau singulier, découpé en forme d'homme stylisé, comme sur les toiettes publiques, et sérigraphié de l'encadré suivant, de très bon goût :

<p>JE HAIS LES YOUPINS          JE HAIS LES NEGRES          JE HAIS LES NIAKS          JE HAIS AUSSI LES BLANCS          JE HAIS LES HOMMES          JE N'AIME QUE MOI</p>
--

*Libération* avait titré l'article, écrit de nouveau par Rose Temps : « Le scandale comme médium ». La journaliste revenait sur mon cas et le liait à celui-ci, non seulement parce que l'auteur de cette œuvre grotesque était un autre poulain de Rodolphe mais aussi parce que ce « vernissage » saluait la sortie du livre regroupant les photographies volées de mes exploits. Ainsi le scandale, ou supposé tel, était-il une école artistique contemporaine et il suffisait de comparaitre pour incitation à la haine raciale, chose facile et donnée à tout le monde, pour rejoindre une manière de club de parias dont la plupart cotisait aux mondanités. Pour ma part, je n'aurais jamais pu faire cela, non parce que j'aimais l'humanité, non parce que j'aimais les Youpins, les Nègres, les Niaks mais parce que ces petites provocations ridicules n'étaient tout simplement pas artistiques. Du point de vue de l'Art, la réaction et le racisme comme créneaux médiatiques étaient aussi détestables que le progressisme et l'antiracisme.

Il se trouvait que ma propre insoumission – insoumission véritable et supérieure – pouvait prendre de temps à autre le vocabulaire du racisme ou de l'antisémitisme, et je l'assumais. Mais c'était parce qu'il était l'expression d'une résistance au système totalitaire qui, pour des raisons de circonstances historiques, prenait la figure de l'antiracisme despotique. Si j'avais été Allemand sous Hitler, il était probable que j'eusse été philosémite. Les courbés contemporains l'étaient non par conviction philanthropique, mais par bêtise ou par intérêt. Ils auraient été, je le savais, c'était mon intime conviction, anti-Juifs sous Hitler, anti-Noirs sous Roosevelt, anti-tout, pourvu que ce fût la volonté de l'air du temps et du prince. Ils étaient maintenant anti-racistes, à condition que les réunions de cellule se fissent dans un appartement haussmannien d'un quartier débarrassé de toute racaille.

Le nouveau camarade de Rodolphe me semblait donc pathétique. L'œuvre en elle-même – fâcheusement intitulée *Dartigny* ! – était de très pauvre facture, tout juste bouclier artistique contre des attaques judiciaires trop lourdes. Car la figure de l'artiste, à mesure qu'elle descendait dans la trivialité, montait dans l'esprit du grand public vers les sphères intouchables de la néo-religion de l'Art contemporain. Moins l'artiste était spirituel, plus il se déclarait chaman, ou guide, ou prêtre d'un dogme que ni la critique populacière de bon sens, ni les juges terrifiés à l'idée de condamner Voltaire ou Flaubert, ne pouvaient atteindre.

Le reportage de *Libération* m'apprit que Gilles de Saint-Vareste, le nouveau poulain de l'écurie de Rodolphe, avait contacté ce dernier à la suite de l'article consacré à mes frasques. Dans un style crapuleux, il sous-entendait qu'après une première rencontre les deux hommes étaient devenus amants. Il fallait admettre que sur la photographie d'illustration de l'article, le jeune Saint-Vareste avait belle allure malgré sa petite taille. La particularité principale de son visage était la fine moustache qui habillait sa lèvre supérieure. Sa figure assez mince, oblongue, très pâle, était surmontée d'une chevelure châtain impeccablement peignée, avec une raie sur le côté et du gel comme dans les années trente. Il portait une chemise dont le col, lourdement amidonné, était rond et une petite cravate aux motifs indéfinissables sourdait de ce col étonnant. Enfin, le léger cintrage du costume faisait de ce petit bonhomme un élégant modèle d'anachronisme.

Quant à Rodolphe, il était impeccable et suprêmement élégant, comme à son habitude, mais paraissait soudain bien lisse à côté de Saint-Vareste. La haute sophistication de ce dernier passait aussi dans le sourire, cruel et enfantin à la fois, qu'il présentait au photographe. Il avait l'air de jouer comme un gamin, et c'était une impertinence que je lui reconnaissais, moi qui ne savais être que sinistre. Son mauvais goût bousculerait quelques personnalités de l'établissement, et une poignée d'avocats prestigieux, beaucoup d'hommes politiques, tous les présidents-rentiers des machines à gaz associatives. Toutes ces crapules se draperaient dans une dignité de boulevard et se casseraient le nez sur ce sourire diabolique, le même que Jacques Vergès esquissait quand il racontait un de ses mauvais coups à des journalistes désarmés. Cependant, tous mes ennemis idéologiques pourraient se dresser contre le petit Gilles de Saint-Vareste, cela ne me ferait pas l'estimer et encore moins apprécier son Art minuscule, publicitaire et logotique. C'était galvauder l'Art véritable, c'était le trahir tout autant que les rentiers en cour, que de prétendre qu'un gag politique ou provocateur pouvait être une œuvre.

J'étais cité à plusieurs reprises dans l'article. D'abord comme déclencheur de la rencontre entre Saint-Vareste et Rodolphe – ils s'étaient en plus chargés tous les deux de faire éditer ma « performance » –, puis deux ou trois fois comme inspirateur indirect de l'œuvre scandaleuse. Gilles de Saint-Vareste faisait de moi le maître d'une communauté artistique nouvelle, belliqueuse et vengeresse. Je percevais nettement la main de Rodolphe derrière tout cela, car Saint-Vareste ne connaissait de moi que ce que le maigre article de *Libération* avait raconté quelques mois plus tôt, c'est-à-dire peu de choses sinon que j'avais détruit violemment quelques-unes de mes œuvres. Je n'avais jamais écrit de manifeste, n'avais jamais engagé d'apprenti dans mon atelier et au mot « école » ou, pour faire moderne, « communauté artistique », j'aurais cherché un exil encore plus solitaire. Cet article dans lequel pérorait Saint-Vareste n'était donc qu'un simple « coup » de Rodolphe. J'imaginai même que le petit moustachu ne fût que la marionnette de mon ancien ami, un intermittent du spectacle manipulé par celui qui était le véritable auteur de ce que je ne me résolvais pas à appeler une œuvre.

Avec le courrier du notaire, j'avais aussi reçu la lettre hebdomadaire de Rodolphe. Je l'ouvris, curieux pour une fois de savoir ce qu'elle contenait. La lettre était aussi brillante et insipide que d'habitude. Aucune mention à Saint-Vareste, aucune mention à l'article de *Libération*, aucune mention au livre d'art, qui se vendrait sur et derrière mon dos, n'étaient contenues dans cette lettre. En revanche, Rodolphe me demandait encore une fois de reprendre contact avec lui dès que j'aurais besoin de matériel – il n'oubliait sans doute pas la scène de feu de joie que lui avait racontée son « espion » insulaire – ou dès que j'aurais une toile à lui envoyer. Il me faisait remarquer que ma « stérilité » durait plus longtemps qu'à l'accoutumée – c'est-à-dire avant l'épisode Faudieu – et s'en inquiétait. Il utilisait le mot « stérilité » sciemment, connaissant mes colères contre les artistes « stériles ». Cependant il commettait un contresens car pour moi, un artiste « stérile » n'était pas un Raphaël ou un Michel-Ange reprenant son souffle un instant. C'étaient les sculpteurs de vide, les peintres du néant, les signataires de pétition, tous ceux qui croyaient créer alors qu'ils ne faisaient au mieux que gâcher de la ma-

tière. Les stériles, c'étaient ceux qui faisaient du social ou du sociétal dans leurs œuvres, là où il fallait faire de la métaphysique. De Saint-Varest ou de moi, c'était donc le premier qui était stérile. Moi, j'étais juste dans une phase d'attente – qui durerait peut-être l'éternité, qu'importait – et je refusais de tirer à la ligne pour maquiller une fausse œuvre en vérité artistique.

Rodolphe avait raison sur un point. Je n'avais rien produit depuis plusieurs mois. Petit à petit cependant, je me remettais de mon séjour sur le continent. Deux jours avant de recevoir la lettre du notaire, j'avais arrêté de boire tant d'eau par jour. J'avais entrouvert les volets, repris la lecture d'un de mes livres – les *Écrits sur l'Art* de Huysmans – et réduit le temps passé sur ma chaise à méditer « en blanc ». Je reprenais goût à l'île, à sa terre, à son vent, à sa mer. Neptune s'était détourné de son serviteur incapable mais je sentais que l'expiation ne serait pas éternelle, que mon dieu-gardien reviendrait doucement, délicatement, m'aider à revivre, plus exactement me délivrer de l'agréable purgatoire – c'était là son piège – de l'assagissement.

Après la lecture des deux lettres, je sortis de la maison avec ma canne et allai directement vers la mer. Je m'assis dans l'herbe, à quelques centimètres du bord de la falaise qui plongeait directement dans l'océan. Même par beau temps, c'était un lieu écumant où les petites vagues entraient en résonance, prenaient de l'amplitude et se fracassaient sur les parois granitiques. Les claquements d'eau, accompagnés des cris de quelques oiseaux marins attirés par les poissons nombreux sous les remous, me berçaient. En fermant les yeux, j'eus la sensation d'être plongé tout entier dans ce liquide salé, onguent purificateur des âmes sensibles, et compris que la purge que j'avais faite en buvant des quantités d'eau invraisemblables était peu par rapport à ce bain imaginaire. Celui-ci vidait mon cerveau des caillots de médiocrité emmagasinés chez les Faudieu et le guérissait du cancer spirituel métastaté chez Rodolphe. Il manquait pourtant un électrochoc, pressentis-je, pour que je pusse reprendre la route artistique dont je m'étais écarté. Le bouclier sédimentaire qui protégeait mon âme des assauts de Neptune devait sauter sous un coup violent, sans cela mon fors intérieur préférerait la tranquillité d'une vie sans crises, même au prix d'une absence de création.

Je demurai longtemps assis au bord du vide, les yeux fermés et les cheveux, revenus à leur état de masse grasse et emmêlée, agités par les bourrasques humides et salées. Je fus interrompu par l'épouse d'un des deux éleveurs qui passait par là :

– Bonjour, monsieur Dartigny, comment allez-vous ?

– Je vais bien, merci madame. Et vous-même, vous vous promenez ?

– Oui et non, je recherche quelques plantes aromatiques. Vous êtes tout pâle, vous n'êtes pas malade au moins ?

– Non, ne vous inquiétez pas, lui répondis-je en souriant.

Elle était assez belle, cette paysanne lettrée, même si les travaux agricoles, comptables et domestiques lui laissaient peu de temps pour soigner son corps. J'aimais ce type d'honnêteté inattaquable, cette douceur polie par des années de ménage avec le malheur et la rudesse. Cette bribe de conversation était presque la première que j'avais avec cette femme. Lorsque j'allais à la ferme, elle et sa belle-sœur étaient la discrétion même. Dans cette demeure n'étaient pas encore entrées les revendications féministes, pourtant les deux femmes étaient plus heureuses et plus puissantes dans leur ménage que bien des modernistes qui grossissaient sur le continent le bataillon des droguées aux antidépresseurs.

Elle s'appelait Anne, comme beaucoup de Bretonnes, et était la deuxième d'une famille de quatre enfants. Ses frères et sœurs avaient tous quitté l'île et faisaient carrière dans l'industrie ou la finance. Leur père croyait à la science et à ses bienfaits : rien ne pouvait aller contre ce qu'il appelait le « sens du progrès ». Il n'avait pas vécu assez pour voir comment le progressisme avait conduit à la médiocrité la plus indéfendable, comment la Technique avait été domestiquée, popularisée, passant des grandes épopées aéronautiques aux téléphones portables et aux consoles de jeu. Il n'avait pas vécu assez pour constater comment le scientisme, soutenu surtout par des idéologues non scientifiques, inaptes même à comprendre les sciences élé-



mentaires, avait modelé les existences des gens modestes et avait asservi les peuples détournés de l'honnêteté d'un bon livre et des plaisirs sociaux simples. Conscientiser que nous vivions dans un univers modélisable par une  $k$ -variété pseudo-lipchitzienne intéressait moins que la dernière invention mineure leur permettant d'améliorer le réalisme de monstres virtuels. Ce brave père, perméable par naïveté à la propagande, en avait implicitement convaincu ses enfants de quitter l'île de leurs aïeux, de se déraciner volontairement pour transformer leurs ataviques capacités calculatoires en salaires mirobolants. Par réaction contre l'autorité paternelle, par intuition de vraie paysanne bretonne aussi, Anne était tombée amoureuse de l'obscurantiste éleveur de l'île, l'âme la plus hostile à la technologie agroalimentaire, celle à qui, finalement, l'Histoire sanitaire donna raison contre la gastronomie mondialisée. Elle s'occupait, avec sa belle-sœur, des comptes de l'exploitation et des démarches commerciales ou administratives. Plus maligne que les crasseuses diplômées de la malbouffe internationale, Anne avait réussi à se positionner sur le créneau du luxe alimentaire et fournissait les pseudo-grandes maisons de qualité.

Anne ne montrait pas qu'elle souffrait de la stérilité de son époux, et peut-être était-ce réellement le cas. Il n'était pas honteux qu'une femme ne souhaitât pas vivre cette maternité fantasmée partout. Était-elle moins heureuse sans descendance que nombre de femmes qui, après deux dizaines d'années de pilules et quelques avortements, découvraient un mode alternatif de consommation dans les boutiques de jouets et se faisaient faire un enfant médicalement assisté ? Était-elle moins heureuse que ces mères qui se rendaient compte après trente ans de privations qu'elles n'aimaient pas leurs enfants et que ceux-ci ne les aimaient pas ?

Pour l'heure, loin de ces considérations, je regardais Anne s'éloigner. Elle était vêtue simplement, d'une robe qui n'était pas exceptionnelle mais qu'elle portait admirablement. Ses cheveux châtain étaient sa grande force : ils retombaient en lentes boucles sur ses épaules et sur sa nuque, merveille de délicatesse. Cet être fragile en apparence, sophistiqué dans son genre naturel, intellectuellement supérieur à toutes les crapules de l'île et à son mari, vivait à l'ombre de ce dernier, rustre mais bon époux. Ce couple incertain avait trouvé le juste équilibre. S'il avait été contaminé par le nauséabond air du temps, lui aurait souhaité une femme qui ressemblât aux prostituées mises à l'honneur – ou qu'elle se comportât à défaut comme elles, jusque dans l'intimité – tandis qu'elle se serait enfuie de l'île avec le gérant d'une boutique de chaussures de sport ou avec n'importe quel crétin, pourvu qu'il ne fût pas un travailleur de la terre et trouvât John Galliano extraordinaire.

J'admire aussi cela sur l'île, sans fausse candeur. Il y avait quelques résistants sans le savoir à la mondialisation des idées et des comportements. Les paysages n'étaient pas intacts mais ils conservaient la force et la beauté de la pureté qu'on souillait difficilement. De même, malgré des dégâts déjà perceptibles, la population était insoumise par nature. La défaite généralisée de la pensée était certaine mais c'était à cet endroit précis, là où l'étendard félon flotterait en dernier, que le hasard m'avait conduit pour mener une retraite militante, prendre les armes et périr, inch'Allah, pour elles ou par elles.

## VIII

Je repris donc le goût des promenades. Je n'avais plus peur ni de moi, ni des habitants de l'île. Je ne redoutais plus de croiser le maire, non que j'eusse peur auparavant qu'il me fit des reproches ou voulût se venger de l'épisode de mon retour sur l'île, mais que j'eusse eu du mal à contrôler mes gestes et à épargner des coups de canne à ce Scapin. Il se trouva que cette rencontre au sommet, ce choc des titans, eut lieu dès le lendemain de l'arrivée de la lettre du notaire. Je faisais un tour complet de l'île, perdu encore dans le souvenir de la conversation honnête et de la démarche simple d'Anne, lorsque je vis le maire quitter le café dans lequel il se trouvait et se précipiter littéralement sur moi, autant que son embonpoint et son cœur gras-seux le lui permettaient. Il m'interpella :

– Dartigny, attendez !

J'eus le réflexe de faire face et de prendre ma canne à deux mains, comme si un dangereux chien me chargeait pesamment. Le maire, devant cette attitude belliqueuse, s'arrêta net et dit :

– Attendez, calmez-vous, je ne vous veux rien de mal.

Je repris une pose plus détendue. Le maire resta à bonne distance :

– Je n'ai pas osé vous déranger ce matin, car on ne vous voit plus en ce moment, mais puisque vous êtes là je voulais profiter de l'occasion. Voilà, on m'a encore appelé ce matin pour savoir comment vous joindre...

– Qui ça ? l'interrompis-je. Rodolphe de La Bachellerie ?

– Je ne pense pas, c'était une femme, mais je n'ai pas bien entendu son nom, répondit le maire. Elle s'est présentée comme étant journaliste, en tout cas.

– Quel journal ?

– Quelque chose comme « Art hebdo », mais vous savez, à part le *Télégramme*, je n'y connais pas grand-chose. Elle m'a demandé comment vous joindre parce qu'elle savait que vous habitez l'île. J'ai répondu que vous étiez bien un de mes administrés, si je puis dire, mais que vous n'aviez pas le téléphone et que vous n'aimiez pas trop les visites. Elle m'a dit que c'était pour une affaire importante et elle avait l'air très embarrassée. Si elle me rappelle, elle a dit qu'elle le ferait ce soir ou demain, qu'est-ce que je dis ? Vous voulez que je vienne vous chercher ?

– Dites-lui de venir sur l'île, ça devrait la calmer. Ces bêtes là quittent difficilement Paris. Elle ne vous a rien dit d'autre ?

– Non, elle m'a juste posé des questions sur vous, elle m'a demandé si je vous connaissais bien.

– Et alors ?

– C'est une étrangère, cette bonne femme, je n'allais pas lui raconter toutes nos histoires. Mais vous savez, vous devriez prendre le téléphone, parce que le week-end, quand la mairie est fermée et que la secrétaire est absente, il n'y a personne pour jouer les standardistes pour vous.

– Je ne vous ai pas demandé de prendre mes appels. Si vous voulez, vous pouvez leur rac-rocher au nez à tous.

– On voit bien que vous êtes égoïste, Dartigny. Si vous devenez célèbre et que toute la presse et *Paris-Match* appellent à la mairie, j'aurais beau jeu d'être désagréable à votre place. Ce serait une belle connerie pour le tourisme.

– Tandis que si je me laisse faire par tous ces cons, monsieur le Maire, on parlera de l'île et vous aurez encore plus de ploucs l'été. Peut-être même qu'on parlera de vous dans le journal et qu'on verra votre figure réjouie sur le papier glacé de votre cher *Paris-Match*. C'est à ça que vous rêvez, hein, monsieur le Maire, et peu importe que je sois piétiné par tous les salopards de la terre. C'est ça, hein ?

– On ne peut pas discuter avec vous, Dartigny, vous êtes fou. Eh bien je leur dirai comme vous m'avez dit, à ces journalistes. Je leur dirai de venir sur l'île et on verra comment vous vous débrouillerez. C'est facile d'insulter un pauvre petit maire qui veut améliorer la vie des gens, mais devant un reporter de Paris vous ferez moins le fier. Au revoir, bonne journée, monsieur la vedette. Bon Dieu de bon Dieu !

Le maire, pivoine, avait lancé ce dernier juron alors qu'il avait déjà commencé à s'éloigner. J'étais près de le poursuivre et de lui donner un violent coup de canne entre les omoplates, mais frapper un homme de dos était déshonorant, et c'était surtout faire trop de cas de ce personnage grotesque.

Quand je revins chez moi, mon état avait changé. Les événements que j'avais épongés en quelques jours se mêlèrent en une mixture psychologique énergisante : la vue d'Anne, l'article de *Libération*, la discussion avec le maire crapuleux, la lettre de Rodolphe et surtout, en ciment de ces briques, la vue et l'odeur de l'île. Fébrile, j'ouvris complètement les volets, j'ouvris même toutes les fenêtres de mon atelier. J'allai soudainement chercher dans un placard des pigments bleus et du solvant, je mélangeai à la hâte les ingrédients puis, en attendant que se formât la peinture, je bus à même le goulot de longues et dangereuses rasades d'alcool. Puis, après quelques dizaines de minutes passées à me cogner contre les murs, à me rouler sur le sol comme un animal et à boire encore et encore, je plongeai mes mains dans mon mélange pas encore prêt et, ne sachant où tracer les esquisses de ma rage profonde, me précipitai les deux poings en avant vers le mur blanc de l'atelier.

*Ô Poséidon*

*Prends pitié de ton serviteur désespéré*

*Baigne son cœur de ton souffle divin*

*Et écoute sa prière impie :*

*Prête l'oreille à ses paroles, perçois ses gémissements*

*Sois attentif à sa voix et à ses cris, mon roi et mon Dieu*

*Mais fais selon ta volonté, sers-toi de lui*

*Utilise-le comme il te plaira*

*Pour la gloire de ton nom oublié*

*Par ta bravoure, rends-moi justice*

*Car des étrangers m'ont attaqué*

*Et des tyrans en veulent à ma vie*

*Tu es mon seul appui : rends le mal à ceux qui m'espionnent*

*Par ta fidélité, extermine-les.*

*Détourne de moi les coups de mes ennemis*

*Seigneur, daigne me délivrer !*

*Seigneur, viens vite à mon aide !*

*Qu'ensemble ils rougissent de honte,*

*Ceux qui cherchent à m'ôter la vie !*

*Qu'ils soient déshonorés, ceux qui désirent mon malheur !*

*Qu'ils soient ravagés, talonnés par la honte.*

*Je suis pauvre et humilié, tu es mon aide et mon libérateur*

*Mon Dieu, ne tarde pas !*

J'étais à genoux pour chanter ce psaume à Neptune. Je frappai le mur de mes poings dégoulinants de peinture, je traçai avec mes doigts des figures que jamais je n'aurais tracées seul. Je replongeai souvent mes mains dans la pâte bleue et recommençai ma prière folle. Je cognai ma tête contre le mur, de plus en plus excité par les vapeurs de solvant, l'alcool et les blessures que je me faisais. J'étais agenouillé comme un Musulman, mais quand je baissais la tête ce n'était pas contre le moelleux d'un riche tapis de prière que ma face s'écrasait mais contre le mur dur et visqueux.

Ce fut ivre et assommé par ces coups que je tombai dans un cauchemar inédit. J'étais dans la galerie des glaces du château de Versailles, face à un miroir, habillé tout en noir : costume croisé, chemise, cravate, chaussures et même chaussettes. Je portais un feutre mou de rabbin et des lunettes fumées. Seuls deux boutons de manchette, noir et or, apportaient un peu de lumière à cette tenue loufoque et sombre car mes doigts étaient vierges de toute bague. Je me tenais immobile devant les glaces centenaires qui voyaient défiler impassibles le reflet de millions de visiteurs sinistres conduits là par des guides normalisés. Ma silhouette inquiétante se détachait sur les reflets du jardin à la française et je n'aurais été qu'une ombre anachronique si je n'avais perçu le léger mouvement de ma poitrine dans le miroir.

Après plusieurs minutes passées dans la contemplation silencieuse de ce moi déguisé et peigné, j'entendis dans la pièce située à l'extrémité de la galerie le premier mouvement du concerto pour piano n°1 de Chopin. Je m'y dirigeai, mais la musique s'arrêta. Je revins donc dans la galerie et tombai sur un petit personnage à haute perruque rousse, habillé Grand Siècle, qui me tournait le dos. En m'entendant, il se retourna et je reconnus la petite moustache de Saint-Vareste, puis son visage tout entier, sous le déguisement de Louis XIV. À quelle époque étions-nous ? Celle du lieu ? Celle de la musique qui avait fait couler ses notes élégantes dans la galerie ? Celle de Dartigny et de Saint-Vareste ? Toutes à la fois, aucune peut-être ?

Saint-Vareste, figé comme une poupée de cire, leva soudain la main droite très haut. À ce signal retentirent derrière moi des cris sauvages, à peine humains. « Chapeau bas ! » Je me retournai et vis près de cinquante courtisans poudrés, perruqués, habillés, décorés de rubans et de plaques gigantesques, me menacer de leurs poings ou de griffes métalliques. Saint-Vareste baissa le bras et à ce nouveau signe, la meute de chiens humanoïdes me saisit, lacéra mes vêtements, fit de mon chapeau une pluie de confettis, enfin me jeta littéralement dehors, à travers une fenêtre qui me coupa aux bras, à l'abdomen et aux jambes. D'une bourse énorme en velours vert et argent damassé, Saint-Vareste souriant sortit quelques piécettes d'or et les jeta en récompense à sa cour agenouillée.

Dehors, j'entendis de nouveau la musique. On la jouait depuis le parc, cette fois. Je me mis à chercher l'orchestre et le pianiste et parcourus les allées labyrinthiques du jardin. Dans chaque recoin, une scène de luxure se jouait. Des duchesses blanches batifolaient avec de jeunes pages, des valets musculeux honoraient les favorites royales, elles-mêmes anciennes filles de rien, les satyres s'offraient des servantes et tout ce beau monde trempait dans une abominable vérole et une horrible puanteur exhalée des luxueux vêtements entrouverts. Il était là, le génie de Louis le Grand, dans cet avilissement par le luxe et la débauche des anciens restes de la noblesse frondeuse, de l'aristocratie terrienne, jadis puissante et maîtresse chez elle.

Je ne m'attardai pas devant ces saynètes sordides car je cherchais toujours la source de la musique. Aucun couple n'interrompait sa vulgaire besogne pour me regarder, comme si la vue d'un homme du vingt-et-unième siècle en guenilles ne devait pas surprendre un courtisan du Roi Soleil dans son travail de soumission par la frivolité. Ce jardin était fait pour la fornication clandestine, du moins cachée. De la terrasse du château, en haut de l'escalier, on ne distinguait quasiment que la grande allée et les traverses offraient sciemment niches, recoins et bancs dissimulés, autant d'invitations aux amours interdites. Plus prosaïquement, ces recoins étaient aussi envahis de déjections car, en somme, en amour comme en besoins naturels, seul

le Roi disposait du confort de son riche intérieur. Les autres étaient, dans ces deux domaines essentiels surtout, réduits à l'état de bêtes dégoutantes parfumées, poudrées et perruquées.

Je quittai ces allées abjectes, repris les grandes artères du jardin, toujours en quête de la musique. Peu à peu le piano se faisait moins distinct et les notes devenaient des déformations dans l'espace de bruits d'eau. Je me dirigeai donc vers ces notes mouillées, vers ces éclaboussures que je préférais à tous les sons, même les plus sophistiqués et les plus civilisés. Je croisai un vieil homme qui sortait d'une allée. À son âge avancé, j'aurais penché pour un urineur plutôt que pour un fornicateur si je n'avais connu, dans certains cercles désenchantés, des vieillards priapiques. Je lui demandai d'où venait le bruit d'eau que nous entendions mais, après m'avoir regardé fixement dans les yeux, il haussa les épaules, ce qui fit trembler sa haute perruque bouclée de laquelle s'échappaient quelques fils blancs, et passa son chemin sans dire un mot.

J'avais des difficultés à déterminer l'origine du bruit que j'entendais, ce fut pourquoi je tentai une recherche méthodique en parcourant un par un les chemins du jardin. Je passai donc de la lumière des grandes allées majestueuses et royales à l'ombre des contre-allées et des recoins, toujours occupés par les besogneux du vice. Les statues aussi commençaient à s'animer et transformaient leurs postures néo-classiques en poses obscènes. Je m'arrêtai devant une Aphrodite et commençai à l'insulter :

– Comment, vous aussi, les statues gréco-latines, l'origine de notre civilisation, la base de notre art, vous êtes tombées dans le piège de ce Roi qui fera la grandeur de la France, certes, mais qui la ruinera et surtout qui l'érigera sur les cendres du passé que vous représentez ? Pour trois instants de vanité vous cédez tout et vous vous prosternez ! Je vous maudis, petites garces. Vous n'avez d'ailleurs jamais été que cela, vous, une petite vertu aux grands airs, le scandale du mystère et de la pseudo-grâce féminins. Je vous maudis pour l'éternité, symbole de pierre qui s'effrite, vouée aux graffitis malpolis d'Américains obèses.

La statue d'Aphrodite quitta sa pose explicite et m'assomma d'un vigoureux coup sur la tête.

Je repris connaissance dans la fontaine de Neptune. C'était d'elle que venait la musique liquide que j'avais entendue et cherchée. J'étais attaché devant un des jets secondaires : l'eau sous pression appuyait contre mes côtes et me tordait de douleur. À mes cris répondaient les ricanements des courtisans groupés autour du bassin : c'était la cruauté romaine recommencée, la régression des hautes civilisations étant toujours accompagnée d'un regain de sadisme anthropophage et de barbarie sexuelle sophistiquée. J'étais nu, à l'exception de la cravate noire qui tenait mon cou à la statue centrale du bassin.

Je levai les yeux vers la représentation dorée de Neptune. Elle demeurait inanimée. Comment eût-il pu en être autrement ? Dans ce bassin majestueux aux yeux des hommes mais minuscule au regard divin, enfermé dans ce cadavre de pierre et de métal, Poséidon restait coi. J'étais son serviteur inutile, son dernier fidèle, son compagnon de prison dans ce lieu terrien où l'eau avait été partout embassinée. Sous les lazzis d'une aristocratie veule et corrompue de vices par le génie tortionnaire d'un roi qui se pensait grand, qui se pensait dieu et qui ne fut pas loin de l'être, nous étions les protagonistes d'un spectacle de mort offert à une cour domestiquée. Louis XIV, égal du Soleil, se débarrassait d'un neptunien séide, le seul capable de descendre le Bourbon de son piédestal doré.

Les spectateurs s'abêtissaient progressivement : les uns prenaient des postures de loups, d'autres de singes. Le jet d'eau suppliciait mon pauvre dos, tordait ma colonne vertébrale et laminait mes côtes. J'essayais de me débattre mais je n'arrivais qu'à resserrer un peu plus les liens qui écorchaient mes poignets et mes chevilles. Régulièrement, des trombes d'eau tombaient sur ma tête, me forçant à quelques secondes d'apnée. La cour devenue ménagerie humanoïde se mit ensuite à me lancer, avec des cris grotesques, des cailloux et des pierres. Ni les loups ni les singes n'osaient cependant entrer dans le bassin et leurs lancers, à cette dis-

tance, étaient imprécis. Pourtant, j'avais parfois la douleur supplémentaire d'être blessé par l'un d'entre eux. J'hurlai :

*Ô Poséidon*

*Prends pitié de ton serviteur désespéré*

*Baigne son cœur de ton souffle divin*

*Et écoute sa prière impie.*

Je répétais en fermant les yeux :

*Ô Poséidon*

*Prends pitié de ton serviteur désespéré*

*Baigne son cœur de ton souffle divin*

*Et écoute sa prière impie.*

Je rouvris les yeux. Le bassin était sec, les jets arrêtés et la cour bestiale avait disparu. Saint-Varest, toujours grimé en Roi-Soleil, se tenait seul devant moi. Son visage se lissa lentement, ses yeux disparurent, ainsi que ses narines et sa bouche, de sorte qu'il ne resta bientôt sous la perruque qu'un visage vierge. Lorsque la figure fut totalement aplatie par cette mutation, la peau se métallisa en un instant, devint un miroir dans lequel je pus me regarder, larve enferrée que j'étais. Mes cheveux, sourcils et cils avaient disparu et à son tour mon visage commença à se lisser, mon nez à disparaître, ma bouche à s'aplatir et mes yeux, enfin, à se couvrir de chair. Bientôt je fus aveugle, sourd et muet, transformé moi aussi en un inerte miroir. Il n'y avait plus que ma pensée pour prier encore :

*Ô Poséidon*

*Prends pitié de ton serviteur désespéré*

*Baigne son cœur de ton souffle divin*

*Et écoute sa prière impie.*

Ce fut sur ces quelques vers psalmodiés dans mon âme que le cauchemar prit fin. J'ouvris les yeux et découvris sur le mur la plus terrible fresque que j'avais peinte jusqu'alors. Jamais je n'avais porté avec autant de force le regard de Poséidon. Tandis que mon esprit était emporté vers le Versailles cauchemardesque, mon corps avait été livré au fils d'Hadès qui en avait fait un instrument de gloire bleue. Je n'avais utilisé qu'une seule couleur, ce bleu formé à la hâte et incomplètement, mais l'inhomogénéité de la peinture avait introduit des nuances dans ma palette improvisée.

La grande œuvre abstraite que j'avais peinte en délirant représentait mieux que les milliers de vers homériques la majesté et la grandeur de l'océan si effrayant et tumultueux que les Antiques y avaient logé le plus noble et le plus libre de leurs dieux. Ma fresque incarnait à merveille cette liberté sans entrave. Là, des vagues de peinture plus sombre déferlaient en tourbillons ; ici, de grands aplats dont je ne m'expliquais pas la régularité – je n'avais utilisé que mes mains – dominaient de leur calme clarté ; là encore, les brassées désordonnées, vaguement hélicoïdales, formaient comme les deux pôles d'un champ magnétique irrégulier, le puits et la source d'un champ fluide perturbé et visqueux. Plus bas, mes cheveux avaient balayé le mur et avaient laissé des traces frisant parsemées de gouttes de sang échappées là par mon arcade sourcilière.

Ce fut donc devant ce tableau extraordinaire de force et de poésie que je me réveillai, allongé à la manière d'une victime sacrifiée sur l'autel d'une divinité sanguinaire. Enfin ! J'avais retrouvé mes tranches d'antan, j'avais de nouveau senti la poigne supérieure me prendre par le corps, m'arracher à la terre et me plonger dans les eaux glacées et merveilleuses de l'art véritable. J'avais enfin quitté le sanatorium où je m'étais débarrassé, pendant tant de temps, des impuretés qui m'interdisaient l'accès du temple suprême. J'avais quitté la vie tranquille, à défaut d'être bourgeoise, pour retrouver la nourriture, le poison salé de l'existence transcendante. Les jours passés dans le néant alourdi d'eau, sur ma chaise, et desquels je m'étais satisfait, étaient balayés par ces heures vécues pour partie dans un monde imaginaire, symbolique

et troublant, pour partie devant ce mur vierge, les bras dans la peinture, comme un martyr aux mains plongées volontairement dans l'acide ou la braise, par démonstration de la puissance d'amour du Dieu chrétien.

Mes mains et mes avant-bras étaient pétrifiés par la peinture séchée. Lorsque je les remuai, la peinture s'écailla, se fissura. J'avais des mains de vieillard bleu, parcourues de rides inhumaines. En les regardant, je voulais croire que mon corps entamait une mutation et que j'allais devenir un ange de la cour de Neptune, un ange bleu que l'air dessécherait et qui ne serait à son aise que dans l'eau salée de l'océan breton.

Le grand pot de peinture n'était pas vide et dégageait dans l'air de fortes vapeurs de solvant. Devant mon œuvre, j'étais donc comme un enfant de chœur en surplus, au pied d'un autel, enivré par les âcres fumigations d'encens consacrées au Christ-Roi. Ces vapeurs chimiques agressives me faisaient réellement tourner la tête et je parcourais, hébété par elles et encore sonné par les mutilations que je m'étais infligé, mon œuvre de haut en bas, sans me lasser. Cette extase dura plusieurs heures : il y eut un soir, il y eut un matin... Il y eut un deuxième soir, il y eut un deuxième matin, et j'étais encore à genoux, mon âme plongée dans le bleu métaphysique.

Tout se dissipa subitement lorsque retentit un « Dartigny ! » tonitruant à ma porte : aussitôt j'eus faim, soif et fus pris de nausée. « Dartigny ! » J'hésitai entre perdre connaissance ou tenter de me lever. Je voulus bouger mais j'avais de terribles crampes dans les mollets, privés d'irrigation sanguine pendant les longues heures agenouillées. Je m'allongeai donc sur le dos pour laisser mes jambes, avec de douloureux picotements, reprendre vie.

– Dartigny, vous êtes là ?

Je reconnus la voix du maire. Que me voulait cet animal ?

– Que me voulez-vous ? Je me repose, répondis-je de là où j'étais.

– Vous m'avez commandé de faire venir sur l'île les journalistes qui voulaient vous parler. Eh bien, en voici un que cela n'a pas rebuté.

– Vous êtes vraiment un imbécile...

– Et vous, Dartigny, un inconscient. Je vous l'avais dit que vous auriez à vous débrouiller. Moi je vous aide encore en faisant le médiateur, mais si vous m'insultez je vais me fâcher et vous faire interner chez les fous, là où est votre place, et peut-être que nous retrouverons un peu de paix dans le village.

– Votre paix, c'est la pax romana, la paix des collabos, camarade.

– Vous m'emmerdez, Dartigny, à toujours insulter. Vous êtes encore saoul.

– Je n'ai rien bu depuis deux jours, vous ne comprenez rien à rien.

Pris dans cette logique d'agressivité, j'attrapai ma canne, m'en servis pour me lever péniblement et titubai vers la porte. Lorsque je l'ouvris, je vis le maire et une petite bonne femme, blondasse légèrement grassouillette, qui se tenait à ses côtés. Les deux firent un pas en arrière et des yeux de condamnés à mort.

– Alors, dis-je au maire qui s'était soudainement tu, on veut voir la bête ?

– Dartigny, ça va ? Vous vous sentez bien ? répliqua le maire. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Cela fait longtemps que je n'ai pas été aussi bien, mais vous avez brisé le rêve dans lequel je me trouvais. Avec vous, la vie est un cauchemar.

– Ne recommencez pas à m'insulter, sinon, malgré votre état, je pourrais faire des choses.

– Et moi, je vous rosserai avec ma canne, comme je l'ai déjà fait et comme vous le méritez, répondis-je.

Le maire se tourna vers la jeune femme, qui avait encore reculé d'un pas.

– Je vous l'avais dit, il est fou. Il a le plus mauvais caractère du pays, et pourtant ici il y en a des têtes de cochon.

– Je suis l'honneur de l'île, monsieur le maire, et vous le savez bien. Je sauve ce que vous bradez, c'est pour cela que vous me détestez.

– Arrêtez de jouer les victimes, Dartigny. Vous avez pris la grosse tête avec votre argent et vos extravagances. Regardez-vous, vous êtes une épave ambulante, vous insultez les braves gens et pourtant nous continuons de vous accueillir, alors que vous êtes nouveau sur l'île et un trouble permanent à l'ordre public.

– Vos petits discours politiques ne m'auront pas, camarade. Vous pouvez bien habiller votre infamie et votre laideur de palabres humanistes, je ne vous donnerais pas quitus.

Le maire se tourna une nouvelle fois vers la femme.

– Je vous avais prévenue. Je vous laisse sinon nous allons nous battre. J'espère qu'il sera suffisamment galant pour ne pas vous frapper avec sa canne. Hein, Dartigny, la galanterie, vous savez ce que c'est ?

– Vous êtes vraiment un pourri, répondis-je au maire. Bon, vous voulez quoi, vous ? demandai-je à la petite blonde.

Elle devait avoir une trentaine d'années mais se vieillissait avec des lunettes à large monture noire. Elle était habillée comme une prostituée bohémienne, avec un large haut taupe et noir descendant à mi-cuisse, sans doute pour dissimuler ses formes, un grand collier de pacotille et un jean bleu légèrement évasé aux chevilles. Elle était un exemplaire typique de ces cohortes de femmes produites en masse par le quartier latin et Saint-Germain-des-Prés, façonnées physiquement et psychologiquement par des « coachs » gourous du pire et des émissions publicitaires de télévision « branchée ».

– Bonjour, commença-t-elle, je suis Sarah Gabaroché, je travaille pour *Art hebdo*. Je suis heureuse de vous rencontrer. Vous devez savoir pourquoi je suis là.

– Non, et je m'en fiche, lui répondis-je sèchement, sans la laisser entrer.

– Attendez, vous connaissez Rodolphe de La Bachelierie et Gilles de Saint-Varesté, non ?

– Peut-être. Et alors ?

– Alors vous savez qu'ils ont déclenché une polémique énorme avec *Dartigny*. Gilles a fait un panneau, appelé *Dartigny*, votre nom, qui fait polémique.

– Tout ça c'est du bruit inutile pour vendre du papier.

– Attendez, vous n'avez pas d'avis ? Ils passent leur temps à vous citer et vous vous n'avez rien à dire.

– Ce n'est pas mon problème. Je ne suis pas un parleur, je suis un artiste.

– Justement, à part l'album de votre performance qu'on voit partout maintenant, vos œuvres sont introuvables. Rodolphe m'a dit que vous avez tout détruit pour votre performance.

– Ce n'était pas une performance et ce n'est pas mon problème.

– Quels sont vos projets en ce moment, alors ? insista la journaliste.

– Je n'ai pas de projet.

– Et vous êtes couvert de peinture ? dit-elle en souriant.

– Je suis fatigué. Partez, allez-vous en.

– Montrez-moi au moins votre atelier et je m'en vais.

– Non.

Je lui fermai la porte au nez. Épuisé, je montai à l'étage et me glissai dans mon lit, peu soucieux de salir mes draps avec de la peinture et du sang. Je n'arrivai pas, malgré mon état, à trouver le sommeil, car la présence de cette Gabaroché sur l'île m'inquiétait, me perturbait. Une fouine, malgré son allure rigolote, voilà ce qu'elle était. Même le fait qu'elle fût d'un prestigieux magazine d'art ne me la faisait pas distinguer des autres journalistes, diffamateurs du *Canard enchaîné*, pleurnicheurs mondains du *Monde* ou ragoteurs de *Paris-Match*.

Soudain, après plusieurs minutes passées dans cet état incertain, j'eus une intuition. Je sortis du lit aussi rapidement que le pouvaient mes muscles ankylosés et descendis, plus exactement me laissai glisser dans les escaliers puis me jetai dans mon atelier en poussant de toutes mes



forces sur ma canne. J'avais eu raison de me méfier : Sarah Gabaroché était entrée – je n'avais pas plus fermé la porte que d'habitude – et elle prenait des photographies de ma fresque murale et de mon atelier. Surprise dans cette clandestine besogne, elle tenta de faire front :

– Écoutez, je suis désolée, je n'ai pas pu résister. C'est magnifique, ce que vous avez fait là, c'est formidable, pourquoi ne voulez-vous pas le montrer ?

Je ne répondis pas et me dirigeai vers elle, menaçant.

– Ça va, je m'en vais, je m'en vais, dit-elle légèrement angoissée.

Elle recula jusqu'à la grande fenêtre, n'arriva pas à l'ouvrir, tremblante de fièvre, puis, voyant que je me déplaçais avec difficulté, s'élança en m'esquivant vers la porte d'entrée. Je me jetai pour l'attraper mais je ne pus accrocher que son appareil photographique. Elle, malgré cette perte importante, ouvrit précipitamment la porte et sortit en courant. Je la suivis, en boitant des deux jambes. Pour faire disparaître les photographies, je fis un crochet vers le bord de mer et lançai l'appareil dans l'océan. Pendant ce temps, Sarah Gabaroché s'était dirigée vers le village, vers la mairie sans doute, et je pris moi aussi cette direction, en beuglant. Les retraités oisifs du bourg quittèrent leurs écrans de télévision et ouvrirent leurs fenêtres pour assister à ce spectacle qui pimentait leur vie monotone. Une jeune Parisienne blonde poursuivie par un clochard boiteux maculé de bleu, voilà qui n'était pas commun, même si j'avais déjà commis quelques scènes de ce genre-là.

Sarah Gabaroché tambourina à la porte de la mairie. La secrétaire de mairie, le maire et un administré venu quêter quelques piécettes subventionnées par l'Europe sortirent. Le maire écarta les deux femmes et se dirigea fermement vers moi avec le villageois.

– Alors, Dartigny, espèce de fou, vous voulez assassiner sur le territoire de la commune ? Vous voulez que j'appelle les gendarmes ?

Je lui répondis par une menace de coups de canne mais il ne se dégonfla pas et au lieu de fuir comme je l'escomptais, se jeta la tête la première vers mon plexus. Ce coup inattendu me fit vaciller, je tombai à la renverse et ma tête heurta le sol violemment. Je fus sonné, sans être assommé, et ne pus pas me relever. Les deux hommes me maintinrent au sol et m'agonirent d'insultes, tandis que tout le voisinage se groupait sur les lieux de la bagarre. Honte aux vaincus !

Lorsque je fus calmé, le maire me releva et me confia à un des badauds avec pour mission de me reconduire chez moi. Il garda ma canne et dit :

– Ça, je le confisque, vous n'êtes qu'un enfant avec des jouets dangereux. Je vais essayer d'arranger les choses avec la journaliste, parce que je veux éviter l'opprobre sur le village, mais j'espère que vous me remercierez. Et puis, j'appelle un médecin, vous avez besoin de soins.

Penaud, exténué, blessé, je me laissai faire. Le villageois mit un de ses bras autour de son cou, me raccompagna chez moi, me fit prendre une douche, me sécha et m'allongea sur le lit. Entretemps, il avait fait chercher Anne, qui vint me préparer une tisane réparatrice.

Le maire avait raison sur un point, j'étais un gosse. Alors, comme un gosse vexé, je réfléchis dans mon délire à mille vengeances mesquines, à mille revanches éclatantes et ce fut dans cette petite misère morale que je m'endormis, les lèvres tremblantes d'un mal qui me mangeait les entrailles.

## IX

Le médecin me rendit visite le lendemain. Par bonheur, il n'était pas aussi corrompu et ignare que les médecins du continent qui m'avaient soigné quelques semaines plus tôt. Il accepta de ne pas me faire avaler de médicaments chimiques et se contenta de poser des pansements pour refermer et cicatriser mes plaies, de me prescrire du repos et de me confier aux soins quotidiens d'Anne. Celle-ci, consciente d'être la seule habitante de l'île à oser m'approcher de si près, s'acquitta de cette tâche avec grâce, malgré mon refus répété qu'elle ajoutât cette charge à toutes les autres qui accablaient déjà sa vie.

J'étais toujours enragé, mes nerfs ne se détendaient pas avec le sommeil et les soins, mais je ne ciblais plus ma rage contre le maire, contre Rodolphe ou contre la petite journaliste qui était venue perturber ma méditation. Ma colère redevenait générale, elle reprenait prise au plus profond de mon être, confortée par mon isolement complet, ma solitude parfaite au fond de mon île, haï de tous, ou de presque tous. Je ne savais comment remercier Anne, car sa bonté était immense, à la hauteur de sa modestie. Ma plus grande crainte était qu'elle devinât dans mes regards la pitié que je ressentais pour elle, femme qui ne serait jamais mère. J'avais presque essentialisé cette femme à cette caractéristique de « non-mère ». À cause de cette pitié, et à cause de mon homosexualité, je ne pouvais transformer la bonté que je recevais en amour, ni même en amitié.

Mon infirmière improvisée venait me voir plusieurs fois par jour, en voisine, pendant les pauses que sa vie aliénée lui accordait. Elle m'apportait à manger, me faisait des tisanes à base d'herbes locales aux vertus connues des seules familles de l'île – herbes qui entraient aussi dans la composition de l'alcool qui sortait de leur alambic – et me donnait mille conseils de bon sens. Mon rétablissement, à ce régime, fut rapide. Je repris même vite une apparence humaine puisque la peinture qui avait recouvert mes bras et éclaboussé mon visage avait disparu à force de douches abondamment savonnées.

Guéri physiquement, j'étais dans un état nerveux que je connaissais bien, même s'il était plus fort encore qu'avant mon départ pour le continent. Les soins n'avaient en rien ramolli mes tendons cérébraux, mais je ne créais plus, demeurant dans cet état liminaire aux frontières de l'épopée mystique et spirituelle, sans passer à l'acte. J'étais comme inhibé par ma fresque, que je contemplais plusieurs heures par jour, et n'aurais pas osé la recouvrir de sacrilèges retouches. N'ayant plus de surface sur laquelle peindre, je restais en silence créatif.

Je repris mes promenades sur l'île, toujours avec le même parcours. Je sentais en permanence mon sang en ébullition, mon âme assiégée par un ressac d'origine supérieure, celui qui avait été capable de me faire tracer la fresque la plus extraordinaire jamais dessinée, la seule œuvre que je ne pouvais et que je ne voulais détruire. Mais pour redevenir véritablement prêtre, il m'aurait fallu mon sceptre de droit divin. Je n'osais pas aller voir le maire, ramper devant lui, le remercier ou m'excuser pour récupérer la canne qu'il avait prise comme trophée, preuve écarlate pour tous les habitants de l'île qu'il était le patron et qu'il avait maté la bête bizarre. Le maire n'aurait pu comprendre que ma haine s'était généralisée, que je me souciais au final peu de son petit cas personnel et qu'il pouvait me rendre ma canne sans craindre de recevoir sur le champ un coup sur la tête.

Je reçus assez vite une lettre de Rodolphe. Un article élogieux était paru dans *Art hebdo*. Il ne faisait mention ni de ma folie, ni de mon apparence, ni de ma violence, ni de la vie insulaire, ni de la force du maire, ni de sa bonté, mais uniquement de la fresque, que la journaliste – sans pouvoir le prouver par une photographie – n'avait pas peur de comparer aux toiles les plus insoumises du romantisme noir. C'était un article d'une pudeur et d'une intelligence exceptionnelles. Aucune perfidie ad hominem ou potin voyeuriste ne l'illustrait : tout était écrit comme si l'œuvre avait été découverte dans un poulailler, dans une brocante ou sous une croûte qu'un maladroit aurait écaillée. De surcroît, Sarah Gabaroché avait vu dans la fresque ce que moi-même, au réveil, y avais vu. Elle avait compris, et les apparences ne l'y avaient pourtant pas aidé, que j'étais un poète métaphysique, le grand ordonnateur d'un culte oublié et diffamé, celui que les Renaissants avaient célébré en cachette, à l'abri des mandarins jaloux : le culte à l'Art, qui passait pour moi par le culte à Poséidon mais qui avait pu passer en d'autres temps par les extraordinaires odes picturales à Jésus Christ, à la Sainte Trinité dont Il est un sommet équilatéral et, peut-être plus encore, à la Vierge Marie dont Il est le Fils-Dieu.

Rodolphe ne m'envoyait pas cet article pour le seul plaisir de me flatter. Il avait bien, quand cela avait été contre ses stricts intérêts, dissimulé l'article de *Libération* qui le dénonçait comme Judas. S'il m'envoyait cette coupure de presse, ce petit bout de papier glacé de deux-cent-cinquante mots, c'était surtout pour me dire sa joie de me savoir de nouveau créateur et me proposer de reprendre notre collaboration. Signe évident de notre rupture à mes yeux, il m'envoyait un contrat en bonne et due forme par lequel il se proposait de devenir officiellement mon représentant commercial, mon agent et mon galeriste exclusif. Pendant cette lecture rébarbative, j'étais à un niveau de méfiance important. Je soupçonnai tout d'abord Rodolphe d'avoir caviardé une partie d'*Art hebdo* car malgré toute la bonne volonté et le sérieux que pouvait avoir Sarah Gabaroché, il était impossible qu'il n'y eût aucune mention à la « polémique » sur la provocation de Saint-Varest. Le landerneau culturo-mondain, la presse bienpensante et la presse faussement alternative ne devaient bruiser que de cela. Or, c'était bien mon avis sur cette haute question que la journaliste avait voulu recueillir et ma réponse, plus exactement mon absence de réponse, avait dû être imprimée. Inspirant, révoltant les pseudo-éditorialistes, gérontes de la nouvelle philosophie décrépie, et émerveillant quelques rebelles pour noces et banquets, elle aurait fait vendre.

L'autre soupçon me venait du sentiment de précipitation que je percevais dans la lettre de Rodolphe. Jusqu'à présent nos relations professionnelles n'avaient pas été écrites. Il y avait d'ailleurs eu si peu d'argent en jeu que cela n'avait jamais posé problème. Or, à l'instant où il pouvait être dangereux de m'être associé financièrement et commercialement, parce que la justice pernicieuse de ce pauvre pays était capable de me condamner à de lourdes amendes pour incitation à la haine raciale pour des propos que je n'avais pas tenus, Rodolphe me proposait un contrat. Ce devait être que le souffle d'or du scandale était sacrament tentant. Ce que je n'appréciais pas par-dessus tout était non d'être considéré par Rodolphe comme une marionnette, mais de n'être qu'une marionnette parmi d'autres, de n'être qu'une pièce du puzzle médiocre devant conduire le nom de La Bachellerie au sommet de la notoriété. Le petit Saint-Varest ne me paraissait pas, de surcroît, être de ma catégorie et il m'était pénible de me voir associé à lui, fût-ce dans une conspiration aux petits pieds. Je le considérais comme un médiocre intrigant, un énième fils de famille oisif élevé à l'école de l'art contemporain abscons, affairiste et pourri de vices protestants. Ce jeu bancal, en triangle, tenu par l'amitié d'un côté, le désir ou l'amour de l'autre, m'indisposait autant que la moustache insolente de Saint-Varest.

Ce fut pourtant de ce presque inconnu que je reçus une lettre, peu de temps après celle de Rodolphe. De même que l'article de Sarah Gabaroché m'avait paru très juste sur mon œuvre, la lettre de Saint-Varest me sembla très juste sur ce que j'étais. Il avait été à bonne école : son intimité avec Rodolphe lui avait permis de beaucoup connaître de moi et sa perspicacité, as-

sociée au recul qu'il avait, lui avait permis d'établir un bon diagnostic que n'avait pas su formuler Rodolphe. Là où Rodolphe pouvait être ironique, Gilles de Saint-Vareste était sérieux sans tomber dans la complaisance. Il avait surtout perçu que j'étais un narcissique irrécupérable certes, mais aussi un chevalier raffiné, debout sur les décombres d'une Terre sainte délitée et plus ravagé encore par l'idée de ses propres massacres – nécessaires – que par la chute de la civilisation elle-même : j'étais une âme damnée sans regret et sans honte, mais une âme damnée consciente de l'être.

La missive de Saint-Vareste était celle d'un gamin surdoué faisant de l'esbroufe. Elle introduisait habilement, mais tout aussi prosaïquement que celle de Rodolphe, une proposition de contrat : Gilles de Saint-Vareste voulait à son tour devenir mon galeriste attitré. Il m'expliquait calmement et froidement qu'il était brouillé durablement avec Rodolphe et, sans tomber dans le piège de dénigrer son ancienne maîtresse, se proposait de le remplacer à mes côtés. Ainsi, à des centaines de kilomètres de distance, j'étais le témoin d'un mélodrame amoureux dont les deux acteurs principaux étaient prêts à tout pour étouffer l'autre. La Bachellerie m'écrivait d'Honfleur, Saint-Vareste de Paris et ils se disputaient l'exclusivité commerciale d'un fou ingérable vivant sur une île bretonne difficilement accessible parce que quelques articles lui avaient fait un embryon de réclame.

Pour avoir fréquenté, pendant une partie de ma jeunesse, le milieu des homosexuels oisifs culturo-mondains, je savais que la rancune et la jalousie y étaient souvent plus exacerbées qu'ailleurs. Le fameux libertinage « gay » vendu par la propagande comme gage d'ouverture d'esprit était en fait bien moins répandu, la plupart de ces couples étant propres, fidèles et protégés très tôt. Quand ils rompaient, chacun se répandait en calomnies et en injures dans les lieux autorisés avec une violence inouïe. J'avais le sentiment, à la lecture des deux lettres, que je n'étais qu'un prétexte dans le combat de coqs hystériques que se livraient La Bachellerie et Saint-Vareste. Cela ne me déplaisait pas car j'étais ainsi placé de fait sur le trône de l'empereur romain qui, dans les péplums, décidait de la vie ou de la mort d'un combattant.

Je ne savais qui choisir. Je ne savais même pas si je devais choisir, ni même si je le voulais. J'eus la réaction raisonnable d'envoyer l'ensemble à mon notaire pour qu'il m'indiquât les pièges éventuels et fit la comparaison des deux. Cela me permettait de gagner du temps. Puis je n'y pensai plus.

Les deux lettres avaient interrompu une réflexion que je menais sur une question simple : « comment remercier Anne pour son aide ? » Je ne voulais pas lui faire l'aumône, ce dont sa fierté se serait naturellement froissée, mais je voulais contribuer à améliorer sa vie matérielle. J'imaginai des solutions farfelues, comme acheter d'énormes quantités de leur alcool, mais sa production était limitée et leur marge très faible. Je tombai soudain, presque par hasard, sur les résultats trimestriels de *Dartigny S.A.* que j'avais mis de côté à peine reçus, sans même ouvrir l'enveloppe. La seule solution digne était sous mes yeux : il suffisait que l'entreprise d'agroalimentaire dont j'étais l'actionnaire principal passât un contrat avec les éleveurs de l'île. Leur fierté, comme tous les vrais travailleurs, était la satisfaction du pain gagné honnêtement, par le travail et le savoir-faire. J'écrivis donc une deuxième lettre à maître Charlydal pour qu'il donnât des ordres en ce sens.

J'étais fier et léger comme une dame de la Croix-Rouge après une bonne action. Je sortis de chez moi et me dirigeai vers la ferme des deux éleveurs, non pour me gargariser devant eux de mon idée altruiste – je ne voulais même pas leur en parler – mais pour aller voir le lieu précis où mon ordonnance ferait effet. Par hasard, Anne était sortie devant sa maison. Je la regardai de loin : elle avait la pureté récalcitrante des femmes qu'on aurait voulu avoir comme mère ou comme sœur. Moi je n'avais pas eu de sœur et la mère que le ciel m'avait choisie était une petite grassouillette qui avait eu trois ou quatre amours adolescentes avant, lucide sur son devenir physique, d'aiguiser par quelques restes de fraîcheur l'appétit d'un naïf capable de

l'épouser. Ma mère, pourtant, était parmi les moins médiocres des femmes que j'avais rencontrées garçon.

Les neuf dixièmes des adolescentes que j'aurais aimé séduire alors parce que leur physique délicieux me troublait étaient à mes yeux de simples prostituées. Aveugles elles-mêmes, et filles de parents aveugles, laxistes ou plus sûrement pervers, elles s'habillaient ainsi que des femmes expérimentées. Nul ne voyait donc que cet étalage de chairs et de formes était indécent ? Et ces petites garces, innocentes et frondeuses à la fois, s'étonnaient et s'offusquaient, souvent de concert avec leurs mères, que certaines institutions scolaires préservées – où elles allaient quand même, par chic et snobisme des parents – leur interdisent débardeurs, shorts et nombrils aérés. Étais-je le seul adolescent à être parcouru par de terribles envies de viol ? Ces nymphes impures jouaient les courtisanes élitistes et je n'avais aucune chance, même en demandant poliment, de me voir accorder un peu de ce qu'elles distribuaient si généreusement à tous les malabars écervelés de cinq ans plus âgés.

Tout était noir chez ces gamines sexuelles. Celles qui ne couchaient pas, parce qu'elles étaient ingrates, le désiraient tout autant et leurs sales pensées lubriques les marquaient autant que les successives coucheries des chanceuses : en grandissant, elles porteraient toutes les mêmes taches indélébiles. À quinze ans, les plus crues regardaient plus de films pornographiques que les garçons, bêtes serviles entre les mains crapuleuses de leurs tentatrices. Elles voulaient connaître des perversions raffinées ou exotiques, déjà lassées par leur crédo sexuel, et surtout maîtriser les secrets du plaisir masculin comme le leur commandaient les magazines hebdomadaires.

J'avais été moins dégoûté par la débauche quasi-pédophile en tant que telle que par l'habillage sentimentaliste qui déguisait dans leurs discours les souillures des amours enfantines. Pour les délaissés, la réalité était d'autant plus cruelle car dans la vraie vie elles n'allaient jamais vers les intellectuels et les malingres – dont je fus, hélas, pendant longtemps – mais toujours vers les ogres, les bêtes, les ruts ambulants.

Le jour où je surpris une conversation qu'aucun homme, surtout un adolescent anxieux et perturbé, n'aurait dû entendre et qui tournait autour des procédés masturbatoires domestiques dont le héros était un tube de colle, je fus à jamais éloigné physiquement des femmes. Seul le spectacle continu, sur plusieurs années, de la pureté véritable et de la virginité morale aurait pu me faire revenir au sexe faible. Mais, grandissant moi-même, devenant une musculeuse et adorable réduction d'Apollon, je fus assailli de demandes à peine voilées. Et je prenais grand plaisir à écarter ces petites chiennes en chaleur d'un de ces mots qui tuent sèchement et dont j'avais le secret.

Plus j'en refusais, plus il m'en venait. Chaque fois plus sûres d'elles, chaque fois plus décollées, plus fraîchement mises : chaque fois plus dégoûtantes. Pendant que ces poules dévergondées bruissaient dans mon antichambre dans l'attente d'un verdict certain, je passais mes heures de liberté avec les anges troublants des maîtres florentins ou plongé dans les yeux éloquents de la statue funéraire de Tout Ankh Amon dont je possédais un poster gigantesque. C'étaient pour moi les seuls yeux vraiment humains : parfaitement réguliers, symétriques, ténébreux et calmes à la fois, sereins et majestueux, élégants surtout et non dépourvus de mystère avec leur bleu cerclage. J'avais de longs dialogues intérieurs avec ce masque d'or. Nos petits rois de France, dans leurs tombeaux de pierre glacés de Saint-Denis, étaient fort médiocres en comparaison. Avec Tout Ankh Amon nous maudissions les femmes et nous déchargions notre bile contre elles, en continu. Une heure, deux heures, trois heures pouvaient se passer en noires rêveries contemptrices. C'était par elles, les filles et les femmes, que l'abaissement vertigineux de la civilisation passait. Les chanteurs absurdes, les réclames complaisantes, les veules séries télévisées à bons sentiments prenaient pour cible d'abord les fillettes et leurs mères. La glue infecte qui anéantissait toute pensée, qui réduisait les marges en les criminalisant par les délits d'opinion et d'expression, cette matière visqueuse et collante dans

laquelle l'humanité véritable se noyait, prise à la gorge par la bonne pensée moyenne, passait par les femmes.

Quels regards je lançais quand ma mère venait m'interrompre pour de basses raisons matérielles ! Elle avait beau être ma mère, je n'arrivais pas à lui reconnaître un autre rôle que celui de complice de l'ambiance excrémentielle ni à la considérer différemment des petites frémisantes qui me sollicitaient sans pudeur. Même si elle échappait aux injures, ma mère souffrait de cette misogynie violente qui transpirait de mes regards. Consciente de mon mépris suprême pour tout le catinage, elle faisait comme si elle ne le remarquait pas par démagogie ou par culpabilité.

J'avais bien repéré quelques oasis non souillées dans le grand désert féminin, dans ce grand troupeau docile conduit par l'argent et la bêtise. Je les rencontrais, par hasard, hors des villes, chez certaines paysannes dépassées, chez des intégristes marginales ou chez des filles d'instituteurs rétrogrades. Jusqu'à quand ces filles matraquées, assiégées et moquées resteraient dans la délicatesse et la pudeur ? J'avais eu un moment la naïveté de croire que les Maghrébines, filles de milieux plus traditionnels, échappaient aussi à la souillure. Mais quelques regards explicites et brûlants, jetés sous le tchador, ainsi que la découverte des subterfuges originaux, infâmes et honteux qu'elles utilisaient me firent abandonner cette fausse idée.

Ce fut d'ailleurs une Maghrébine, une Tunisienne non voilée dans la même classe que moi, qui me proposa, après plusieurs refus cinglants, une « expérience à trois » non pas avec sa cousine ou sa meilleure amie comme cela se pratiquait parfois mais avec un de ses amants irréguliers. Nous n'avions pas dix-sept ans ! Par défi, j'acceptai : ce dépucelage original serait au moins débarrassé de tout sentimentalisme. Cette fille s'appelait Élisabeth ou quelque chose d'approchant, était physiquement piquante, très brune, très typée et était seule le mercredi après-midi. Nous allâmes directement chez elle après les cours. « L'autre » nous attendait devant la porte de l'appartement, apparemment habitué à cette situation – peut-être même en était-il l'instigateur. Il était très brun lui aussi, basané, avec un nez et des sourcils élégants. Il était plus âgé, mal rasé, délicieusement bestial. Sans trop parler, nous allâmes dans la chambre d'Élisabeth. Elle m'indiqua quelques affreuses précautions la concernant, alluma la télévision et lança un film pornographique.

Ce fut la première et la dernière fois que je vis une femme nue. À partir de ce jour sinistre je menai une vie de pédéraste débauché qui se crispa de plus en plus d'élégance surannée et de littérature fin-de-siècle.

Avec de tels souvenirs d'adolescence, il n'était pas étonnant que je trouvasse de la distinction, contre toutes les apparences, à une honnête paysanne bretonne. Mon esprit pourri de chic citadin, de débauche ordurière et de misogynie justifiée était aiguisé à l'extrême et décelait la pureté dans les rares âmes où elle se trouvait.

Je regardai donc Anne sans qu'elle me vît. Elle effectua quelques tâches ménagères de bas niveau, sans joie certes, mais sans accablement. Puis elle rentra dans sa maison et je pus me rapprocher, heureux de voir l'exploitation agricole que j'avais l'intention d'aider. J'expérimentais pour la première fois directement la toute-puissance du propriétaire car les rentes capitalistiques sur lesquelles j'avais vécues jusqu'alors étaient désincarnées pour moi – au point que j'avais découvert par hasard que je vivais de malbouffe cellophanée.

Plusieurs jours de suite je revins m'allonger près de la ferme, dissimulé derrière un talus pour qu'on ne me vît pas. Tôt le matin, baigné de rosée, plus tard dans la journée, la nuit même, je venais passer de longues heures sur ce territoire béni, au point que je délaissais, dans une certaine mesure, ma fresque neptunienne.

La réponse du notaire arriva. Multiple, elle occupait une volumineuse enveloppe marron qui ne manqua pas d'étonner le facteur.

- Eh bien, monsieur Dartigny, ce n'est pas une lettre, c'est quasiment un colis.
- Ça ne vous regarde pas, répondis-je.

– Oh, je vois. Vous faites encore le fier et le malpoli. Pourtant avec ce que monsieur le Maire vous a mis vous devriez être un peu plus modeste.

– Allez-vous en, vous ne m'intéressez pas.

– Au village tout le monde sait que vous êtes fou et dangereux. Vous avez de la chance que nous soyons des gens sympas. Si j'étais père de famille j'aurais déjà fait appeler les gendarmes depuis longtemps.

– Je m'en fous. Appelez les gendarmes si ça vous fait plaisir.

– Ce n'est pas du plaisir c'est du principe de précaution. Un jour vous nous égorgerez ou vous irez tirer dans l'école.

– C'est grâce à moi que les gosses peuvent encore aller à l'école sur l'île, alors arrêtez de me déranger avec vos conneries.

– En plus vous êtes grossier, mais c'est facile avec moi. Quand c'est le maire, persifla-t-il, c'est autre chose, vous êtes plus docile.

Je lui arrachai le courrier des mains, le poussai hors de mon seuil et claquai la porte. L'enveloppe contenait une longue lettre dactylographiée, à en-tête de l'étude Charlydal, et une vingtaine de coupures de presse généraliste traitant de l'affaire Saint-Vareste. Il avait réussi son coup : toute la faune du « show-business », pseudo-philosophes compris, ergotait sur son cas. Hideux antisémite pour les uns, sublime provocateur pour les autres, Saint-Vareste détournait des vraies questions les faiseurs d'opinion, trop contents de pouvoir exposer leurs effets de manche à un public lobotomisé. On ne parlait même plus de moi, simple marchepied de Saint-Vareste, dans ces articles et « opinions ». On ne parlait plus de Rodolphe non plus. Saint-Vareste avait gagné leur duel, avait remporté la garde des enfants devant la cour la moins impartiale : les médias. Saint-Vareste n'était peut-être que le porte-parole de cette œuvre idiote mais il était Parisien, ce qui en faisait un meilleur candidat à l'exposition médiatique qu'un provincial. Le système connaissait par cœur le langage pour le circonvenir et l'intégrer au milieu culturo-mondain. Il était voué à un destin archi-connu, celui de faux artiste créant un faux débat, choquant en surface, pour faire croire aux naïfs qu'une brèche pouvait s'ouvrir dans l'univers carapacé de l'art contemporain. Les présentés comme marginaux étaient dans le pire des cas des photographes mondains urinant dans les soupières d'Auteuil et gigolos de vieilles milliardaires. Plus le système cooptait des abrutis, mieux il pouvait maintenir dans la vraie vie, pas celle des journaux à faux débats, l'asservissement culturel et artistique.

Que de papier pour si peu de choses ! Dans sa lettre, dûment accompagnée de ses honoraires, maître Charlydal m'indiquait avoir écrit officiellement à *Dartigny S.A.* au sujet des agneaux bretons – quel beau et passionnant métier que celui de fondé de pouvoir – et me joignait une copie de la lettre. Puis il m'écrivait au sujet des contrats de Saint-Vareste et de Rodolphe qu'ils étaient à peu près similaires et, de son point de vue, inoffensifs l'un comme l'autre. Du moins lui semblaient-ils sains et de bon sens : pas de nombre minimum d'œuvres à fournir, un pourcentage raisonnable – surtout pour un artiste non coté comme moi – et une seule vraie obligation, celle de l'exclusivité.

D'après mon notaire, les rédacteurs des deux contrats me connaissaient bien car les points qui sortaient de l'ordinaire insistaient sur mon indépendance et ma liberté artistique. En définitive, mon notaire ne voyait pas de loup dans ces propositions et malgré mon scepticisme habituel, je n'arrivais pas à croire à une connivence entre ce filou assermenté et un Saint-Vareste ou un La Bachellerie. Ils n'étaient tout simplement pas dans les mêmes sphères d'intérêt et d'habitudes. Certes, les chats d'égoût et les chiens errants pouvaient s'allier, si c'était pour l'argent, mais mon intime conviction était qu'il n'y avait pas, dans ce cas précis, une sainte alliance des fripons contre moi et que je pouvais faire confiance à cette lettre.

En l'occurrence, cette dernière ne m'aidait pas à choisir. J'aurais voulu qu'une des deux propositions fût juridiquement inacceptable ou particulièrement déloyale, parce que le choix entre deux contrats équitables pourrait être interprété comme une marque d'estime par le ga-

gnant, alors que ce serait une sélection par dépit. Je pouvais aussi ne rien faire, rester sans maquereau, mais je sentais que j'avais besoin, et surtout envie, de peindre, de reprendre langue avec Neptune plus encore que par la simple contemplation de ma fresque dont l'effet sur mon âme était émoussé par l'habitude. Et j'étais incapable, par moi-même, de trouver et d'acheter le matériel nécessaire à ce dialogue symbolique. Les contingences, toujours les contingences : fils de riche, riche moi-même par hérédité, sans effort, je n'étais pas capable des gestes élémentaires. C'était aussi pour cela que je me nourrissais mal : j'étais à peine capable d'aller jusqu'à la supérette du village, et absolument pas de cuisiner. Quant à mon linge, de corps ou de maison, ce n'était pas par paresse mais par inaptitude qu'il était froissé et régulièrement crasseux.

Je choisis Saint-Vareste pour une raison simple : j'entretenais le secret espoir de le voir se brûler les ailes avec moi. Il s'intégrait au moment opportun par un faux scandale au cirque médiatique – après les antiracistes allait arriver l'ère des anti-antiracistes – mais ma Vérité, dès qu'elle serait comprise par le métier, lui fermerait toutes les portes. Je comptais donc que Saint-Vareste me servît de domestique dans ma nouvelle tentative de révolution artistique, comme Rodolphe avait fait, jusqu'aux Faudieu, la bonniche pour moi.

Gilles de Saint-Vareste était un homme déterminé et il ne fut pas long à venir sur l'île quand il apprit sa sélection. Il était conforme à la photographie de *Libération* : élégant petit personnage très léché, presque précieux, pâle comme une marquise du dix-huitième siècle et moustachu avec finesse ; pas gêné par son haut col amidonné, sa fine cravate serrée et son costume croisé épaulé et ajusté. Mais la gravure de mode en réduction était animée d'une parole inlassable portée par une voix légèrement nasale. Gilles de Saint-Vareste avait tout vu, connu tout le monde, avait un avis sur tout et en particulier sur Paris, sur la littérature, sur les premières à l'Opéra et sur la Comédie française. Doué du sens de la formule lapidaire et assassine, il était assez drôle. Ses sentences étaient accompagnées par de petits gestes nerveux, ballets manucurés exécutés par de longues et belles mains. Lui n'avait pas le goût des bagues extravagantes.

Ses limites m'apparurent après quelques minutes de conversation. Il tombait dans tous les panneaux et les supercheries. Pour lui, mais peut-être était-ce un égarement lié aux secousses de la traversée mouvementée, Frédéric Beigbeder était un écrivain élégant, Philippe Sollers un styliste, le strip-tease un spectacle charmant et Karl Lagerfeld un génie distingué : que des maîtres de l'idéologie ennemie, du servage contemporain ! Mais je n'eus même pas le temps de le lui dire parce que, sautant d'un sujet à l'autre sans discontinuité, il ne pouvait que semer un homme peu habitué à parler comme moi. Il osait tout dire directement, en particulier il ne se gênait pas pour citer Rodolphe :

– Rodolphe m'a dit que vous aviez été l'homme le plus élégant qu'il avait rencontré. C'est dommage qu'il n'en reste pas au moins une photo ou mieux, une peinture. Cela se faisait dans les familles bourgeoises dans le temps et j'ai moi-même beaucoup d'amis qui ont leur portrait d'enfant, avec des habits qui n'étaient portés que pour les séances de pose. C'était un peu ridicule, très snob : la bourgeoisie des années soixante-dix qui voulait copier l'aristocratie du début du siècle. On aurait dit des portraits faits place du Tertre. C'était du même niveau. Je n'ai rien contre la place du Tertre, je continue à aller à Montmartre malgré les touristes. Je ne sais pas si c'est une vue de l'esprit qui vieillit, mais Montmartre m'ennuie quand même un peu maintenant. Il y a plein de pauvres dans les rues. Je me demande si le gouvernement ne fait pas exprès d'inciter les manouches à envahir les trottoirs des lieux touristiques pour bien montrer aux touristes que la France est paupérisée mais bien-pensante. Heureusement, la racaille et les petits voyous de Pigalle n'ont pas encore remonté la butte pour agresser les bonnes sœurs de la basilique et les Hollandais qui la visitent, mais ça viendra, j'en suis sûr. Je ne vois pas comment, à quelques mètres de distance, la délinquance autorisée et le fric des touristes peuvent cohabiter. Sans compter qu'on matraque les Beurs de haine du Blanc et du Chrétien.



Pour que le carnage soit évité, je suis sûr que la police ferme les yeux sur le proxénétisme des Noirs, des Antillais et des Arabes de Pigalle. Les putes y sont de plus en plus merdiques, d'ailleurs, et les gens ne viennent plus que pour les sex-shops, surtout les femmes. Une fois, j'ai vu une mère, une Noire en plus, venir choisir un gode avec l'aide de sa fille. Elle devait être veuve, ou peut-être que son mari était en prison, mais la scène était amusante, et sinistre. Pour moi, la prostitution et la pornographie, c'est d'abord sinistre. Ça ne veut pas dire que je ne pratique pas, je l'avoue volontiers et je m'en fous, mais c'est quand même autre chose que la lueur dans les yeux du type ou de la fille qui ne fait pas ça pour l'argent. Avec Rodolphe par exemple, on a eu une belle histoire, mais on s'est engueulé quand je suis devenu un peu célèbre. C'est peut-être de ma faute, je suis peut-être trop orgueilleux, c'est ce que me disait mon psy quand j'étais gamin. Il habitait une adresse prestigieuse, c'est comme ça qu'il attirait des clientes, mais il était nul. Plus l'adresse est classieuse, plus le truc est douteux. Les chirurgiens esthétiques, les rebouteux, les cabinets recruteurs des sectes, les épilateurs laser et autres conneries sont tous à deux pas des Champs, c'est typique. Mais même les Champs, ça baisse. Il n'y a plus que des magasins pour connasses ou sportifs et des cinémas pour banlieusards. Et dans les cuisines de Ladurée ou du Fouquet's, c'est le Pakistan et la Malaisie. Enfin, c'est toujours mieux que les sandwiches du Flore. Quelle arnaque ! Et tout ça à cause des existentialistes et des jazzmen qui ont monopolisé Saint-Germain. À propos, vous saviez que Boris Vian était centralien ? C'est là où on commence à voir la supercherie du système. Moi aussi, je peux faire du jazz et des pirouettes si j'ai un diplôme de Centrale. Et je ne parle pas de Juliette Gréco. On ne peut pas dire que tout ça vieillisse bien. Mémère va encore chez Drucker, c'est l'ambiance thé dansant annuel de l'hospice de Monaco. Monaco aussi, ça baisse. Entre les mafieux russes et leurs putes, dont certaines sont leurs femmes officielles, mariées devant je ne sais quel pope bourré, il va bientôt falloir raser les murs. Je ne parle même pas, mais c'est par pure charité, des Grimaldi. Monaco, c'est quand même l'endroit le plus défigurée, à part Toulon peut-être, du littoral de la Côte d'Azur. Sans compter tous les prolos qui viennent acheter des contrefaçons à la frontière italienne. C'est vraiment ploucs et compagnie. Ils feraient mieux de rester à Marseille, c'est moche et bruyant, c'est fait pour eux.

- Deux mètres sur deux, lançai-je en profitant d'une respiration de Saint-Vareste.
- Pardon ?
- Deux mètres sur deux, les toiles que vous m'apporterez. Et vite si possible.

## X

Gilles de Saint-Vareste était un papillon. Ni terrestre, et encore moins maritime, il virevoltait sans jamais faire de pause. Il fallait bien être un papillon pour venir sur l'île avec un dinghy loué à la journée au port du continent. Rien ne lui seyait mieux que cette petite embarcation pneumatique sur-motorisée et agile. Il avait débarqué sur l'île, avait ôté la combinaison intégrale ridiculement trop large qu'il avait louée avec le bateau, avait réajusté son nœud de cravate, avait demandé son chemin, avait prestement marché jusqu'à chez moi, m'avait parlé de choses et d'autres pendant une demi-heure, s'était fait interrompre par moi, avait tourné les talons sans s'offusquer et était reparti sur le continent. Il avait joué une petite saynète à la manière de Charlot dans ses courts-métrages mal réglés, trop rapides.

Le lendemain, le même ballet avait recommencé, à la différence que le petit personnage portait un autre costume et, avec l'aide de deux mariniers, un paquet gigantesque posé sur des roulettes. Pour la première fois depuis longtemps, je ris devant ce tableau improbable de comédie italienne. J'avais préalablement été détendu par un épisode non moins étonnant : le maire était venu me rendre ma canne, celle qu'il avait confisquée comme un surveillant le ballon turbulent d'une cour de récréation. Lorsqu'il avait frappé à ma porte, tôt le matin, alors que je dormais encore, j'avais d'abord pensé qu'il venait me gronder pour avoir – très légèrement – violenté le facteur. Je n'avais eu aucune illusion sur la discrétion de ce dernier. Cependant, le maire ne m'avait même pas parlé de cette broutille.

– Bonjour, Dartigny, j'espère que je ne vous dérange pas trop. Je vous réveille ?

– Vous voulez quoi ? lui avais-je répondu sans amabilité.

– Du calme, je viens vous rendre votre canne. Votre agent m'a dit que vous en aviez besoin impérativement pour vos créations et il a été persuasif. Mais je vous préviens, si vous vous en servez encore pour menacer ou pour taper les braves gens, cette fois je vous envoie à l'asile.

– Je ne vous en veux plus, vous savez, mais ça me fait plaisir, même venant de vous.

– Je ne veux pas qu'on dise qu'on empêche la création et tout ça, que nous sommes des arriérés sur cette bonne vieille île, mais il ne faut pas non plus se tromper de barbares. C'est vous le violent jusqu'à présent.

– Vous ne savez même pas ce que c'est que la violence. Vous vous faites piéger par les apparences, vous n'allez jamais voir la Vérité. Ce qui compte pour vous se borne aux journaux télévisés régionaux et vous êtes prêt à tout pour y montrer votre trombine le plus souvent possible.

– C'est ça, allez, je vais travailler, moi. Bien le bonjour. Même quand on vous rend service vous êtes désagréable. C'est dingue quand même.

Pour « fêter » le retour de ma canne et pour la revigorer après ses jours de prison chez l'édile, j'étais aussitôt parti faire un grand tour de l'île. J'avais goûté chaque pas, m'étais appuyé plus que de raison sur ma canne qui, force de la nature, n'avait pas cédé. J'avais aperçu le singulier attelage conduit par Saint-Vareste sur le chemin du retour.

Après avoir ri sincèrement, je guidai le burlesque déménagement chez moi et le fis entrer par la grande fenêtre de mon atelier, celle qui me permettait de regarder l'océan quand je peignais. Cette fois, ce fut moi qui commençai à parler.

– Merci pour la canne. Je ne sais comment vous avez fait parce que le maire me déteste.

– C’est simple vous savez : coercition et corruption. Je l’ai menacé de faire partout écrire qu’il était un gros plouc et je l’ai payé pour qu’il vous rende votre canne. Je ne suis pas vieux mais je connais un peu les hommes et je sais qu’il n’y a que ça qui marche. Ça me permet de gagner du temps. Quand j’ai appris par les commères du village, hier, que vous n’aviez plus cette canne dont Rodolphe m’avait tant parlé et qui a fait son petit effet chez les Faudieu, je me suis dit qu’il fallait réparer cela au plus vite. C’est étonnant, cette attirance pour les cannes, comme Rodolphe. Vous voulez passer pour un grabataire avant l’âge ou quoi ? Non, je plaisante, je sais que vos motifs sont plus nobles que d’escroquer le vulgum pecus par une farce de rue. Je connaissais une fille, une Juive, dans une boutique du boulevard Saint-Germain qui vendait cannes et parapluies fantaisie, à des prix inabordables. Elle avait des clients pourtant, mais quasiment que des Anglais de passage amusés de retrouver là des « umbrellas » qu’ils ne voyaient guère plus chez eux que dans les livres pour enfants. Enfin, le principal est que vous ayez votre canne et vos toiles, surtout.

Il se tourna vers la mer, leva les deux bras et lança, sardonique :

– Ô Poséidon, aide mon pauvre Dartigny à reproduire sur une toile transportable et vendable les merveilles que tu as tracées par sa main sur ce mur.

Puis, se tournant vers moi :

– J’ai l’air de me moquer, mais c’est l’inverse. Je prends juste à la dérision une chose qui me paraît sincère. J’ai beau être un athée convaincu – je suis un ancien séminariste, comme Staline, viré dès la première année, dite de « discernement », pour incompatibilité de mœurs – je reconnais dans la nature, parfois, une poésie naturelle supérieure qui ferait croire à une présence divine. Moi j’étais à l’opposé d’un mystique de cette sorte, je croyais en Dieu par raison, par déduction ou par analyse si vous préférez. Mais je ne priais jamais, j’aurais trouvé ça trop ridicule, trop médiocre, et je n’étais prêt à renoncer à rien sur le plan de la morale : ni à la débauche, ni au luxe, ni à la vanité. Pourtant je voulais être prêtre pour pouvoir faire des sermons à la messe le dimanche : les tribunes se font rares. J’ai été démasqué rapidement, ce qui est quand même bon signe pour l’Église de Rome. Ce qui me plaisait aussi beaucoup, en fait, c’était l’habit. Je me serais vêtu à la Don Camillo, avec de longues soutanes de corbeaux, et aurais renouvelé dans mon église les pompes et le décorum : j’aurais ressorti tout l’attirail et les oripeaux de la contre-Réforme. Allez, je vous laisse, à très bientôt.

Saint-Varest repartit aussitôt, suivi des deux colporteurs qui n’avaient pas dit un mot et qui auraient peut-être voulu un verre d’eau ou une collation pour prix de leurs efforts. Il me restait encore des pigments et du solvant. Je me mis aussitôt à la préparation de mes couleurs, car je sentais une certaine excitation en moi, comme à la veille d’un départ pour une villégiature familiale.

J’essayai de reconstituer le rituel qui me permettait de créer. Je n’avais jamais, en réalité, codifié mon culte. Je procédai donc à tâtons, installai une toile vierge sur le chevalet démesuré et allai chercher une bouteille d’alcool. Je bus trois verres de suite et plongeai mes yeux dans l’océan en face de moi. Il était calme, scintillant des reflets du Soleil sur toutes les vagues tranquilles qui l’animaient paisiblement. Je bus encore un verre. Ma tête commença à tourner mais l’océan restait impassible, touristique.

– Ô Poséidon.

Rien ne vint. Je traçai un trait.

– Ô Poséidon.

Un autre trait, un autre verre. Je regardai ma fresque, me tournai de nouveau vers l’océan. J’avais faim. Je bus encore une gorgée, à même la bouteille.

– Ô Poséidon, ô Poséidon.

Rien ne résonna d’autre que les palpitations cardiaques dans ma tête.

– Ô Poséidon !

Un verre encore, et je fis courir le pinceau à droite, à gauche, en zigzag.

– Neptune, aide-moi !

L’océan s’était glacé, figé. Les vagues s’étaient arrêtées d’avancer et formaient comme des ridicules de dunes sahariennes. J’avais soif. Je pris les pinceaux, les plongeai dans les pots de peinture bleue et étalai, sous la seule influence alcoolique, le clair, le foncé, le médian, en des quantités telles que la toile ruisselait.

– Poséidon, ô Poséidon.

Pour quêter un peu d’inspiration, je tournai la tête vers ma fresque, elle avait disparu, le mur était redevenu blanc. Je bus encore quatre ou cinq gorgées. J’avais terriblement faim. J’ajoutai de la peinture encore et encore, je noyai la toile sous la couleur. L’océan restait immobile. Je finis la bouteille, la jetai derrière moi, par-dessus l’épaule. Elle rebondit sur le carrelage, une fois, deux fois, puis se brisa en explosant contre un mur.

– Ô Poséidon, sale lâche, ne viendras-tu donc pas ? Je serai Caïn, je tuerai tes disciples préférés si tu n’honores pas mes offrandes, dussé-je être damné !

Rien ne venait. Tout était figé et cette image fixe tournoyait autour de moi. Je fermai les yeux, tombai par terre. Je me mis à quatre pattes, rouvris les yeux. L’image s’était arrêtée mais l’océan se vidait, son niveau baissait. Il ne resta bientôt plus que sable et roche. Le seul bleu qui restait était celui de ma toile. Dans les pots, la peinture était désormais translucide et mêmes les gouttelettes qui jonchaient le sol carrelé avaient disparu. Dans un ultime effort, je me levai et poussai de toutes mes forces, à deux mains, la toile ; elle s’écroula, et moi avec. Nous nous endormîmes l’un à côté de l’autre, comme deux amants entrelacés dans un souvenir de demi-orgasme.

Sur le sable qui servait, à perte de vue, de décor au rêve que je fis, j’étais entouré d’insectes rampants. C’étaient des fourmis quatre ou cinq fois plus grandes que les fourmis usuelles. Ces insectes agrandis formaient des cercles concentriques autour de moi, de sorte que je n’osais bouger. Je ne voulais pas écraser une de ces bestioles avec mes pieds nus car leur grandeur inhabituelle les rendait moins inoffensives : je craignais non pas d’être attaqué par elles mais d’être dégoûté par les démembrements et les torsions de mort. Enfant, comme tous ceux de mon âge, je m’étais amusé à opérer des carnages dans les fourmilières, mais alors les petites bêtes mouraient sans qu’on ne pût rien distinguer de leur douleur.

Je restai donc immobile, debout, droit, me contentant d’observer le ballet peau-rouge qu’interprétaient les grandes fourmis. Peu à peu, la chaleur se fit plus intense. Un deuxième soleil se leva et vint rejoindre le premier au zénith, où ils se fondirent ensemble. Cette demi-journée céleste n’avait duré qu’une quinzaine de minutes. Un troisième soleil se leva et resta bloqué à bas azimut. La lumière, fruit de trois astres, prenait une teinte extraterrestre. Sous l’effet de la chaleur difficilement supportable, les rondes insectueuses s’accéléchèrent. Je consacrais toutes mes forces à rester debout et droit, malgré les brûlures de sable sur ma voûte plantaire. Comme pour ajouter à mon malheur, le silence fut rompu par un grand jet de musique. Des violons et un violoncelle, dissimulés je ne savais où, jouaient le *Quatuor de l’Empereur* de Joseph Haydn, mais si mal que c’en était une souffrance. L’interprétation était vieillotte, surannée, les violons criards. Seul le violoncelle savait un peu le jeu.

J’étais donc au milieu d’un désert, sous trois soleils brûlants, entouré d’insectes fous et agressé par des musiciens criminels. Je ne sus combien de temps je restais ainsi, mais je dus fermer les yeux pour ne pas finir aveuglé d’éblouissement. Au moment où mes pieds crièrent de douleur, les trois soleils se couchèrent dans trois directions différentes. Aussitôt il fit nuit et froid. Les fourmis, phosphorescentes, cessèrent leurs rondes et s’agglutinèrent en un tas qui prit une allure humanoïde et commença à se diriger vers moi, menaçant. Je pris la fuite devant ce spectre verdâtre mais mes pieds endoloris et désormais grelottants ne me permirent pas de courir à une vitesse suffisante pour le semer.

Je trébuchai, roulai par terre, sur le sable dur ; je me retournai et vis l’homme-fourmi lumineux se transformer, en un instant, en un papillon démesuré, toujours brillant dans la nuit, et

qui entama un manège saccadé autour de moi. Enfin, il déplia sa trompe et la plongea dans ma gorge, faisant jaillir un sang froid, visqueux, reptilien. Ce fut le contact de ce liquide qui me réveilla.

J'étais toujours allongé sur le carrelage de mon atelier. Le liquide de mon rêve était dans la réalité une flaque de peinture dans laquelle ma joue trempait. Je ne savais quelle heure il était, mais je vis Saint-Vareste, debout devant moi, plus exactement devant la médiocre toile lugubre que j'avais peinte sans inspiration. Lorsqu'il vit mon œil ouvert, il commença son babillage :

– Alors, ça va, Dartigny ? Voilà ce que j'appelle créer. On dirait que vous avez mangé votre peinture et que vous l'avez recrachée, vomie, sur la toile. C'est extraordinaire en tout cas.

– Attendez, dis-je faiblement, qu'est-ce que vous faites là ?

– Mon métier, pardieu. Vous, vous créez, moi je m'occupe du reste. Pas d'inquiétude, avec moi tout est sous contrôle.

– Vous êtes resté sur l'île ?

– Et vous ? Peu importe comment les choses se font, tant qu'elles se font. Rien ne doit vous détourner de votre Œuvre, cher artiste. Allez, je vous laisse, la solitude vous réussit si bien.

– Non, attendez, c'est raté, c'est mort. Je vais détruire ce cadavre.

– Vous dites n'importe quoi, c'est l'effet hallucinogène de la peinture. C'est tout à fait du Dartigny, et pour moi c'est très réussi. Allez, au revoir et à bientôt.

Déjà Saint-Vareste empoignait la toile tombée par terre et se dirigeait vers la sortie. Je voulus me lever, le suivre et assassiner proprement cette toile forcée, factice et usée, mais je ne pus faire le moindre mouvement. J'avais mal à la tête et, Saint-Vareste avait raison sur ce point, les heures passées la tête dans la peinture avaient entamé ma santé mentale immédiate. En outre, mes cheveux étaient collés au sol et ce fut au prix de la perte de plusieurs mèches que je m'agenouillai.

Le triple mal de crâne qui fut le mien pendant les vingt ou trente heures qui suivirent ne me permit pas de penser sereinement à ce qui venait de se passer. Une chose était certaine dans ce brouillard : ma soif de création s'était éteinte d'un coup et l'excitation que j'avais ressentie à la vue du matériel apporté par Saint-Vareste était entièrement retombée. Les manières cavalières de Saint-Vareste et, bien au-delà de ça, l'angoisse de savoir ma médiocre création encore en vie, m'indisposaient. Je vivais comme un viol cette spoliation indélicate.

Je ne dormis pas, obnubilé par la pensée que ma toile était dans le salon d'un Faudieu ou dans une galerie du Marais où s'organisaient de cadavériques enregistrements de « performances ». J'étais traumatisé par cette idée et comptais bien soumettre Gilles de Saint-Vareste à la question lorsqu'il reviendrait babiller dans ma maison.

Mon état de santé, à cause du manque de sommeil, se dégrada encore. De nouveau, je fus sauvé par Anne qui, ne me voyant plus faire mes tours de l'île, à la suite des allers et venues remarqués de Saint-Vareste, s'inquiéta pour moi. Cette fois, elle n'eut pas à me veiller ni à me soigner avec la même assiduité que la fois précédente car sitôt la fatigue réparée par de fortes tisanes introuvables dans le commerce, je fus de nouveau sur pied.

Mon premier réflexe fut de me rendre, le soir même de mon rétablissement, à la mairie. La secrétaire était partie, j'ouvris la porte du bureau du maire sans frapper. L'édile obèse eut un sursaut d'étonnement.

– Eh bien, Dartigny, vous ne frappez pas avant d'entrer chez les gens ?

– Vous savez où est Gilles de Saint-Vareste ?

– Votre agent ?

– Oui, le petit moustachu qui est venu il y a quelques jours et que vous avez aidé.

– Comment voulez-vous que je le sache ? C'est votre ami, pas le mien. Pourquoi vous venez me chercher querelle à moi ? Appelez-le !

– Vous savez bien que je n’ai pas le téléphone, et moi je crois que vous êtes en cheville avec lui. Il m’a volé quelque chose, ça pourrait vous coûter cher.

– Vous croyez que je n’ai pas assez à m’occuper avec les affaires de la commune et avec mes propres affaires ? Appelez les gendarmes si vous voulez, à mon avis c’est avec vous qu’ils repartiront, direction l’asile.

– Il vous a payé pour me rendre la canne, il a bien pu vous payer pour m’espionner ou lui servir de complice.

– Vous dites n’importe quoi, vous êtes un dangereux paranoïaque, c’est tout ce que je vois. Allez-vous en vous me faites perdre mon temps. L’île a d’autres problèmes que vos états d’âme et pas le temps de gérer vos amourettes ni vos relations professionnelles. Fichez le camp.

Je sortis du bureau municipal en colère. Le maire était franc comme un arracheur de dents, ainsi que le disait mon institutrice de cours moyen, et je savais qu’il avait comploté avec Saint-Vareste pour me manipuler, me forcer à faire cette toile ratée de laquelle il tirerait sûrement un bon prix, le scandale aidant. Sur le chemin du retour, je passai devant la ferme et décidai d’aller remercier Anne pour ses soins. Ainsi que je l’espérais, les deux familles n’étaient pas encore passées à table. Anne était même à l’extérieur de la maison ; elle cueillait dans son potager de quoi compléter le repas. Dès que je fus à portée de voix, je la hélai.

– Bonjour, Anne.

– Bonsoir, vous vous sentez mieux ?

– Oui, et grâce à vous, répondis-je. Votre tisane m’a fait un effet terrible. C’est un remède de cheval ?

– Je ne sais pas, c’est mon mari qui me l’a conseillée. C’est lui l’expert en la matière.

Le mari, justement, sortit à son tour.

– Et encore, dit-il, ce n’est rien à côté de ce que savait mon père. Lui, c’était un druide, meilleur que dans Astérix. Et son père, mon grand-père, soignait tout le village avec ce qui poussait sur l’île. Moi je n’arrive déjà presque plus à guérir mes bêtes. Tout ça se perd, et il y a de moins en moins de plantes sur l’île.

– Vous arrivez aussi à guérir les animaux comme moi, lui fis-je remarquer.

– Oui, mais vous vous y croyez, et ça ça compte. Mes moutons, ils n’y croient plus, ils croient au vétérinaire maintenant. Allez, heureux de vous savoir en bonne santé de nouveau.

Je retins la quinte de toux qui venait, pour ne pas le vexer. Quand il fut rentré chez lui, Anne me dit :

– J’ai vu chez vous, sur le mur, ce que vous avez peint. Je n’y connais rien, mais je tenais à vous dire que c’est magnifique. J’ai presque pleuré, et pourtant même à la messe d’enterrement de mon père je n’ai pas pleuré. Je voulais vous dire ça, c’est tout.

– Merci Anne. Vous me sauvez encore et encore.

– Prenez ceci, c’est de la tisane pour dormir. Vous en avez besoin. Il suffit de râper et de mettre dans l’eau chaude.

Elle me tendit une tige, une racine que je ne connaissais pas. Plus que sa gentillesse d’infirmière, c’étaient ses paroles sur ma peinture qui me troublaient le plus. Je ne pensais plus à Saint-Vareste, ni au maire, ni à ma toile égarée, prostituée sur le continent. Flagornerie de femme désespérée, amabilité d’amie ou sincérité de spectatrice émerveillée ? Je ne savais qu’en penser.

De retour chez moi, je m’assis aussitôt par terre, devant le mur peinturluré, afin d’imaginer ce que cette femme avait pu réellement penser de cette fresque terrifiante. Sa force me saisit dès que je posai mes yeux sur elle et je me sentis pris par un souffle neptunien, léger, à peine perceptible, mais bien réel pourtant. Je me précipitai vers mes pigments, mon solvant, fis mon mélange, installai une toile vierge. En attendant la peinture, je décidai de fumer la racine que m’avait donnée Anne.

Je retrouvai une longue pipe à opium que j'avais dans mes affaires et qui m'avait servi certains soirs particuliers de débauche. Je trouvai un peu de tabac – vieux de plusieurs années –, découpai des petits morceaux de racine et bourrai ma pipe avec un mélange de ces deux ingrédients. À ma grande surprise je réussis à l'allumer. La fumée âcre provoqua une importante quinte de toux qui dura plusieurs dizaines de secondes et que j'éteignis grâce à de grandes gorgées d'alcool, seule boisson que je pus trouver en titubant.

Je repris mon souffle, en profitai pour revenir devant ma fresque et ma toile vierge. La légère brise d'inspiration que j'avais ressentie s'était arrêtée. Déjà la nuit tombait et j'avais l'air bête avec ma pipe dans une main, un pinceau dans l'autre, et ma toile devant les yeux. J'en fis le tour pour regarder la mer, elle était magnifique, parée de petites parcelles d'écume au sommet des vaguelettes. Je pris une autre bouffée de pipe, tel le loup de mer en passerelle.

La toux me fit trébucher et tomber à la renverse sur la toile. À chaque nouvelle quinte, j'avais l'impression que mes intestins, mes tripes, remontaient jusqu'à mes poumons. J'en avais mal aux abdominaux. Je crachai soudain sur la toile sur laquelle, par terre, j'étais couché, une glaire immonde, mêlée de sang et de matière noire. Je repris pied, me précipitai vers la bouteille d'alcool et en bus tout le contenu. Le feu du liquide calma l'âpreté de la gorge, mais ma toux ne cessa pas complètement. Je toussais moins violemment, moins rapidement, mais je n'étais pas libre de mes mouvements.

La toile était à terre, marquée par une tache ignoble en son centre. Le petit volume de glaire noircit davantage et me sembla grossir, s'étaler, bouger comme s'il était vivant. Puis il tourbillonna jusqu'à former l'ombre chinoise d'un cormoran menaçant. Pris de panique, je reculai contre le mur qui faisait face à la fresque. Celle-ci aussi s'animait ! Les traits d'un chevalier avec heaume, épée et bouclier apparaissaient. En face, la toile devenait le bouclier d'un autre chevalier apparu ex nihilo.

Mon hallucination reconstituait un puéril combat entre un chevalier noir et un chevalier bleu. Redevenant enfant, j'assistai à cet affrontement titanesque. Le chevalier noir prit rapidement le dessus sur le bleu, lequel combattait en débutant. Poséidon m'abandonnait donc définitivement, même dans mes songes fous où il était pourtant le maître attiré !

Je voulus prendre la défense du bleu et jetai tout ce que je pus trouver sur le noir. La bouteille vide se brisa sur son casque, le chevalet sur son poitrail protégé d'une épaisse cote de maille. Je lui lançai ensuite ma peinture, qui le transperça de cent brûlures, comme la petite vérole grêlait la cour versaillaise. Ce jet d'acide le fit tituber et il s'écroula dans un bruit de métal plié et cabossé. De géant il était revenu à taille humaine. Je lui ôtai son casque d'un violent coup de pied : son visage était celui d'une vieille obèse qui ressemblait aux dernières photographies de La Goulue, l'ancienne reine du Moulin-Rouge échouée dans une roulotte sur un terrain vague misérable. Je pris ma canne, la trempai dans un peu de peinture répandue sur le sol et, avec toute la force qui me restait, plantai cette lance empoisonnée dans l'œil gauche du monstre. De la fumée sortit de cet œil percé, la même fumée de drogue que j'avais inhalée auparavant, et ma toux reprit de nouveau. Elle me jeta d'un coin à l'autre de la pièce dans des torsions de douleur inhumaine et je n'en fus délivré qu'en me cognant volontairement la tête contre un mur pour m'assommer, écroulé dans le verre brisé de la bouteille et la peinture étalée sur le sol.

Au réveil, j'eus le sentiment de revivre une scène désagréable. Saint-Vareste se tenait devant moi et palabrait avec naturel.

– Quel carnage, Dartigny ! Au moins, vous vous impliquez. En tout cas, la toile est réussie, même si j'aurais bien aimé transporter l'ensemble de la pièce. Vous êtes un performeur, en fait, Dartigny, vous êtes moins conservateur que vous en avez l'air et que vous le dites. On est loin de l'atelier tranquille du peintre bourgeois. Bravo, c'est magnifique.

– Saint-Vareste, vous êtes un voleur, balbutiai-je. Rendez-moi ma toile.

– Vous êtes fou ou inconscient, je pense. Non seulement je ne vous rends pas la première, mais je prends la deuxième. Ce serait criminel de vous la laisser, connaissant vos penchants destructeurs.

– Si vous ne me rendez pas ces toiles je vous tue, Saint-Vareste.

– Dommage que nous nous croisions toujours quand vous pataugez dans les immondices, alors, parce que pour me tuer il faudrait déjà que vous soyez debout.

J'essayai de me lever, mais fus de nouveau immobilisé par une quinte de toux. Saint-Vareste rit de bon cœur et me dit, en empoignant la toile qui était par terre :

– Bon, j'imagine que vous ne viendrez pas au vernissage. Mais si vous changez d'avis, contactez-moi, je préviendrai la presse. Tout le monde n'attend que cela. Désolé, je n'ai pas trouvé de date plus proche, je ne savais pas quand vous feriez votre deuxième œuvre.

Saint-Vareste me lança un carton d'invitation à un vernissage collectif à Paris. L'œuvre qui l'illustrait était le premier tableau qu'il m'avait volé. Je fus pris d'une colère noire qui me donna un peu de force.

– Saint-Vareste, vous êtes un misérable, je veux récupérer mes toiles. Vous ne comprenez rien à l'Art, vous n'êtes qu'un flibustier.

– Et votre serviteur. Je préviens quelqu'un sur le chemin du retour, pour que vous ne creviez pas comme un chien dans votre dépotoir. Au revoir.

– Attendez, je vous interdis...

Le papillon était déjà parti, avec ma toile, et moi je ne pouvais bouger. Quelques minutes après, le maire fit son entrée avec Anne. Je leur demandai aussitôt :

– Où est-il ? Rattrapez-le, vite !

– Vous parlez de votre ami ? répondit le maire. Il est parti sur son petit bateau. Il nous a prévenus que vous étiez dans un mauvais état. Vous avez mal ?

– Il faut le rattraper, il m'a encore volé une toile.

– Écoutez, Dartigny. Avec ce que vous m'avez dit la dernière fois, je lui ai posé la question et il m'a montré le contrat que vous avez signé. Alors il faut que vous arrêtiez de nous emboîmer.

– Arrêtez-le, je vous en supplie.

– Nous allons surtout vous obliger à vous reposer. Manifestement vous avez eu une nuit agitée, c'est un taudis chez vous.

Anne ne disait rien, mais elle me regardait avec pitié. Je compris que ni le maire, ni elle, ni personne, ne comprenait mon désarroi d'artiste. Aucun être normal ne pouvait comprendre le rapport que j'entretenais avec les œuvres d'art en général, et les miennes en particulier. Je souffrais de voir des œuvres médiocres, je souffrais tout autant de voir des œuvres médiocrement possédées. C'était ce que j'avais compris et qui avait suscité ma colère chez les Faudieu, devant des peintures que je considérais pourtant comme véritablement vivantes. Alors savoir deux œuvres mortes, ou presque, dans la nature, aux mains d'imbéciles et de barbares, avait le pouvoir de me transformer en un psychopathe déterminé.

Je restai pourtant lucide. À quoi bon trucider ces iliens inutiles, ces deux marionnettes innocentes ? Je n'avais pas le choix, il fallait que je pistasse mes deux toiles sur le continent et que j'éteignisse à jamais le tout petit souffle d'Art qu'elles contenaient. Ici, sur l'île, espionné par des rancuniers et des haineux, coupé de tout et affaibli, je ne pouvais rien. L'artiste devait céder sa place au mercenaire, c'était le lourd prix à payer pour laver mon honneur et faire disparaître mes deux œuvres involontaires, plates et indignes. Pendant que le maire et Anne me portaient à l'étage, tant bien que mal, je dis à cette dernière, pour expliquer mon absence à venir :

– Anne, s'il vous plaît. Cela va vous paraître bizarre, mais j'aimerais voir un médecin du continent, j'aimerais aller à l'hôpital. Ici je vais mourir.



## XI

Puisque, par la faute de Gilles de Saint-Varest, j'allais rejoindre la misérable armée des faiseurs de cadavres, je me décidai à affronter jusqu'au bout la soldatesque vie des pontifes du milieu culturo-mondain, non que je cédasse aux vulgaires sirènes – tiers-femmes, tiers-poissons, tiers-putes – de cette douteuse assemblée mais que je voulusse, en un sublime suicide, accompagner mes tableaux dans leurs enfers plébéiens. Car ces deux œuvres, que j'avais cru mortes d'abord, tant leur conception s'était faite dans de factices et prosaïques ébats, possédaient tout de même un petit souffle vital, tempête à côté des incompréhensibles tentatives snob dégueulées par les mal-nommés artistes contemporains.

J'avais encore, enfouis sous les couches crasseuses mais sublimes de la vie solitaire que je menais depuis plusieurs années, tous mes réflexes d'homme du monde. Je ne l'avais jamais été véritablement, en réalité, car dans ma jeunesse j'avais été avant tout un marginal *et* un mondain. Néanmoins les codes de l'élégance, même si c'était presque la grossièreté de la sur-élégance choquante, et les codes du savoir-vivre, badinage compris, n'avaient aucun secret pour moi. Je savais exactement ce qu'il fallait faire pour donner le change à tous les barreaux de l'échelle culturo-mondaine, des punks subventionnés pour créer de la fausse provocation télégénique aux décideurs arrogants conseillés par des petits polytechniciens ou autres chefs de bandes communicantes.

Il ne fallut pas longtemps pour que mon notaire, décidément efficace, m'envoyât l'importante somme d'argent, sous forme de mandat, que je lui avais demandée. Dès que je la reçus des mains suspicieuses de Labrase, je quittai l'île. Les dieux étaient-ils avec moi ou ne me reconnaissaient-ils déjà plus ? La traversée se déroula dans de fort calmes conditions et je ne fus pas malade. J'avais quitté mon île comme l'autre fois, au moins en apparence : sale, sans bagage, seulement muni de ma canne et paré de mes bagues. Mais arrivé sur le continent, mes intentions belliqueuses, la tension qu'elles créaient sur mon système nerveux, me permirent de réaliser des prouesses inimaginables peu de temps auparavant. Ainsi pris-je un taxi, ainsi sus-je énoncer ma destination, avec une telle assurance distinguée dans la voix, étayée par la vue d'un billet, que le chauffeur me conduisit sans craindre que le clochard auquel je ressemblais souillât sa belle voiture. Habité par mon rôle d'espion porteur de fioles empoisonnées, obligé de se fondre dans la garnison ennemie, j'en avais déjà le ton avant même d'en avoir l'apparence physique.

Je pris pied dans une grande ville bretonne que j'avais fréquentée bien avant de rejoindre mon île, lorsque je cherchais encore une signification à mon existence et que je sombrais dans une débauche inutile, répétitive et exténuante. J'avais longtemps été aveuglé, empêché de voir la Vérité divine de la vie, par mes pulsions sexuelles et mon arrogance culturelle que j'avais prises à tort pour la vie réellement accomplie. Je retrouvai cette ville, plusieurs années après, sans émotion. De grands travaux avaient modifié son aspect ; la pression électorale des petits cadres du tertiaire, ce nouveau prolétariat qui ne disait pas, par vanité, son nom, avait façonné le centre-ville et les proches faubourgs dans le sens de l'appauvrissement architectural et urbain. C'étaient les mêmes magasins de basse consommation inutile, parfumeries bon marché, prêt-à-porter vulgaire et cosmopolite, commerces de bouche normalisés et petits supermarchés sans saveur. Quant aux banlieues, même dans mon ancien temps je n'osais y mettre les pieds.

Le taux de chômage disait à lui seul la saleté et la misère de ces lieux perdus pour la France économique, politique et culturelle.

Je descendis dans le plus grand hôtel de la ville, ne m'en laissai par redire par le concierge qui me jeta un regard pseudo-hautain qu'il avait dû apprendre à la télévision et commençai par prendre un bain chaud, ramollissant, dans la grande baignoire rose pâle de ma chambre. Mes bagues, savonnées et décrassées par l'eau du bain, faisaient comme une allégorie de ma propre apparence à venir : brillante, propre à l'extérieur mais ombrageusement magique à l'intérieur.

La deuxième étape, hautement symbolique, biblique, consista à me diriger vers un salon de coiffure. J'avais oublié, pauvre exilé soustrait aux contingences de ce monde mesquin, qu'il était conseillé de réserver sa place. Subséquemment je dus attendre longuement, dans un implacable fauteuil d'ennui, mon tour pris à la hussarde. J'eus à subir le spectacle pathétique des mémères provinciales à permanente et brushing, ragotant sur les vedettes télévisées et les notabilités locales. Sinistres individus pour une sinistre époque et une sinistre civilisation ! J'allais devoir subir, sans sombrer dans la violence verbale et physique qui était devenue mon art de vivre, les oripeaux humains de ce monde occidental corrompu, avili, bâtard des Lumières fascisantes et du Christianisme défroqué. La perspective de ma mission vitale et la sensation de la présence de mon dieu tutélaire en mon âme pouvaient seuls retenir mon bras désespéré.

Quelle douce sensation, oubliée de moi, que le massage du cuir chevelu par des mains expertes ! Ainsi, un simple shampooing pouvait m'aider à retourner pour quelques temps dans le monde des morts-vivants, me convaincre de redescendre de mes sphères olympiennes pour goûter, en toute sincérité, quelques douceurs terrestres. Ce shampooing me parut une saine jouissance, un plaisir minuscule certes, mais un plaisir non corrompu de rapports de force ou de bizarreries psychanalytiques comme l'avaient été mes vicieuses jouissances de jeunesse.

Peigné comme un lion balzacien, rasé de frais, j'étais presque beau. Cependant, je portais sur mon visage les stigmates d'une vie spirituelle et artistique agitée et sur mon corps des loques crasseuses, guenilles lépreuses qui avaient été ma robe de bure. En quittant celles-ci, ceux-là s'atténuaient et le moine-soldat deviendrait un pervers marquis au jeu faussé. Cette dernière étape me mena chez un tailleur chez lequel j'avais eu mes habitudes. Je commandai immédiatement deux complets sur mesure et des chemises. Lorsque l'artisan appliqua sur mes membres, avec des gestes experts et typiques, son mètre de couturière, j'eus le sentiment de revenir plusieurs années en arrière, au moment de mon faste. Intérieurement je jubilai, moins par l'émotion du souvenir de sensations élégantes que par la certitude que je serais, comme du temps de mon faîte, imbattable. Je savais ce que j'avais valu ; j'en déduisis ce que je vaudrais.

Pourtant, un détail me tracassait. Sur l'île, mes excès, mes sorties dans la nuit et le froid, mon sommeil hasardeux et mon alimentation déséquilibrée n'avaient jamais provoqué que des maladies superficielles, guéries rapidement. Même lorsque la voisine avait dû veiller sur moi je ne m'étais jamais vraiment senti en danger, attaqué en profondeur. En revanche, à peine avais-je quitté l'île que la toux avait entravé de nouveau ma respiration. Elle n'était pas forte, peu inconfortable, mais je sentais qu'elle prenait cette fois-ci sa source au fond de mon organisme affaibli et prospérait à la faveur de la mutation physique que j'avais décidée. Moine, les dieux avaient, d'une certaine façon, protégé ma santé ; marquis, même pour de faux, même sans changer d'âme, ils ne voulaient peut-être plus préserver mes forces, qui ne serviraient pas, au moins momentanément, à leur peindre de somptueuses offrandes.

J'avais quelques jours à attendre avant de prendre possession de mes costumes. Ne sachant que faire, je passais une grande partie des journées dans la chambre d'hôtel, assis dans un fauteuil à regarder par la fenêtre le sinistre spectacle du boulevard, allongé dans mon lit à fixer le plafond ou installé au petit bureau à gribouiller le bloc de papier à en-tête de l'hôtel. Ce n'était pas pour parodier le prolifique et vénal Picasso que je dessinais sur ce mauvais pa-

pier de correspondance mais parce que je m'ennuyais terriblement. Que devient un artiste, et plus largement un oisif baudelairien, quand l'inspiration l'a quitté, sinon un paresseux ? Au moins avais-je encore le souvenir du souffle créateur en mon âme, mais je plaignais mes chers stériles, ceux-là que n'avait jamais traversés que la petite onde médiocre de l'agitation médiatique. Enrichis, débarrassés de leur obligation de faire des farces – sauf pour les plus imbéciles, les plus cyniques ou les plus naïfs qui prétendaient en plus à la postérité – et à portée des plaisirs consuméristes pour nababs décomplexés, ils pouvaient jouir en paresse, comme d'heureux, béats et ploucs gagnants du loto.

Je passais la demi-heure nécessaire à la remise en état de la chambre dans le salon de coiffure. Ce shampoing quotidien et si voluptueux que je ne pouvais y renoncer était la preuve que je devenais faible, incapable de résister à de bas plaisirs de la société de consommation. J'avais donc eu raison de m'exiler ! J'hésitai même à proposer à la coiffeuse des amours tarifées, comble pour un hétérophobe comme moi. Je la voyais en grande prêtresse de Déméter, capable de faire le lien entre les pauvres mortels et les jouissances terrestres. J'en aurais fait une victime souillée, je l'aurais volontiers réduite à un rôle de prostituée, d'autant qu'elle était d'une féminité vulgaire, comme pouvaient l'être les coiffeuses et les manucures. Elle était petite, avait un visage enfantin, fin mais quelconque, des cheveux bouclés artificiellement et teints en rouge sombre, criard. La minceur de son buste, de ses hanches et de ses fesses faisait ressortir ses deux poitrines qu'un simple débardeur offrait au client pendant les opérations de coupe. Cette aguicheuse bas-de-gamme aurait mérité que je la prisse pour ce qu'elle était en vérité. Cependant je ne fis rien, moins par peur du scandale ou de la police mais parce que je savais que cette petite coiffeuse était déjà la victime du siècle vaurien – et accessoirement des alcoolisés qui abusaient de sa faiblesse morale, le week-end, à la sortie des boîtes de nuit où ses instincts anthropologiques la guidaient. Les vraies prostituées que j'aurais violentées sans état d'âme étaient celles qui collaboraient en connaissance de cause à la propagande transformant les Occidentales comme elle en putes gratuites. En outre, le corps de la coiffeuse faussement rousse me dégoûtait profondément. Si j'avais dû consommer une femme, j'aurais choisi une femme au moins troublante.

Le ménage de ma chambre n'était pas long à faire. Je modérais en effet les instincts de porc humain qui transformaient ma maison bretonne en un capharnaüm peu hygiénique. Je ne voulais pas ressembler à ces parvenus goujats qui, croyant au pouvoir de leur dieu Argent, perdaient une partie de leur humanité dans les palaces, sous prétexte que c'était compris dans le forfait. De plus, saccager ma chambre n'aurait pas embêté la direction de l'hôtel ni les financiers internationaux qui le détenaient, mais seulement les sous-prolétaires exploités qui faisaient le ménage. C'était une des fausses rebellions comme il en existait tant, un de ces indices de la croissance du désert, un simple mépris de classe que les plus bêtes individus commettaient : starlettes, bourgeois de gauche – avec la cruelle extension de la pédophilie dans les palaces du Maghreb pour les libertaires – et hommes d'affaires en transit.

Je passais donc plus de vingt heures par jour dans ma chambre d'hôtel, mou et paresseux. Je m'ennuyais terriblement, sortais peu. J'avais honte de mon apparence hybride, corps de gueux à tête de seigneur, qui me semblait proclamer au monde la trahison que j'étais en train d'accomplir. J'étais prêt à l'assumer, j'avais pris irréversiblement la décision d'affronter mes ennemis idéologiques, mais à condition que les coulisses de la transformation demeuraient secrètes. Je voulais rester extraordinaire dans l'excès surélégant autant que je l'avais été dans l'excès inverse.

Dès mon arrivée j'avais fait enlever la télévision et la décoration de la chambre. J'avais peur de commettre un incident en conservant devant moi, à portée de coups de canne et de poings, le poste de télévision. J'avais vu tant de belles âmes sombrer dans la médiocrité et le contresens à cause de leur soumission aux pauvres programmes que j'avais une haine personnelle contre cet objet fourbe. Ses inventeurs étaient à mes yeux des génies du mal, les plus

retors servants du siècle vaurien. Ils avaient conçu un appareil capable de faire perdre du temps en inutilités, d'aliéner les esprits à la société de consommation, de soumettre toute tentative culturelle ou intellectuelle indépendante, de donner toujours raison aux mères Michu et de dissoudre les liens sociaux entre individus. C'était la parfaite invention contre-révolutionnaire, insupportable de casuistique prolétarienne consumériste – du droit de manger de la choucroute au chocolat au droit à l'enfant pour septuagénaires transsexuelles – et d'égalitarisme autoritaire.

J'avais aussi demandé que les pauvres tableaux fussent enlevés. Éléments standardisés d'une chambre standardisée, j'avais là-aussi peur de commettre un malheur si je restais seul avec ces fantômes. Les murs de la chambre étaient donc nus avec quelques clous et fixations saillants en guise de décoration unique. J'avais accroché aux clous devenus inutiles les œuvres de poche griffonnées sur le papier à lettres de l'hôtel. Elles me rappelaient les bleues fumigations que je créais sur mon île. Néanmoins, ni la petite contemplation de ces tableaux miniatures, ni les longues heures de paresse passées dans le bon fauteuil de la chambre, ni les nuits de silence protégées par le double-vitrage ne me faisaient approcher l'état méditatif et violent qui m'avait fait vivre en artiste du temps de ma splendeur solitaire.

Mon cerveau tournait au ralenti, empâté par mon corps alangui et gêné par la toux qui me raclait la gorge avec minutie. J'utilisai mes faibles capacités intellectuelles pour me préparer à ma future escale parisienne.

Je n'avais plus aucun souvenir de Paris, même si mes parents m'y avaient mené deux ou trois fois lorsque j'étais enfant. Je savais que j'avais visité la Tour Eiffel, ce laideron intolérable, peut-être le Louvre. Nous avons probablement descendu les Champs-Élysées et remonté la Seine en bateau-mouche, comme de bons touristes calibrés que nous étions. Mais je n'avais gardé de ces moments familiaux aucune image. Plus jamais ensuite je n'avais remis les pieds à Paris, par régionalisme en grande partie mais aussi parce que je n'étais pas avide, pour dire le moins, de nouvelles expériences touristiques. Pourquoi risquer l'ennui dans la nouveauté quand on est certain d'être comblé avec les vieilles connaissances ? Il fallait bien une histoire d'honneur comme celle que je vivais pour me faire outrepasser ce principe.

Pour l'heure, je m'ennuyais. Trois ou quatre fois par jour, je remplaçais aux clous mes dessins au stylo bleu. Je m'en lassais vite en effet, tant ils me paraissaient de médiocres réductions de mon talent véritable, à l'image de ces statuettes pieuses que vendent les boutiques religieuses à la sortie des cathédrales et qui ne sont que les infinitésimaux symboles d'une foi supérieure, mystique, impalpable. Comme tous les touristes ennuyés en villégiature, dans les villes d'eaux de Maupassant ou de Lorraine, j'allongeais les repas. J'en profitais pour reprendre l'habitude d'une alimentation rythmée et équilibrée. Parfois une quinte de toux faisait se raidir mes voisins, au restaurant de l'hôtel : plus je me ramollissais, plus je redevais normal, au moins d'apparence, plus l'infection devenait gênante. Je n'allais pas voir de médecin, sachant que pour guérir cette maladie somatisée il me fallait moins un pharmacien qu'un psychiatre ou sa version antique, un guérisseur.

La bonne chère avait un effet psychanalytique secondaire : je repensais de plus en plus à mes parents. Ils hantaient non mon sommeil, qui restait désespérément vierge de tout rêve, mais mes somnolences, mes divagations de fauteuil. Je reconnaissais à la fois que j'avais été, sinon leur meurtrier, du moins le catalyseur de leur mort – mais quel enfant ne l'est pas ? – et dans le même temps, je n'arrivais pas à me sentir coupable de cette mort prématurée, ni à en souffrir : la disparition de mes parents était à mes yeux un mal nécessaire à mon œuvre artistique. En outre, j'avais un côté masochiste ou stratège qui me poussait à offrir à d'éventuels détracteurs une part indéfendable de moi-même. En présentant l'apparence d'un petit rentier égoïste jouant à l'artiste pour se donner de l'envergure et éviter la dépression, je permettais aux commentateurs de ne pas avoir à répondre sur le fond de mon Art, ce pamphlet continu capable en puissance de faire s'écrouler le colosse d'or duquel ils vivaient. Sans cela, jamais

personne ne pourrait faire la réclame de mes œuvres trop bouleversantes. Mais sous cette apparence j'étais en réalité financièrement et sentimentalement indépendant du milieu culturo-mondain, c'était ma force tout autant que ce que les mandarins pouvaient ne pas me pardonner. Pour eux, tous les argents ne se valaient pas : l'industriel était sale, mais celui tiré de la vente d'œuvres offertes en rétro-commissions au ministre en échange d'expositions ou d'acquisitions nationales était d'un goût exquis, surtout s'il était recyclé dans de la consommation de luxe bien-pensant, de la chirurgie esthétique ou de fausses bonnes œuvres.

Après quelques jours de ce régime hôtelier, j'étais mûr pour achever ma transformation. Aussi, dès que mon tailleur laissa un mot à l'hôtel, je me précipitai dans sa boutique, toujours vêtu à la clocharde. Quelques heures après, les ajustements achevés, je commençai à parader. Je me promenai au hasard, dans les rues, pendant les quatre ou cinq heures qui me séparaient de la nuit. Le costume que j'avais passé était un complet de deuil, en trois pièces d'un noir uni. Le gilet se boutonnait très haut et laissait peu de place, un petit triangle, pour la cravate rayée noir et blanc. On n'en voyait presque que le petit nœud élégant – exécuté de mémoire, sans aucune difficulté. Ce gilet, droit, se terminait par deux pointes, forme que je préférais aux arrondis alors à la mode. La veste était légèrement cintrée, droite à trois boutons, deux fentes, deux poches et une pochette. Mon pantalon, selon mon souhait, était à revers et mes chaussures étaient noires, sans fioritures. Quant à ma chemise, elle était en coton surpiqué et attachée par deux boutons de manchette ronds en argent, polis à la périphérie, dépolis au centre. Je glissai un petit foulard de soie blanche savamment plié – toujours de mémoire – dans ma pochette. Ma canne et mes bagues vestiges de l'ancien monde complétaient l'élégante gravure de mode que j'étais devenu. L'éclat de ma mise masquait même les cicatrices, les flétrissures et les marques de mon visage.

Je sortis ainsi, fier et hautain, savourant les réactions que je provoquai. Il manquait pourtant un détail de haute importance : le chapeau. À l'emplacement du chapelier et maroquinier que j'avais connu, je trouvai une boutique de chaussures pour femmes bon marché. Je me rabattis donc sur une modiste, dus attendre qu'une trentenaire en jeans se décidât entre deux gigantesques chapeaux hideux pour un mariage au fin fond de la province et trouvai miraculeusement un feutre noir à ma taille. Je le choisis à bords assez larges car j'aimais l'idée de pouvoir passer pour un Juif aux yeux des non avertis. À notre époque de nus-têtes, seuls les rabbins avaient en effet encore le bon goût de se couvrir : les traditions quatre fois millénaires sauve-raient peut-être le monde occidental de sa médiocre modernité. Je dénichai aussi une paire de gants bruns, que je me contentai de tenir en main sans les enfiler et, ainsi paré, ayant étudié quelques poses, je sortis de nouveau.

Je voulais m'exercer à ne pas tenir compte du regard d'autrui, à retrouver la magique impassibilité que j'avais maîtrisée parfaitement dans mon ancienne vie. Pour travailler mon dédain, j'arpentai les rues les plus populières de la ville. Je coupai la petite foule avec insolence, ne répondis ni aux œillades, ni aux sourires, ni aux invectives. C'était une épreuve difficile pour le sanguin que j'étais devenu et plus d'une fois je dus puissamment résister à souffleter un insolent. Il aurait été plus facile d'être deux pour se donner, par la conversation, une contenance. Je me souvins des longues promenades avec Rodolphe : même dans certains bars lugubres, notre aura nous avait toujours protégés. Pour l'heure, je me contentai de pacifiques rues diurnes.

L'épreuve du réel, voilà quelle était la vraie sélection. J'avais connu tant de jeunes gommeux aux prétentions vestimentaires et intellectuelles démesurées qui n'y avaient pas résisté. Leur mise n'était recherchée que pour de grandes et inoffensives occasions, aux fêtes du Nouvel An par exemple, mais dans la vie ordinaire ils étaient de bons petits soldats de l'uniformité bien-pensante. Parmi toutes les photographies de qualité qu'on m'avait jadis envoyées – j'en avais aussi reçues de grotesques – il manquait toujours, de manière flagrante,

l'étincelle que seule donne cette fameuse épreuve du réel, celle qui demande un peu plus de courage que de poser dans son salon.

Moi, indépendant financièrement et affectivement du petit monde des gendelettes, j'avais pu conserver, dans le réel, le même feu et le même fiel. Dans la rue, au quotidien et au mépris des médisances des voisins et des regards troubles des Harpagon, je n'avais jamais ôté un ruban de ma tunique. Avec Rodolphe nous partagions cette vision des choses. Nous n'étions peut-être pas les plus extravagants, ni même les plus élégants, mais nous étions les plus courageux. Quand, le week-end, et parfois dès le vendredi, tous les technocrates passaient jeans et tee-shirts, nous continuions de promener les gardénias de nos boutonniers.

Pour arriver au parfait détachement, il avait fallu des exercices, de la pratique. J'avais commencé petit, par des costumes simples, sans fioritures ni accessoires. Puis, peu à peu, j'avais ajouté les perles, les chaînes, les gants, les chapeaux, les gilets, les fleurs ou encore les cannes. La domination du réel était un travail long et éprouvant.

Je devais refaire cet apprentissage, plusieurs années après, de manière accélérée. Je devais donc faire des impasses, c'était pourquoi je restreignais mes promenades aux rues larges, peuplées et éclairées. J'espérai que ces exercices seraient suffisants pour affronter Paris et la clique abjecte qui tenterait de se vautrer dans les dividendes de mon talent.

Au restaurant de l'hôtel, les bourgeois qui avaient suivi ma transformation me regardaient plus bizarrement encore que lorsque j'étais à la mode clocharde. Ils me prenaient peut-être pour un créateur adepte du « grunge », cette horrible et infâme passade des petits Néron de la mode pour se moquer des pauvres dans les années quatre-vingt-dix. Je prenais volontiers, pour faire l'épate, des poses de gourmet et faisais des gestes maniérés. Ils en furent horrifiés, d'autant que, méticuleusement mais sans ostentation, je laissais une addition qui m'assurait la bienveillance des garçons de salle et du sommelier.

Je goûtais à tous les vins de Champagne à la carte, et à tous les vins de Bourgogne. L'hôtel n'était pas un palace mais la table était honnête et la cave mieux que cela. Je restai dix jours à ce régime, entre le salon de coiffure, les grandes artères de la ville et la table du restaurant de l'hôtel. Gris mais jamais ivre, je réapprenais aussi à dompter mes humeurs alcoolisées. Même les œillades provocatrices que je lançais au début aux mères à grosses bagues et à leurs adolescents disparurent par ma volonté.

La direction de l'établissement me cantonnait à une table excentrée. Cependant, de cet exil j'étais encore suffisamment brillant pour capter l'attention et je voyais se retourner les têtes les plus curieuses. Je pouvais donc m'exercer à contrôler mes émotions, tant les « positives », celles qui me poussaient à séduire, que les « négatives », celles qui m'auraient conduit à détruire à coups de canne les oripeaux du petit luxe bourgeois incarné dans chaque détail de la salle du restaurant. Quand je pus, après trois coupes de vin de Champagne et une bouteille de Nuits-Saint-Georges, demeurer silencieux et immobile jusqu'en mon âme, je compris que j'avais achevé ma rééducation. Il était d'ailleurs temps que je rejoignisse Paris.

Le lendemain de ce dîner impassible, je préparai donc ma valise – une belle malle comme autrefois – et quittai l'hôtel pour me rendre à la gare. Je n'étais plus artiste du tout, mais mon apparence était devenue une œuvre d'art. J'avais donc réalisé en sens inverse ce que j'avais accompli en partant sur mon île. Ce faisant, j'avais pris le risque d'un Robert de Montesquiou : sacrifier mon Œuvre intemporelle à ma vie, œuvre plus compliquée, plus vraie, mais plus éphémère. Seul Oscar Wilde, dans toute l'histoire moderne, avait réussi à accomplir à la fois une œuvre littéraire, théâtrale, critique magistrale et une vie elle-même œuvre d'art. Balzac, Baudelaire, Kierkegaard, Proust et tant d'autres avaient sacrifié leur dandysme à leur œuvre. Cela avait été la tragédie de leur vie, et le souffle vital qui avait traversé toute leur œuvre, au point que de la clairvoyance désespérée de leurs auteurs étaient nés des magnifiques comme Rubempré ou Charlus. Pour ma part, il semblait que je n'avais pas encore choisi, à cause des circonstances, la voie pour bien exprimer ma métaphysique, même si ma préfé-

## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

rence allait naturellement vers le chemin qui me permettait de dialoguer avec les dieux dans des rituels exaltés plutôt que vers celui qui ne nécessitait qu'un peu de basse concentration, de la répartie et quelques trucs de maintien.

En reprenant mon insolente apparence, j'avais retrouvé toutes mes facultés sociales. Je pris ainsi avec le plus grand naturel un taxi, puis le train, gestes simples qui auraient provoqué quelques semaines plus tôt de terribles crises d'angoisse. Ayant renoncé à l'art véritable, la foule, les machines et les préposés n'atteignaient plus mon âme. Quel était le moi comédien ? Le fou qui perdait ses moyens au moindre prétexte ou le tiré à quatre épingles qui ne prêtait attention à rien ? Ce fut cette question qui m'inquiéta lorsque je pris conscience, pendant le trajet vers Paris, que je n'avais rencontré que peu de difficultés, sitôt ma décision prise, à re-devenir en substance ce que j'avais été avant mon exil.

## XII

Rue de Saint-Louis-en-l'Île, sur l'île Saint-Louis, il y avait une petite librairie poussiéreuse qui éditait ou vendait des ouvrages consacrés aux personnalités et aux coutumes du lieu, du « village » comme le disaient les guides touristiques. Il était amusant de constater combien d'écrivains avaient vécu sur cette île minuscule, et combien, surtout, l'avaient fait savoir en publiant odes et ballades à la gloire des petites rues réputées authentiques par leurs plumes aveugles. Habiter « l'île » : chez les bourgeois comme chez les gendelettes, c'était le comble du snobisme. Les rayonnages de la petite librairie étaient donc bien garnis. Écrivillons comme académiciens, aussi nombreux que les politico-mondains ayant soi-disant dîné avec le Président Mitterrand à la fin de sa vie de mensonges, avaient tous commis leur plaquette sur la merveilleuse ambiance, les beaux immeubles et la qualité préservée de l'île.

Mon hôtel était situé à quelques centaines de mètres de l'île Saint-Louis, sur laquelle je me promenais exclusivement. Je n'y vis, mais sans doute était-ce parce que je n'étais qu'un vulgaire passant, qu'un lieu voué au dieu Tourisme avec ce que la modernité pouvait élaborer de pire : pseudo-authentique, produits bio, amulettes du souvenir et bonimenteurs. Il y avait même, en face de l'église, une galerie d'art aux toiles imbéciles et japonaises.

Je restreignais obstinément mon territoire de maraude à l'île. Je refusais ainsi d'aller m'exclamer de joie en compagnie des obèses et des ploucs au sommet de la tour Eiffel, sous l'Arc de Triomphe, dans la très laide Notre-Dame, aux Invalides, au Louvre, à la gare d'Orsay ou de faire le beau devant les Monsieur Propre du Marais, le tolérant dans les quartiers populaires si charmants dans l'esprit des faux bohèmes ou le connaisseur de vide au Palais de Tokyo.

J'arpentais donc l'île Saint-Louis plusieurs fois par jour, toujours selon le même parcours, depuis le square Barye jusqu'au pont Saint-Louis par la rue Saint-Louis-en-l'Île à l'aller et par le quai d'Orléans ou par le quai de Bourbon, une fois sur deux, au retour. En remontant l'épine dorsale de l'île jusqu'à la Cité, je pouvais constater comment, sur quelques dizaines de mètres à peine, on passait du calme froid des hôtels particuliers à la chaleur populacière des cafés pour touristes. Les voyous et les indigents de l'île de la Cité débordaient sur l'île Saint-Louis et faisaient l'animation devant quelques boutiques d'escroqueries en tous genres.

Je me promenais en grande tenue, amusé du piètre spectacle sans fin qui se jouait là. Parfois un groupe de vieilles dames se faisait expliquer les merveilles de l'hôtel de Rothschild. Le week-end, des saltimbanques, des sportifs et des musiciens de rue occupaient l'extrémité du pont Saint-Louis. Venant de mon hôtel, assez modeste, du boulevard Saint-Germain, je traversais les groupes pouilleux mais il me semblait, dans ce Paris sinistre, sale et défiguré, que c'était moi le marginal. Était-ce ma faute si la société, vestimentairement parlant, s'était effondrée ? Tant pis pour elle ; quant à moi, je ne voulais pas reculer d'un pouce.

Le dimanche matin, je croisais des marginaux d'un autre genre en passant devant l'église Saint-Nicolas du Chardonnet pour aller de mon hôtel à l'île. C'étaient les Catholiques traditionalistes qui se retrouvaient en leur bastion. J'admirais les tenues des prêtres, figées dans le dix-neuvième siècle, qui tranchaient avec l'embourgeoisement ou la démagogie vestimentaire des prêtres de l'Église romaine ordinaire. Les fidèles me plaisaient moins, avec leurs familles



nombreuses uniformes, leurs gueules cassées de consanguins et leurs allures paramilitaires adolescentes.

Je n'avais pas choisi l'île Saint-Louis au hasard. Je voulais d'abord être éloigné de la galerie qui accueillerait mes toiles, située rue de Lille, tout en en étant assez proche dans le cas où il faudrait fuir une petite meute d'imbéciles furieux – j'avais gardé un assez mauvais souvenir de mon vagabondage après ma colère chez les Faudieu. Je voulais aussi conserver un contact avec l'eau, même si l'eau stagnante et polluée de la Seine ressemblait peu au nectar neptunien dont je m'étais repu pendant mes transes insulaires. Ce petit filet fétide suffisait pourtant à contenter les derniers sursauts que mon âme, même étouffée par les belles matières et l'arrogance de l'élégance publique, donnait encore.

Le libraire de l'île Saint-Louis, souvent désœuvré, avait rapidement repéré mon manège. Homme malicieux et sophistiqué, il levait son chapeau, un vieux feutre brun, à chacun de mes passages devant sa vitrine. Je répondais en glissant mon index sur le devant de mon propre chapeau, comme un salut abrégé. Ce fut là toute notre conversation, rituel répété maintes fois mais jamais dépassé. Aurais-je poussé la porte de sa boutique, j'aurais sans doute fait la connaissance d'un homme charmant, d'un conteur qu'aucune vanité humaine n'effrayait plus, d'un spectateur privilégié du siècle vaurien. Mais je me refusais ce plaisir, conscient que ces conversations, cette amitié qui pouvait naître, ne feraient que me détourner du but unique de ma présence parisienne, tout sauf mondaine : l'assassinat de deux embryons de toiles volés, pour l'honneur de mon nom et pour l'honneur de l'art.

Lorsque je n'arpentais pas l'île, je rentrais dans ma chambre d'hôtel et m'asseyais devant un plan de Paris, acheté chez le premier vendeur de bibelots venu. C'était un de ces fameux petits livres rouges, le « plan de Paris par arrondissement » contenant la « nomenclature des rues avec la station de métro la plus proche ». J'avais décollé le plan général situé à la fin et l'avais étalé sur le petit bureau. Pendant des heures j'étudiais les rues, les quartiers, la superficie – étonnamment grande – des hôpitaux et les sinuosités des squares égarés au milieu de la circulation automobile. Au collège, un professeur un peu fou nous avait fait apprendre la liste des ponts de Paris dans l'ordre, de l'amont vers l'aval. Tous ces noms étaient restés dans mon esprit à l'état de liste désincarnée, insensée et fastidieuse. Maintenant que je les voyais dans leur environnement, fût-ce sur une carte, c'était différent. Ils représentaient bien ce que les ponts étaient pour moi : le symbole du génie humain domestiquant la nature, si bien résumé dans l'expression « ouvrage d'art ».

Quant aux repas, je me nourrissais de peu, et pour cher, dans de mauvais restaurants où la musique était, en plus d'être d'une suprême laideur, assourdissante, les serveurs des pédales exagérées et le décor une insulte à l'idée même de décoration. Tout était, dans ces « lounges », d'une prétention, d'une arrogance et d'une paresse culinaire à faire fuir le plus averti des snobs. Je n'avais pourtant guère le choix, si je voulais rester à proximité de l'hôtel, car les trois restaurants qui l'entouraient étaient identiques – à la couleur de la moquette près. Les clients étaient ce que je haïssais déjà le plus à l'époque de ma jeunesse dorée. Des ploucs mal dégrossis, « excentriques » au sens des Galeries Lafayette, sortaient avec des pétasses trop maquillées du tertiaire et des petits cadres aliénés de l'informatique financière. Ces derniers jouaient aux décontractés dans le vent en ôtant leurs cravates, alors que cela confirmait justement que leur goût personnel allait vers le col ouvert, donc que le port de la cravate était pour eux une marque explicite de soumission aux codes du petit travail salarié de bureau.

Elle était laide, cette petite bourgeoisie, ce nouveau prolétariat soumis par le simple vocabulaire, par l'arnaque sémantique consistant à lui faire croire qu'il était cadre, qu'il avait un peu de pouvoir de décision alors qu'au mieux il n'avait qu'un peu de pouvoir de coercition pour asservir davantage les moins fortunés que lui. Aveugle, abêti par les jeux vidéos et vil pour préserver son pouvoir d'acheter des résidus de latrines et des accessoires, voilà quel il était. Cette nouvelle petite bourgeoisie, plus ignoble encore que les fripouilles barbares de

Maupassant et de Balzac, tombait en plus dans tous les panneaux du progressisme que la sécurité du Paris intra-muros permettait d'exposer sans crainte de subir les conséquences réservées aux pauvres des banlieues : droit-de-l'hommeisme, cosmopolitisme et internationalisme – la reddition sans condition à l'uniforme anglo-saxon et la volonté d'aboutir concrètement à un pays d'apartheid.

Et c'étaient les pires représentants de cette petite bourgeoisie plébéienne, de cette masse décérébrée et consumériste, qui fréquentaient justement les seuls restaurants à proximité de mon hôtel. Ces imbéciles se réjouissaient même des lois anti-tabac qui leur permettaient, par l'exhibition de cigares vulgaires, de séduire des fumeuses de cigarettes peroxydées à la sortie des bars et des restaurants dans lesquels l'odeur de transpiration avait remplacé celle du tabac, moins écœurante.

Je poursuivais ainsi, devant mes pauvres assiettes et entouré d'idiotes manucurées, mes exercices d'impassibilité. Vingt fois par repas, un cuistre devant lequel se pâmail une petite cour infecte aurait mérité une claque, un coup de canne, à défaut quelques copieuses insultes. Je gardais pourtant mon calme, accumulant toutes ces énergies négatives pour le soir où, dans le décor que je connaissais bien sur plan désormais, se jouerait la tragédie sanglante que j'imaginai. C'était aussi pour cela, malgré les plats branchés que j'aurais volontiers échangés contre du graillon plus ordinaire, que je n'allais pas dans les bistrotts touristiques de l'île Saint-Louis ou du début de l'île de la Cité : je voulais accumuler des montagnes de haine contre la société de consommation et son élite barbare, le milieu culturo-mondain, pour que mon geste, si j'en avais le courage, fût magistral, superbe de violence, mais, je l'espérais, suffisamment net pour qu'il ne fût pas confondu avec une « performance ».

Depuis plusieurs années, en commettant des contresens de collégiens sur le dadaïsme, les critiques d'art serviles avaient mis en avant les « performeurs » ou « performers ». D'un point de vue artistique, les prestations de ces cooptés tenaient des arts du cirque, des arts de la rue ou de la blague de potache attardé, c'est-à-dire n'avaient rien de véritablement artistique. Cachés derrière un éphémère qui pouvait passer pour de l'intransigeance ou de la pureté mais qui était compensé par la vente de films et par les subventions des décideurs, les « performers » avaient pour fonction objective de permettre de réduire toute révolte authentique, toute violence sociale ou métaphysique à de l'animation culturelle « branchée », inoffensive. Le fond serait touché lorsque des pédants parisiens viendraient faire d'une grève dans une usine délocalisée un vernissage mondain et s'y goinfraient de petits-fours avec l'actionnaire-mécène liquidant ses industries pour compléter sa collection.

Déjà mon coup de sang chez les Faudieu avait été largement interprété par les gazettes comme un coup médiatico-artistique, une « performance » justement, confirmée par l'imbécile provocation sans art de Saint-Varest et Rodolphe. Tout geste vital pouvait être ainsi réduit aux escroqueries des « performeurs » subventionnés, professionnels des provocations rebellocratiques, souvent scatologiques ou crasseuses, dans une époque scatologique et crasseuse.

J'avais vécu plusieurs années sans montre ni calendrier. Désormais je comptais les jours qui me séparaient de ce vernissage insolent, de mes retrouvailles avec mes médiocres tableaux. Je fus tenté plusieurs fois d'anticiper le rendez-vous officiel et de braquer la galerie par surprise, armé de pistolets factices ou réels, ou même simplement de ma propre canne. Mais je craignais de tout perdre si mes œuvres étaient remisées ailleurs.

Pendant ce temps, le monde continuait de produire ses nuages de petites bulles d'actualité que je gobais par hasard, en passant devant les kiosques, sans ressentir le moindre battement de curiosité. Je devais être sans cœur pour ne pas m'intéresser aux pauvres petits Palestiniens, aux otages israéliens terrorisés, aux victimes des catastrophes mécaniques ou naturelles, aux revendications des ouvriers, des salariés, des chômeurs, des « gays », des femmes, des retraités, des parents d'élèves, des étudiants, des chevelus, des chauves, des camionneurs ou des

employées de bureau ménopausées. Tout ceci glissait sur moi autant que les scandales politico-financiers, les sondages imbéciles, les petites phrases du landerneau, les stratégies d'appareil et les grandes manœuvres sociétales.

Si j'avais dû entrer dans une case politique, aurais-je été conservateur, réactionnaire, fasciste, libéral, progressiste, gauchiste, nationaliste ? D'après la propagande existentialiste, j'aurais dû me dire à droite, en tant que propriétaire capitaliste, à gauche en tant que pédéraste et artiste. Quel déterminisme, social ou sociétal, devais-je considérer pour répondre aux sondeurs, si un jour j'en croisais un sans lui casser la figure ?

Ce qui était certain, c'était que la logique voyeuriste du fait divers, qui avait gagné toutes les rubriques du journalisme au détriment de la presse d'opinion, participait de la laideur du monde. Écrasés par leurs médiocres conditions d'existence, les employés grands et petits n'avaient même plus la possibilité de retrouver chez eux, dans leur quotidien, un peu de littérature supérieure qui leur ferait entrevoir qu'une beauté libératrice existait bien. Au lieu de cela, leurs bas instincts étaient flattés ainsi que l'idée aliénante qu'au-dessus de leur vie accroupie ou allongée rien ne pouvait exister, rien n'existait. Et ce n'était pas ce qui était présenté comme art à ces esclaves débilités qui pouvait changer cette idée : art ancien, incompréhensible dans sa vérité sans un peu de culture honnête ; art actuel, indigent, laid et fumiste. Quant à la littérature, la pauvre littérature, c'était un tel champ de désolation que j'imaginai que le salut ne pourrait venir que de l'Afrique francophone, dernier espace où quelques jeunes écrivains étaient encore un peu fiers de maîtriser la langue française et d'approcher la vérité du monde par son intermédiaire. Les vieux dignitaires de la francophonie, pâles disciples de la traître « négritude », avaient mérité leur sort de germanoprats sans œuvre, récupérés par tous les pouvoirs en quête de gri-gri bien-pensants à exhiber pour démontrer leur antiracisme... en faisant le contraire en réalité.

Par la presse, l'Occident se vautrait dans la consommation superfétatoire de produits bas-de-gamme, consommation mortelle qui le conduisait rapidement à une damnation bien méritée aux formes diverses : guerres de l'eau et du pétrole, intoxications mondiales, épidémies mutantes et autres fléaux néo-bibliques. Les pauvres périraient avant les riches, mais tous passeraient : ceux qui se gênaient le moins étaient ceux qui avaient compris ou deviné cette fatalité corollaire de l'égoïste nature humaine.

Le jour du vernissage arriva enfin. Je finissais par mourir d'ennui à tourner sur l'île Saint-Louis comme un rongeur dans sa cage et par enrager dans les restaurants que je fréquentais à contrecœur. Dès la veille, j'avais préparé mes affaires soigneusement : le carton d'invitation, que j'avais jusque-là caché pour ne pas être confronté à l'œuvre qui en illustrait la première page, l'itinéraire de l'hôtel à la galerie, un aide-mémoire sur lequel j'avais indiqué le nom des rues me permettant de m'échapper vers des ruelles que j'imaginai obscures, vers des églises refuges, vers des quartiers labyrinthiques et même vers un commissariat. J'avais fantasmé ce pour quoi je me prenais : un gangster, un criminel se préparant à commettre un assassinat avec préméditation, un exécuter implacable, machiavélique. Je n'étais rien de tout cela, j'étais le médiocre invité clandestin d'un vernissage que je voulais torpiller. Rien de criminel, rien de grandiose, rien d'extraordinaire.

Je pris mon petit-déjeuner dans le petit salon de l'hôtel, rapidement, si bien qu'il restait une dizaine d'heures avant le début du vernissage lorsque je remontai dans ma chambre. Ma première envie fut de trouver un salon de coiffure pour être impeccable après ces quelques jours de pousse sauvage. Sur les conseils du portier et concierge de l'hôtel, j'allai dans un salon d'une grande chaîne. L'intérieur était puant de prétention vulgaire : le P.D.G. avait fait afficher sa photographie en compagnie de petites vedettes insignifiantes, pour la plupart enfantées dans la notoriété par la télévision. Partout les produits capillaires à son nom proposaient aux particuliers de goûter chez eux à une usurpée « qualité professionnelle ». Pour le reste, c'étaient les mêmes garçons-coiffeurs trop efféminés, les mêmes apprenties vulgaires et déco-

lorées et les mêmes bourgeoises vieillissantes insupportables de potins de quartier et de snobisme minuscule.

Rebuté par cette caricature de salon de coiffure malodorant, à peine entré je ressortis. À rebours de toutes les précautions que j'avais prises depuis mon arrivée à Paris, je partis à l'aventure, au hasard des rues, à la recherche d'un salon de coiffure plus anodin, aussi neutre que pouvait l'être un de ces temples de la misère intellectuelle quotidienne. J'arrivai sans m'en rendre compte sur l'avenue des Champs-Élysées par l'avenue Matignon. À cet instant, sur le rond-point Marcel Dassault, je compris que se trouvait devant moi le monstre que le jeune homme que j'avais été, celui dont l'apparence contemptrice d'une société abominable avait toisé les grandes avenues bretonnes, aurait dû affronter. Avec mes rides et ma fougue émoussée, serais-je encore capable de braver la foule cosmopolite et dérangée du dernier boulevard français, les Champs-Élysées ?

À l'époque, j'avais façonné la belle part de ma personnalité sur les dandys balzaciens, ceux grandioses et cyniques ou magnifiques et pathétiques qui arpentaient justement, sous la plume envieuse de leur auteur, les boulevards du dix-neuvième siècle aujourd'hui tous disparus. Ces boulevards que la littérature avait immortalisés étaient remplacés – pâlement – par les « Champs ». Certes aucune coterie élégante n'y avait plus son rendez-vous – d'ailleurs, y'avait-il encore des élégants ? – mais c'était à peu près le dernier endroit où la parade était encore possible. Sans le panache d'antan, mais la parade tout de même.

Aucun des petits personnages qui grouillaient sur les Champs-Élysées ne pouvait comprendre la fébrilité qui m'agitait au moment de m'engager vers l'Arc de Triomphe, sur la partie la plus populacière et commerçante des Champs. J'accomplissais, par hasard, quelques années après, la conclusion d'une carrière de pamphlétaire d'un genre particulier : c'était mon apparence, mon personnage raffiné et étrange qui était le pamphlet, l'œuvre corrosive.

Rien de magique ne se produisit pourtant lorsque, appuyé sur ma canne et couvert de mon chapeau, je fendis la foule bigarrée des touristes, des mendiants roumains et des policiers qui se promenaient lentement sur l'avenue. Elle n'avait aucun charme à mes yeux, la « plus belle avenue du monde », comparable en tous points à un centre commercial de banlieue. Quelques magasins du faux chic démocratisé entendaient donner un vernis particulier à ce lieu, mais c'était seulement ridicule. La foule, qui se pressait dans les boutiques de prêt-à-porter pour gamines et vieilles peaux voulant jouer aux gamines, n'osait pas franchir le seuil de ces « grandes maisons françaises », croyant qu'il y avait une différence entre les nippes bon marché des étales vulgaires assourdis de musique abominable et les vêtements hors de prix présentés par des vendeuses plus aimables, mais surtout plus à l'aise en japonais ou en allemand qu'en français qu'elles écorchaient d'anglicismes à la mode.

Hélas, je ne créai pas le grand effet que j'espérais. Je n'eus droit qu'à quelques sourires, deux œillades et une photographie qu'un petit groupe de jeunes Espagnoles prit lorsque je passai. Je ne pouvais en vouloir à cette foule lobotomisée. Les publicités leur offraient quotidiennement un spectacle plus étonnant, plus beau en apparence, que le passage d'un original qui les distrayait de leur contemplation religieuse des vitrines infectes. Cette foule ne comprenait pas la force de la réalité, l'épreuve terrible et véritablement discriminante qu'elle représentait. Pour elle, la réalité était nécessairement moins belle que le virtuel où elle pensait que le Beau tout entier résidait, quand ce n'était pas la Vérité.

Si les braves gens avaient conscientisé qu'une part de la Vérité ou du Beau pouvait être à leur portée, ils auraient brisé le joug immédiatement et alors la régression aurait pu prendre la teinte d'une décadence – car la chute, quelle que fût sa forme, était inévitable – avec des sursauts de vie, de littérature et d'art.

Paré comme je l'étais, je n'étais que le fantôme revanchard d'un cadavre déjà piétiné et dont l'âme, chrétienne ou chamanique, avait été dissoute par la soude caustique du matérialisme et de l'égalitarisme. Talons rouges et gants blancs avaient perdu, à jamais. Il ne me res-

taut donc vraiment plus qu'à sauver l'honneur, qu'à créer une insurrection intellectuelle locale, microscopique et individuelle, en me sacrifiant pour rien, pour tout. Et ce chemin d'honneur, cette dernière ruade d'un homme debout, passait par l'anéantissement de deux œuvres damnées. En assassinant ces moribonds-nés, c'était métaphoriquement une partie du cadavre de l'Occident que je voulais dépecer et, à partir de cet acte baptismal, je n'ambitionnais en secret pas moins que de refonder la métaphysique et la pratique de l'Art.

J'avais pris mon temps, j'avais marché lentement et pourtant j'avais le sentiment d'avoir traversé les neuf-cents mètres en une demi-seconde. J'avais affronté le monstre, mais il n'était qu'une carapace vide et j'avais perdu, en réalité, contre les boutiques, les cafés, les restaurants rapides et mêmes les concessionnaires automobiles ou les vendeurs de chaussures en plastique. Le désert avait gagné ce lieu où j'avais espéré trouver non pas de l'humanité, je savais que c'était une illusion, mais au moins de l'humain. J'avais été naïf de croire que ces conditionnés sales, vulgaires et grouillants pouvaient incarner en spiritualité leur apparence humanoïde. Crétins ! Et crétin moi aussi...

À partir de l'Arc de Triomphe, je pris l'avenue Marceau jusqu'aux quais et longuai ces derniers jusqu'à l'île Saint-Louis, d'où je retournai à mon hôtel. J'étais sorti me faire couper les cheveux, je rentrais plus enragé et plus désespéré que jamais. Cela dépassait largement le dépit d'avoir raté un effet public que j'escomptais extraordinaire, révolutionnaire. J'avais semé sur la pierre et le soleil avait déjà brûlé mes graines. Le marquis était stérile : tel était le jugement sévère que l'homme âgé que j'étais portait sur sa jeunesse. Restait l'artiste, peut-être. Le marquis avait néanmoins une dernière action à accomplir, action sans laquelle l'artiste serait inévitablement émasculé, et il me restait moins de cinq heures avant ce dernier acte.

En rentrant à l'hôtel, je fus pris d'une soudaine crise de toux. Mon mal s'était atténué depuis plusieurs jours, alors que la pollution, que je percevais à l'odorat, aurait dû la stimuler. Était-ce le mélange corrosif de l'âcreté de l'air ambiant et des parfums synthétiques du salon de coiffure qui produisit en moi la violente réaction ? Ou bien était-ce mon île qui, à l'approche de l'échéance, se rappelait à moi pour me signifier que le marquis, déjà vaincu, n'avait qu'une existence temporaire, conditionnée au service qu'il pouvait rendre à l'artiste, le seul utile aux yeux de l'Océan, son maître et modèle ?

Je m'allongeai habillé sur mon lit, après avoir pris soin tout de même de régler le réveil-matin de la chambre à l'heure voulue par la convocation du vernissage. Au cours de cette sieste destinée à calmer ma toux et à consommer les heures inutiles, je fis un rêve, un rêve de gosse dans lequel, lieutenant sur un bateau anglais au dix-huitième siècle, je débarquais aux Amériques pour faire la guerre aux soldats de la liberté de Georges Washington. J'avais fière allure avec mes broderies, mes couleurs et ma fine épée au côté. Le tangage, qui faisait verdir les mousses et quelques matelots peu expérimentés, n'avait aucune prise sur moi et je campais fièrement sur le pont, donnant à un maître d'équipage patibulaire les ordres nécessaires à la délicate manœuvre du bateau. Autour de moi s'étalait la mer, majestueuse. Là-bas, sur ces côtes apatrides nous attendaient des armes comparables aux nôtres tenues par les fils des marginaux qui, rebuts chez nous, avaient tenté une nouvelle vie sur des terres à voler. J'avais déjà connu des combats, mais ce n'avaient été que de belles figures imposées entre gentlemen de l'école d'artillerie, pour de vulgaires disputes amoureuses.

Pour améliorer l'ordinaire du bord, je mangeais des pommes dont j'avais embarqué un plein tonneau personnel. Elles flétrissaient chaque jour un peu plus et j'avais mangé des boules brunâtres, tachetées de blanc et gluantes. La dernière, je l'avais gardée un peu plus encore et lorsque, un dimanche, je l'avalai, je me sentis immédiatement contaminé par les champignons et les bactéries. Je suffoquai au point que je trébuchai et, lancé par un mouvement synchrone de roulis, je basculai par-dessus le bastingage. Je me réveillai au moment où, poussant de grands cris de damné, j'allai toucher la surface de l'Océan.

## LE SIECLE VAURIEN

J'avais vraiment poussé des cris à la fin de mon cauchemar, des cris si atroces que l'occupant de la chambre adjacente, contre tout l'égoïsme habituel, vint me demander, à travers la porte, si j'allais bien. Je le rassurai, encore haletant, assis sur le bord du lit, lorsque le réveil sonna. Il ne me restait plus qu'à me préparer et à me rendre dans cette galerie où j'étais bien décidé à en découdre avec une vermine autrement plus réelle.

### XIII

L'espérance de figurer, même au deuxième ou au troisième plan, sur une petite photographie publiée par la presse de caniveau brillait à leurs yeux comme un sac de riz kouchnérien devant un Somalien. Les bohèmes parisiens, qui priaient chaque jour pour que, sous les étiquettes de « fashion » ou de « glamour », les médias de masse les récupérassent, étaient venus nombreux au vernissage. Celui-ci, bénéficiant de la publicité des faux scandales, était en effet couvert par des titres qui dépassaient la presse spécialisée. De temps à autre, au cours de ces occasions particulières, par le jeu des coucheries et des flatteries, un producteur ou un animateur descendait de sa montagne sacrée et sélectionnait un de ces excentriques pour plateaux télévisés afin de faire croire au bon peuple que la promotion de la norme et des latrines n'était pas son seul travail.

Il n'y avait d'ailleurs, sur le plan vestimentaire, aucun doute sur la soumission de ce petit peuple qui se croyait élu. Des copies de Karl Lagerfeld, encore plus vulgaires que l'original, posaient au ridicule. Les autres hommes, malgré une diversité de couleurs et de formes tape-à-l'œil, étaient d'une essence identique : efféminés, monstrueux de chimie, outrageusement breloqués. Ils imaginaient être dans la marginalité de l'avant-garde vestimentaire, ils n'étaient que la pointe de diamant du processus normatif qui menait toute la population vers la consommation inutile et perpétuelle de biens périssables. C'était par cette bohème, manipulable à souhait, que se faisait la propagande qui retombait en pluie fine sur les populations incultes.

Quant aux femmes, leur apparence faisait peine à voir. Les plus fraîches étaient tous seins dehors tandis que la majorité, entre deux âges, n'osait pas trop exhiber ses liposuccions et son collagène. Deux jeunes excentriques, mises à la victorienne, mais d'un physique assez banal qui sentait le populaire mal dégrossi par l'argent parasite ou criminel, complétaient ce puzzle humain bigarré dans lequel je vis aussi les Faudieu et Sarah Gabaroché, trop occupés à se montrer pour me reconnaître.

La galerie était composée de deux pièces. C'était dans la deuxième, fermée quand j'arrivai, que se trouvaient mes toiles. J'étais bloqué dans la première, suffocante, dans laquelle étaient exposées des œuvres de presque rien. Entre des gribouillages déjà vus mille fois, des photographies confondantes d'ineptie et une sculpture qui faisait penser à du Warhol en plus médiocre et moins malin – car il fallait bien admettre que Warhol avait été au moins malin – les petits spectateurs jacassaient :

– L'absence de réalisme insuffle un caractère mythique à la scène, dit un gras des pommettes aux cheveux sales.

– La vérité, c'est ce qui est sous la peau, répondit une Slave vêtue d'une longue chemise blanche. C'est ce que je dis à JMG depuis vingt ans.

– Quand je vois JMG, je me vois à son âge. Il aborde la figuration d'une manière abstraite.

– Mais il a quarante-cinq ans !

– Quarante-cinq ans ? Tu es sûre ? Il n'expose que depuis dix ans pourtant.

– Il travaillait chez L'Oréal avant.

– Ça s’entend. Quand il a dit à propos du collectif Houzais qu’il ne pouvait pas les prendre parce qu’ils n’étaient pas confirmés comme appartenant à un cœur de cible par l’appareil institutionnel et critique, on aurait cru qu’il parlait de yaourt au soja.

– Peut-être, mais il avait raison. D’ailleurs Houzais s’est dissous alors que là, c’est un travail exceptionnel sur la mémoire et la violence de l’Histoire sur les minorités.

– La vie des formes surgit lorsqu’elles brisent leurs liens naturels, si tu veux mon avis.

Devant tant de bêtise péremptoire et de propagande consciencieusement répétée, je regardai précisément le tableau en relief dont il était question. Ce n’était qu’un infâme gribouillis sale et nonchalant représentant, malgré toutes ses prétentions à l’abstraction, un sexe d’homme turgescent et malpropre.

La multitude des causeurs n’avait même pas remarqué ma présence. Aveuglés par leurs discours opaques, leur diarrhée acide, ces habitués de vernissages voyaient tant de gens bizarres et excentriques qu’un élégant comme moi ne captait même pas leur regard. J’étais assez mal à l’aise dans cette bétailère assourdissante car on n’avait pas pu s’empêcher de diffuser de la musique forte. Un Africain, sur d’excellents cuivres jamaïcains, dénonçait en chantonnant le pillage du continent noir par l’Occident. J’avais envie de vomir devant le spectacle des causeurs stériles remuant leur arrière-train mollasson sur cette musique qui les visait. Car ils étaient bien, ces petites mouches malodorantes, les bénéficiaires du nouveau système industriel aux fabrications lointaines, là où les ouvriéristes sont invisibles, et aux consommations proches jamais rassasiées.

Je me fichais grandement de l’exploitation de l’Afrique par l’Occident, c’était la conséquence de l’Histoire réelle, celle qui ne reconnaît que les plus forts, du moins les vainqueurs, sans faire trop de cas des bons sentiments. Mais au moins n’avais-je pas l’impudence, comme ces négriers honteux, de pleurer toutes les larmes de crocodile sur le déséquilibre « Nord-Sud » qui garantissait l’achalandage des rayonnages dont l’écoulement était assuré, assez directement, par les forfanteries culturo-mondaines comme celle à laquelle j’assistais. En outre, il suffisait d’attendre quelques dizaines d’années pour que les Blancs – car c’était bien de couleur de peau qu’il s’agissait, derrière le « Nord », le « Tiers-Monde » et autres cache-misères sémantiques – chassés de leurs emplois et persécutés par l’État judiciaire en vertu de la discrimination positive pleurassent à leur tour sur le pillage de leur territoire par les Noirs. Ils utiliseraient sans doute pour cela une parodie appauvrie de la déjà très pauvre musique de variété électronique, comme les Noirs faisaient du faux gospel de cotonnier quand ils se plaignaient.

Je tentai de me faufiler à travers les sables mouvants des fessiers trémoussés, mais c’était impossible et j’étais près de perdre mon calme. Pourtant je devais réserver ma sainte colère pour le moment où je pourrais lacérer mes toiles. La libérer pour anéantir les sous-œuvres que j’avais sous les yeux ou trucider les sous-êtres qui me bouscuaient aurait été du gâchis. Refoulé plusieurs fois par la marée humaine – qui commençait à poisser de transpiration – j’attendais finalement à l’entrée, là où il y avait un peu d’air. J’espérais que ces gens-là, les petits fours engloutis, finiraient par aller copuler ailleurs.

Les deux victoriennes se rapprochèrent de moi. Avec mon élégance réactionnaire qui pouvait passer pour rétrograde, elles avaient dû me prendre pour un membre de leur petit cénacle. Elles étaient très jeunes, entre vingt-cinq et trente ans et nul ne les aurait plus remarquées qu’une caissière de supermarché si elles n’avaient porté un chapeau. J’avais encore de bons réflexes et je reconnus tout de suite la bonne qualité des étoffes, mais pariai que les filles, trop laides pour jouer les hétaires de luxe, étaient encore étudiantes, entretenues par des parents sans doute fiers de « l’élégance » – copiée d’un vieux manuel de maintien mythomane – de leurs rejetons.

– Excusez-nous, monsieur, vous attendez quelqu’un ? me demanda la plus petite, une rousse.



## ELOGE DES GIBIERS DE POTENCE

– Non, personne, répondis-je.

Après un moment de silence, je me sentis obligé de relancer :

– Et vous ?

– Tout le monde et personne. Nous ferons une performance tout à l’heure. Nous sommes danseuses burlesques.

Je ne savais pas ce qu’était la danse burlesque et m’en moquais éperdument.

– Ah, répondis-je donc.

– J’ai l’impression de vous connaître, on s’est déjà vu ? demanda l’autre fille, une brune avec un accent américain prononcé et une coquetterie dans l’œil.

– C’est impossible. C’est la première fois que je viens à Paris. J’habite à la campagne.

– Ça c’est amusant. Pardon d’être indiscreète, vous faites quoi ici ?

– Je viens faire une performance, comme vous.

– Vous êtes danseur burlesque ? demanda la brune.

– Non, je suis névropathe.

J’avais dit cela sur un ton humoristique. Dotées d’un vocabulaire restreint mais soucieuses de dissimuler leur ignorance, elles sourirent, par instinct. En cas d’interrogation précise, elles auraient toujours pu prétendre que monsieur « ils ont pillé le Kenya » leur avait fait comprendre autre chose. La rousse préféra assurer la sortie en changeant de sujet.

– Votre canne est superbe.

– Votre conne aussi, pensai-je secrètement.

– Pourquoi êtes-vous habillé comme cela ? demanda la brune.

– C’est pour sa performance, idiot, répliqua la rousse idiote.

– Nous, nous sommes tous les jours habillées comme nous le sommes.

Je m’en fichais magistralement. Je me fis plus direct.

– Et vous étudiez quoi ?

Elles dessinèrent une mine surprise, dépitées que je ne les prisse pas pour des artistes à part entière, néanmoins elles répondirent à ma question. La rousse était en « langues étrangères appliquées », l’autre en histoire de l’art. Toutes deux avaient beaucoup de temps libre et un appartement en colocation dans le douzième arrondissement, avenue Daumesnil. Malgré l’intérêt limité que je portais à leur histoire, elles se mirent à me raconter leur vie. Que des jeunes filles sortissent le soir dans des lieux douteux et se confiassent à un inconnu de loin leur aîné en disait long sur leur éducation, d’autant que la brune devait se marier – et à l’église encore, après son baptême ! – avec une autre « figure », d’après elle, de la bohème parisienne, qui me ressemblait avec quelques années de moins. Stratégie de séduction pour gérontophile ou histoire vraie ? Je lui demandai ce que cet homme heureux faisait dans la vie.

– Vous savez, il finit un mémoire de « master » sur l’influence baroque à Riga. Il est islandais et passionné d’art. Il n’est pas là ce soir parce qu’il devait passer un dernier examen, sinon je vous l’aurais présenté. Lui aussi aime les chapeaux, les cannes et les costumes.

Je n’aurais pas pu résister longtemps à l’envie de donner des claques à ces deux bécasses pour les faire taire et les faire fuir. Heureusement pour elles, une demi-douzaine d’obèses au crâne rasé entra dans la pièce, venant de la salle du fond où devaient se morfondre mes toiles. Alors que je n’avais pu glisser une main dans la foule, un mouvement spontané, naturel, la secoua à l’entrée des garçons bouchers et elle ménagea d’instinct un espace circulaire pareil à une petite arène. Les causeurs se turent et l’Afrique geignante fut remplacée par une comptine rock’n’roll qui prétendait vouloir aller à l’Élysée et devenir président. Les gras doubles se mirent intégralement nus, sans que cela étonnât personne, puis s’assirent en cercle dos à dos de manière à former comme une bassine étanche.

Le plus naturellement du monde, d’autres crânes rasés, sveltes ceux-là, apportèrent des bidons d’eau qu’ils déversèrent dans la bassine de chair humaine. Des spectateurs, des spectatrices, enlevèrent leurs habits et allèrent patauger avec un sourire béat. Des applaudissements

furent lancés et repris par toute l'assemblée, heureuse de la pauvre bêtise de ces garçons. Seul j'étais effondré au point que je ne profitai pas de l'espace qui s'était ouvert jusqu'à la deuxième salle.

Le spectacle était longuet. Je ne comprenais pas pourquoi il n'y était pas mis fin, tout son « artistique », s'il y en avait ne serait-ce qu'une once, ayant été consommé. À moins qu'on attendît de savoir si les baigneurs allaient copuler entre eux tout de suite ou partouzer avec les obèses ensuite...

Le bain n'était pas terminé qu'un tatoué percé de partout fit son entrée. Après d'interminables préambules qui se voulaient sans doute lyriques mais qui étaient seulement ridicules, il se mit à genoux et, les bras en croix, attendit. Un autre énergumène, vêtu d'une soutane néo-gothique – au sens que les adolescents ténébreux donnaient au mot gothique – s'approcha du martyr avec un clou énorme et un marteau.

Je ne pensais pas qu'on pût descendre aussi bas dans la nullité mais la réalité dissipa mes illusions. Don Camillo-Belzébuth planta le clou, sur quelques millimètres, dans le crâne de Jésus-lézard. Il n'y avait guère d'art dans cette scène grotesque, juste la bêtise de deux déséquilibrés chassés, pour cause de médiocrité, de toutes les pistes de cirque et qui avaient trouvé dans le public des gogos que je voyais s'esbaudir de fausse avant-garde une juteuse rente de leur imbécilité.

La scène improvisée, déjà étroite, se rétrécit encore : les nudistes n'avaient pas bougé – s'ils rompaient, l'eau se répandait sur les chaussures de luxe des spectateurs, lesquels étaient prêts à beaucoup pour l'art, mais pas à sacrifier leurs souliers – et le cloué s'était maintenant allongé, dans une immobile et élégante pose sodomite, sur le cloueur. Pourtant, les deux danseuses « burlesques », que j'avais entretemps oubliées, trouvèrent miraculeusement de la place pour exécuter leur « performance ». Celle-ci n'avait même pas l'originalité ou le cocasse des spectacles qui l'avaient précédée car c'était un effeuillage prétendument élégant mais banalement vulgaire et même pas érotique. En somme, ce n'étaient rien que des gesticulations de gamines impudiques. Ce qui rendait l'ensemble ridicule, c'était qu'elles faisaient de visibles efforts pour rendre leur prestation sensuelle, troublante, sophistiquée. Après les rances manuels de maintien du dix-neuvième siècle anglais, elles avaient dû fantasmer sur des articles grandiloquents consacrés aux cabarets de la Belle-Époque ou des Trente glorieuses.

Il m'apparut que la petite assemblée qui applaudissait à tout rompre ces pas-grand-choses devait être composée d'incultes crasseux. En effet, un honnête homme normalement constitué ne pouvait que s'apercevoir de la faiblesse du spectacle, à rebours de la propagande officielle qui claironnait que l'art contemporain requérait culture et apprentissage. En fait d'apprentissage, seule l'ingestion forcée d'une doxa purement rhétorique pouvait permettre d'accepter une telle goujaterie. Mieux valait encore, pour les marchands, que personne ne comprît rien à l'art contemporain car le comprendre vraiment, ce n'était pas comprendre les petites charades qu'il proposait ou les obscures citations d'œuvres antérieures, comme voulaient le faire croire les mandarins, mais comprendre son système de production, de commercialisation et sa place dans le totalitarisme démocratique qui n'avait que le fric pour but et conscience politique. La bourgeoisie de l'argent, paganisée et vulgaire, était bien plus maligne que la bourgeoisie morale. Politique quand le politique dominait le culturel, puis culturelle quand le culturel domina la politique, elle s'était toujours servie de la « réaction » comme d'un épouvantail pour saper chaque jour un peu plus les obstacles de la société de consommation généralisée. La conclusion provisoire, c'étaient une baignoire faite d'obèses, un homme clouté et deux gamines vulgaires toutes nues. Et il fallait croire, sous peine de fascisme, que ce piètre tableau soumis de monstres embourgeoisés était l'avant-garde, et que l'avant-garde n'était que cela !

La mascarade touchait à sa fin. Comme au festival de Cannes – leur maître à tous – nous eûmes droit à une longue séance de remerciements. Ils furent dits, dans une novlangue révol-

tante, ramassis de néologismes et de termes situationnistes impropres, par une blonde d'une cinquantaine d'années, dotée d'un nez assez long déformé par la chirurgie. Elle était vêtue d'une robe d'été noire à pois blancs décolletée et d'une veste noire à rayures grises sur laquelle était cousu le ruban bleu de l'Ordre National du Mérite. Je compris qu'elle était la patronne du lieu, une certaine Josyane Wought. Le prospectus de la galerie m'indiqua qu'elle était responsable de la communication, des ventes, de la prospective et du développement du groupe Wought, P.D.G. des éditions Wought et administrateur, là tombait le masque, de la fondation Agnès et Jean-Gabriel Wought ! J'avais moins honte d'être rentier de la conserve car si je ne me prenais pas pour un industriel, Josyane Wought se prenait bel et bien pour un artiste véritable, soit que le talent s'héritât, soit que l'art ne fût plus rien.

Elle appela Gilles de Saint-Vareste. Son statut de célébrité sulfureuse en avait fait une vedette incontestée dans le milieu des bohèmes bourgeois avides de tout ce qui pouvait prouver qu'ils étaient transgressifs, même quand ces fausses preuves montraient au contraire – aux seuls hommes debout, telle était la chance des cuistres – que leur appartenance à la caste dominante était totale.

Saint-Vareste n'avait pas changé. Il était toujours le papillon qui m'avait assommé en Bretagne. Il entama un monologue ponctué par quelques flashes que les photographes de presse faisaient crépiter. Il était vrai qu'il ne manquait pas d'allure, comme à son habitude, et il ne résistait pas à l'idée de faire durer son plaisir, aussi faisait-il patienter tout son monde avant de dévoiler mes toiles, véritables clous du spectacle.

Pendant qu'il parlait, j'évitai de croiser son regard. Même métamorphosé, je n'étais pas entièrement méconnaissable. Je cachai donc mon visage derrière mon chapeau en baissant la tête vers les deux effeuilleuses qui n'en finissaient pas de se rhabiller. La rousse avait perdu un accessoire dans la baignoire, à moins que ce fût dans les plis de gras d'un des obèses, et c'était tout un drame qui se jouait en silence. Elles étaient encore en dessous, d'une vulgarité froufroutante inconcevable hors des bordels indochinois. Pauvres petites filles immatures qui se réveilleraient trop tard et iraient de trottoir en trottoir, commençant dans les vernissages de l'art contemporain et finissant à la place Blanche !

Quand Saint-Vareste eut fini de discourir et de donner les dernières nouvelles judiciaires le concernant – il était fier de son procès comme un Vietnamien de sa jambe de bois – il fut enfin donné accès à la salle du fond. Le public se pressa dans la petite pièce, en un défilé aussi superficiel que la file des Japonais devant la Joconde du Louvre. J'attendis mon tour, sagement ; je voulais d'abord faire des repérages car je devinais que madame le Chevalier de l'Ordre National du Mérite pourrait se transformer en harpie furieuse et vengeresse si un homme, dans un geste de véritable avant-garde et d'authentique conscience artistique, détruisait ce qui pour elle était aussi, et surtout, de l'argent, donc du sacré. Or il était essentiel que je pusse détruire les deux toiles, donc que je ne fusse pas arrêté après avoir occis la première.

Cependant, je ne pus retenir un frisson lorsque j'entrai dans la salle. Mes toiles étaient là, en compagnie de *Dartigny*, l'œuvre que ceux qui avaient oublié qu'on ne peint pas deux fois *L'origine du monde* trouvaient charmante de scandale.

J'entendais résonner, dans ma tête, au loin mais distinctement, d'étranges supplications et passer devant mes yeux, soudain ensanglantés, des visions monstrueuses en face desquelles le clouté d'à côté était un sympathique animateur de comités d'entreprise. Je voyais en rêve éveillé des torrents de sang et d'excréments nauséabonds qui jaillissaient de déportés rachitiques. Ils couraient en une meute désordonnée dans un champ fermé de barbelés, poursuivis par des chiens à multiples têtes qui entaillaient leurs abdomens avec précision. Toujours vivants, toujours en course, les déportés se vidaient de leurs boyaux qui traçaient sur le sol des sillons marron et rouges. J'entendais leurs cris atroces : leurs prières de douleur s'élevaient vers moi car j'avais pouvoir d'achever leurs souffrances en désignant à la Mort ceux que je voulais sauver du supplice. Les misérables me lançaient au visage des morceaux de tripes

dégoulinantes et puantes pour me faire céder, mais moi je me vautrais dans ces parcelles de mort et je riais de sadisme. J'en mangeais même, me faisais un shampoing de cette terre maudite et m'enivrais de sang fécal.

Dans la pièce, certains s'apercevaient de mon malaise ; d'autres, plus imbéciles, râlaient que le défilé se fût arrêté. Mes toiles me suppliaient d'agir vite, mais elles étaient sur deux murs opposés, séparés par la foule compacte. Agir immédiatement signifiait choisir la toile qui serait sauvée et laisser l'autre à sa damnation terrestre.

– Ça va, tu vas bien ?

J'eus peur que ce fût Saint-Vareste qui me démasquait. J'ouvris les yeux. Heureusement, c'était un parfait inconnu, familier mais inconnu.

– Tu veux de l'aide, ça n'a pas l'air d'aller ?

J'étais face à ma toile, à vingt centimètres à peine. Les questions du bon Samaritain – un barbu à lunettes fumées – rivalisaient avec les suppliques désespérées et violentes de la toile. Yeux ouverts, c'était l'altruiste copineur qui l'emportait ; yeux fermés, c'était comme s'il n'existait pas, ma vision sanguinaire et scatologique emportant tout le réel. Je tentai de garder les yeux ouverts. Me redressant peu à peu, je vis qu'à l'extérieur de la salle Saint-Vareste commençait à s'inquiéter du remue-ménage. Il vint vers la porte, remonta la file d'attente, demanda à un impatient, un bedonnant avec un pull en cachemire de mauvaise qualité, quel était le problème et sur ses indications, regarda dans ma direction. Comme monsieur lunettes noires me soutenait, nous devions avoir l'air d'un parfait petit couple « branché » en goguette. Je me tournai légèrement et mon regard croisa celui de Saint-Vareste, qui ne manifesta aucune émotion. Avec mon acolyte de circonstance, je m'éloignai des toiles et quittai la pièce.

La burlesque rousse était là. Elle me fit un signe et s'approcha :

– Vous êtes pâle comme un mort, vous allez bien ?

– Il a fait un malaise, répondit le barbu qui ne m'avait pas lâché.

– C'était ça, votre performance ? demanda la rousse.

– Ah, il est performer ? interrogea le barbu.

– Oui, et vous ?

– Moi, non, je travaille pour une association de mécénat. On peut se tutoyer, tu sais.

Je me détachai de mon barbu sans un mot et le laissai à sa nouvelle idylle. Captivé sans doute par la beauté vulgaire de l'effeuilleuse, il ne s'aperçut même pas que je divergeais.

Surtout, ne pas fermer les yeux ! À chaque clignement de paupière, j'entendais les cris atroces et entrevoyais la boue infâme. Que faire, maintenant ? Comment m'y prendre ? Et ce rouge sanguinolent qui m'agaçait régulièrement, c'était invivable. Par une fortuite association d'idées, j'en vins à penser aux pompiers et de là, aux alarmes incendie. Voilà ce qu'il me fallait pour saccager en toute tranquillité les lambeaux de ma chair spirituelle que le traître Saint-Vareste avait arrachés et offerts aux dieux sanguinaires de la médiocrité culturelle. Avec une alarme fuiraient les cloportes, les journalistes et tous les parasites ou curieux qui formaient le public de cette odieuse soirée, en ce lieu où l'humanité régressait plus vite qu'ailleurs. Là était le lesté qui tirait en arrière toute la civilisation.

Je fis le tour de la première pièce, scrutant les murs à la recherche d'un petit boîtier rouge en plastique. J'eus de grandes difficultés à me frayer un chemin parmi les détritiques humanoïdes qui bâfraient et péroraient autour de la piscine d'obèses. Quand enfin je me trouvai devant le précieux boîtier et qu'il ne me resta plus qu'à étendre le bras pour faire fuir la foule, j'entendis dans mon dos :

– Voici une canne que je connais bien.

Je me retournai. Saint-Vareste était devant moi, les bras croisés, le sourire moqueur au coin de la lèvre. J'avais en effet eu la bêtise de ne pas me débarrasser de ma canne, mais elle m'était si naturelle que je n'y avais même pas songé. Cette canne, c'était moi tout autant que

mes bras, mes jambes ou ma tête. Nous restâmes immobiles quelques secondes. Immobiles et silencieux, les yeux impassibles dans les yeux impassibles. J'avais perdu, c'était certain.

Je fermai les yeux en signe de soumission. Je vis mes déportés, toujours vivants, toujours poursuivis par les chiens mythologiques et pour certains précipités volontairement sur les barbelés, sans pourtant réussir à mourir. Je recevais toujours du sang et des excréments à la figure, c'était infect. Alors une colère terrible monta en moi, je crispai les mâchoires à me faire sauter les dents, je fermai mon poing à m'écorcher la paume puis, soudain, j'ouvris les yeux, des yeux injectés de sang et de bile, sur Saint-Vareste toujours immobile, et en une fraction de secondes lui décochai un formidable coup de canne dans le visage suivi d'un coup de pied dans le bas-ventre ; enfin, je le poussai à deux mains de toutes mes forces. Le petit papillon recula de plusieurs mètres, fendit la foule et tomba à la renverse dans la piscine improvisée, assommé et prêt de se noyer.

Malgré les applaudissements des deux prostituées en puissance qui pensaient assister à une nouvelle « performance », le public n'était pas dupe et les obèses se descellèrent pour éviter la noyade au pauvre Saint-Vareste. L'eau versa dans toute la pièce. Je laissai les obèses exhiber leur grotesque nudité et me précipitai vers la salle du fond. Les flashes des photographes crépitaient. Tant pis, la mission avant tout ; tant mieux, c'étaient autant de « neutres » qui n'interviendraient pas. Un gringalet tenta de me stopper dans ma course, mais je le fis changer d'idée par une simple menace de ma canne. Je me précipitai sur la première toile et la décrochai violemment. Je commençai par la percer du bout de ma canne puis, la prenant par un coin, je la frappai violemment contre le mur avant de la déchirer avec mes mains et de faire avec les morceaux arrachés une boule dont je me servis comme serpillère pour éponger un peu de l'eau sale arrivée jusque-là. Pourtant, c'était encore trop peu, ces sauvages étaient capables de sécher, redéplier, recoudre cet amas. Alors, pour ne leur en rien laisser, j'ouvris ma chemise et glissai la boule contre mes côtes. Je devais ressembler à un cancéreux avec une énorme tumeur à l'estomac. J'étais sale, affreux, effrayant ; en un instant de folie ma belle apparence s'était évanouie et avait laissé sa place à mon habituel visage démentiel.

Il restait une toile, mais mes ennemis se ressaisissaient. La Wought, après le premier mas-sacre, ne s'attendait pas à un rappel. Aussi, quand je me lançai sur la deuxième toile, entra-t-elle dans la pièce – qui s'était vidée dès mes premières violences – pour sauver ce qui venait de prendre une valeur considérable. Pas de pitié pour les traîtresses : à la tonte et au gibet ! La pauvre décorée n'eut pas le temps de se jeter sur moi qu'elle reçut la toile sur la tête. Heureusement pour elle, elle ne fut pas touchée par le cadre en bois mais par le tissu peint, ce qui la déstabilisa cependant et l'empêcha de charger de nouveau.

La canne sous le bras et la toile abîmée toujours en main, je me précipitai vers la sortie en hurlant comme un sauvage. Même les obèses s'écartèrent en entendant ces cris bestiaux, ces cris préhistoriques, ces cris anthropophages. Par conséquent, à mon grand étonnement, je me retrouvai facilement dans la rue. Désormais, je tournais le dos à la foule et quelques téméraires et journalistes voulurent me suivre. Bien que gêné par ma canne et la toile, j'échappai à mes poursuivants grâce à mon étude approfondie du plan de Paris. Je bifurquai, allai de ruelle en ruelle, semai un à un mes chasseurs, bousculai des Parisiens et des touristes. Finalement, je réussis à me cacher sur les quais où je procédai au sacrifice dernier de la deuxième toile. Je m'acharnai avec application et cruauté sur elle, indigne œuvre, possédée de si peu d'âme, que je délivrais enfin. Baal ne ferait plus brûler son astre infâme sur ce damné.

Je regroupai les restes de mes deux toiles en un baluchon informe, une boule de tissu bleu dégoulinante car je voulais conserver avec moi, pour les soustraire vraiment à la folie des hommes, ces deux cadavres heureux. Puis je reboutonnai ma chemise, réajustai ma cravate, essuyai mes tempes en sueur, respirai longuement, repris ma canne et me dirigeai vers l'hôtel.

Le soir même, je pris un train vers ma chère Bretagne car je savais que tout n'était pas accompli. Il fallait que les barbares qui faisaient la laideur du monde et le malheur des peuples

## LE SIECLE VAURIEN

comprissent que la violence qu'ils créaient par touches anodines pouvait focaliser sur un être, un artiste véritable, qui montrerait aux aveugles le trou noir dans lequel on les précipitait sans heurts.

## XIV

Prisonnier en fuite, criminel en cavale, j'étais un homme véritablement libre. Ce n'était que l'idée d'un sursis de médiocre jouissance qui faisait que les hommes souriaient à l'aliénation d'un temps qui ne leur promettait que la vulgarité, la laideur et la lâcheté. Dépossédés de leur spiritualité, heureux d'être volés d'une morale et de ses contraintes, joyeux de n'avoir plus à assurer dignité, respect, honneur, ils n'étaient guère plus que des veaux alignés sans air et sans lumière, nourris de farine protéinée par la pourriture de leurs frères et de leurs amis. Mais moi, j'étais libre, j'étais roi. Mon sceptre était ma canne, ma boule mon amas de tissu. Mon costume était peut-être sale, mon chapeau de travers, mais j'étais le plus magnifique empereur que l'Occident eût connu.

J'étais devant la mer, devant ma mer. Déjà j'entendais Neptune m'inviter à rejoindre la gloire des demi-dieux, les acclamations des anges, les caresses des houris, des éphèbes drapés d'or et couverts de masques bleus. Ce paradis était à quelques nautiques devant moi, j'attendais pour le revoir qu'un bateau de liaison m'y emmenât. Dans cette attente insupportable, j'errais sur l'embarcadère, là même où Rodolphe de La Bachellerie m'avait attendu cette sinistre fois où ses petites combinaisons m'avaient conduit chez les Faudieu. Pourtant, Rodolphe, que j'avais assassiné d'un pouce tourné vers le bas alors que j'aurais pu faire sa fortune et sa gloire, avait été mon seul véritable amour terrestre. La raison était simple : il avait été mon disciple, mieux, ma créature. Si je n'avais pas été appelé à mon sacerdoce artistique, si j'avais continué à vivre dans l'erreur, j'aurais fait de Rodolphe la plus belle, la plus grandiose Faute. Cependant, là où j'étais allé je n'avais pu aller que seul, et seul d'ailleurs il m'avait laissé aller. J'avais raison, mais contre tous ; n'était-ce pas la définition de la folie ?

Comme je comprenais Rodolphe désormais, et comme je comprenais sa tentative d'accélérer le processus de notoriété. Pour lui, comme pour tant d'autres, l'Art ne pouvait être qu'une danseuse pour fils de famille oisif et complexé ou que le chemin vers une reconnaissance mondaine, sinon une fortune immédiate, pour laquelle il fallait être malin, neuf ou étonnant et, sur cette base, baiser les pieds de l'infamie et de la vulgarité imbécile. Jeu de rôle, jeu de hasard truqué, la carrière artistique était avant tout une carrière pour laquelle il fallait fomenter de petits complots d'employés de bureau lâches, chapardeurs et collaborateurs sous des dehors sympathiques et modernes.

C'était par ma faute que Rodolphe s'était engagé dans cette carrière, croyant me suivre encore. Comment aurait-il pu prendre au sérieux ma conversion tardive, surtout quand l'état qui l'avait précédé n'était pas la plus brutale des soumissions mais au contraire déjà une certaine indépendance, certes inachevable et stérile, néanmoins tout de même marginale ? Je pris un prospectus qui traînait sur l'embarcadère et, avec mon vieux stylo, écrivit sur le verso ces quelques lignes : « Message à transmettre à Rodolphe de La Bachellerie. Cher Rodolphe, mon seul ami, mon seul amour. Malgré le mal que tu m'as fait, malgré le mal que je t'ai fait, c'est à toi que je veux écrire ceci. De tous les hommes je suis le moins drogué, le moins halluciné, le moins fou, le moins criminel. Je te donne toute ma fortune. Si tu es courageux, brûle-la et pends-toi à la première branche que tu verras. Si tu veux vivre malgré tout, cet argent sera ton indépendance matérielle. »

Je pliai ce papier définitif et le plaçai dans une enveloppe que je confectionnai avec un autre prospectus. J'inscrivis l'adresse de mon notaire dessus mais, faute de timbre, la conservai dans ma poche.

Jusqu'au moment où le bateau largua ses amarres, je crus que la gendarmerie viendrait m'arrêter. Si j'avais agressé Rodolphe plutôt que Saint-Vareste, j'aurais eu une escouade dès la sortie du train car La Bachellerie savait à quel point mon île était vitale pour moi, même si c'était le dernier endroit où je pourrais me cacher si vraiment les choses tournaient mal. Qu'importait ! Ce qui comptait était que je pusse fouler de nouveau le seul endroit terrestre où je pouvais ne pas être malheureux, que je pusse de nouveau entrer dans mon temple neptunien. Ce qui se passerait ensuite m'était indifférent.

Sur le bateau je ne fus reconnu par personne. Même si ma barbe avait quelques dizaines d'heures et que j'étais taché et froissé, je ressemblais peu au Dartigny d'avant.

Ma maison était dans un état catastrophique. Pendant mon absence, tout s'était un peu plus dégradé et mon atelier, laissé à l'abandon, me sembla avoir sombré jusqu'à l'état de porcherie tuberculeuse.

Alors je compris.

Je compris que ce n'étaient pas mes toiles qui étaient d'indignes œuvres d'Art, mais moi qui étais un artiste indigne. J'étais un prêtre incapable même d'élever à son dieu une église qui fût à la hauteur du culte que l'humanité devait lui rendre. Poséidon, dans sa sagesse mais aussi dans sa fureur, avait tenté de me le faire comprendre. La fresque qu'il avait dessinée par ma main n'était pas autre chose que l'édification d'un espace sacramentel dans ma prosaïque demeure. Et, imbécile, j'avais continué de souiller ce temple marqué de divin. J'avais participé à la laideur du monde en empêchant la beauté véritable de démontrer son omnipotence. Sacrilège et vaniteux, j'avais cru pouvoir être à moi tout seul le pinceau des destinées des dieux. Neptune m'avait élu, m'avait montré la force de l'esprit et m'avait initié au sacrilège en jetant ses oracles dans les mains impures des Faudieu. Puis il m'avait demandé un autel, m'avait aidé à l'édifier. Moi, plus bête que Bernadette Soubirous, plutôt que de faire bâtir une basilique, j'avais continué la souillure. Pour punition, j'avais été éloigné du temple inachevé et maintenant que son édification complète était impossible, il ne me restait plus qu'à tout éradiquer de manière spectaculaire et sacrificielle.

Agenouillé devant la fresque, tenant toujours canne et boule de toile, je pleurai pendant de longues minutes. J'avais été le mauvais disciple, le mauvais prêtre. J'avais vu la stérilité, la laideur et le malheur mais j'avais échoué à convertir le monde. Puis j'hurlai d'incompréhensibles incantations, me levai, fouillai partout dans la maison et, ayant découvert une bouteille d'alcool, la bus d'un trait avant de l'envoyer à grand fracas se briser sur le sol.

Comme par magie, Anne apparut devant moi. L'apparition parla.

– Vous êtes revenu ? On s'inquiétait pour vous, vous savez. Mais ça n'a pas l'air d'aller bien. Vous avez besoin de quelque chose ?

Baissant les yeux, elle ajouta :

– Vous savez, je voulais vous remercier pour ce que vous avez voulu faire pour nous, avec la société *Dartigny*. Mais vous auriez dû nous en parler avant : les normes qualité que vous nous imposez nous ont obligés à revoir toute notre installation et notre façon de faire. Du coup les bêtes sont malades, terriblement malades.

Il était évident pour moi que c'était mon dieu qui m'envoyait cette femme, pour une ultime mise à l'épreuve. Cette femme, c'était la nymphe de la pureté et de la stérilité, la vierge éternelle, mais une vierge de douleur, le malheur sur terre condensé dans ces chairs inutiles. C'était la seule belle femme, la seule femme qui pouvait être désirable pour un damné comme moi. Ma vie stérile sans enfantement répondait à la vie de cette femme. La seule manière de briser nos destins de malheur, allégoriques d'une civilisation en régression, était de nous unir



dans un accouplement contre-nature : la fornication d'un homosexuel et de la femme d'un homme stérile – mon sang trouble mêlé à son sang dévitalisé.

Anne comprit-elle mon intention en observant mes regards ? Paniquée, elle commença à reculer mais moi, brutal comme un seigneur mandant son droit de cuissage, l'attrapai par le bras, lui agrippai la robe et tentai de la lui arracher. C'étaient les dieux qui me donnaient ce droit de cuissage-ci. La pauvre victime voulut se débattre alors je la plaquai au sol et lui fermai la bouche avec ma main. J'étais écroulé sur elle, la maintenant immobile par le poids de mon corps et silencieuse par la force de mon bras. Avec l'autre main, je nous déshabillai sommairement.

Sur la fresque devant laquelle nous nous trouvions, je voyais les formes s'animer. Poséidon dessinait pour moi d'érotiques scènes océaniques auxquelles participaient diverses races d'éphèbes sous-marins, tous frappés du vice italien.

Ce viol fut interminable. Il fallait que la souillure durât, qu'elle fût teintée d'un peu de monotonie ignoble. J'avais été souilleur devant mon dieu, je devais être souilleur devant les hommes pour conjurer la stérilité. J'étais la violence nécessaire du monde pour qu'il accouchât de quelque chose. Contre toutes les apparences, c'était moi, la victime sacrificielle.

Enfin, après un râle indécent et indescriptible, je laissai Anne, ma douce Anne, Anne devenue vraiment femme par la damnation, s'échapper. Sa honte marquait son incompréhension devant ce qui venait de se produire. Dans un temple inachevé, nous avions profané la justice et la morale des hommes, mais c'était pour former l'ultime allégorie du monde et poser un acte authentiquement révolutionnaire. L'enfant qui naîtrait serait plus important que Moïse, le fil de son épée prophétique caresserait le cou des faiseurs de laid. Il serait l'homme neuf, né du Diable, l'homme vraiment libre pour l'éternité qui saurait opposer à l'humanité médiocre un retentissant « non serviam ». Lui serait l'Artiste que je n'avais pas su être.

Il restait quelques bouteilles de cet alcool qui m'avait permis parfois d'entrer au contact de Neptune. Je répandis leur contenu sur la fresque, sur le sol, sur les murs et allumai un brasier duquel je m'échappai rapidement, avec ma canne et ma boule de tissu.

Anne était toujours sur l'herbe. Elle pleurait abondamment et poussa un nouveau cri en me voyant marcher vers elle, encore débraillé et plus hideux que jamais. Je m'arrêtai devant elle, lui souris et lui tendis l'enveloppe de fortune destinée à maître Charlydal. Puis je lui dis : « Vous comprendrez. » Sur la musique de ses sanglots ininterrompus et sous ses yeux, je me dirigeai vers la falaise, brisai ma canne d'un coup de genou, m'enfonçai violemment dans l'abdomen les pointes échardees et, avant de perdre connaissance, sautai dans le vide avec mes toiles en ayant cette dernière pensée, juste après le fracas des rochers, que j'étais un homme bon.

FIN





WOTK

**Le siècle vaurien**  
**Ж**  
**Éloge des gibiers de potence**

**Ce roman est l'histoire d'un homme trop sensible à la Beauté pour supporter sans violence la laideur du monde. Artiste misanthrope, autodétruit, exilé et agressif, il crée, comme guidé par des dieux océaniques, des œuvres vivantes, scandaleuses en comparaison de toutes les œuvres à l'agonie, sinon mortes d'avance, produites par le siècle vaurien.**

**Mais toute intransigeance humaine a ses failles et par celles-ci s'imisce un peu de cette boue latrinale qui érode le monde, maintenue sous pression par tous ceux qui souhaitent, parce qu'ils vivent d'elle, la victoire définitive de la laideur.**

**C'est donc nécessairement, vu de la moralette des hommes soumis, un gibier de potence que cet artiste renégat de la civilisation humaine.**